This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

300

UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

GIFT OF

F. L. A. PIOCHE.

1871.

Accessions No. 17010 Shelf No.

PLATON-POLICHINELLE.

Propriété.

Lyon, Impr. de J. B. Pélagaud.

PLATON-POLICHINELLE

OU

LA SAGESSE DEVENUE FOLIE

POUR SE METTRE A LA PORTÉE DU SIÈCLE

PAR UN SOLITAIRE AUVERGNAT

Antoine Martinet

PREMIÈRE PARTIE

SEPTIÈME ÉDITION.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

BIBLIOTHÈQUE Riche SAN FRANCISCO

LYON

J. B. PÉLAGAUD ET Cie

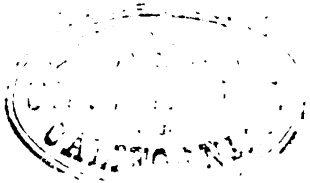
Impr.-Lib. de N. S. P. le Pape, Grande rue Mercière, 26.

ANCIENNE MAISON RUSAND.

1849

HN428
.M3

INTRODUCTION.



Parmi les mille choses qui manquent encore à notre siècle des lumières, il en est une dont le besoin est vivement senti de tous les hommes supérieurs (et aujourd'hui bien sot qui ne l'est pas, supérieur !) : c'est un livre qui nous dis-

pense de tous les autres livres ; un livre qui, jetant un jour immense sur les hautes questions où nos plus grands génies ne voient goutte, mette fin une bonne fois à nos dissensions religieuses et politiques, fasse justice de tant de balivernes qui se sont dites, et ôte toute excuse à qui serait encore tenté de nous en débiter à l'avenir.

Ce livre, d'une incalculable portée, j'aurais grandement souhaité qu'un autre que moi eût bien voulu le faire. Ce n'est pas que j'aie jamais douté de ma capacité; ce n'est pas non plus que je sois insensible au bien qu'il ne manquera pas de produire : mais la gloire qui en rejaillira sur l'auteur me fait trembler.

Vous riez, lecteur ? Ah ! vous ne savez donc pas que de toutes les gloires la plus difficile à porter est la gloire littéraire. Le moindre grain qu'on s'ima-

gine en avoir sur l'épaule expose à d'énormes culbutes. Quand du fond de son cabinet on remue le monde des intelligences, on a peine à se croire un homme fait comme les autres ; et dès lors il n'y a pas de folie que l'on ne fasse.

Parmi les grands hommes de l'époque, combien, pour avoir fait des livres moins transcendants que celui-ci, sont devenus fous, et fous à éclipser tous les fous, fous à lier, fous à saigner jusqu'au blanc, si les médecins ne s'accordaient à regarder la folie des auteurs comme incurable ! Oh ! oui, que d'aigles métamorphosés en taupes pour avoir cru que le soleil n'éclairait que par leurs yeux ! Pauvres taupes, d'autant plus taupes que, en lisant ceci, vous ne verrez pas que je parle de vous !

Ces craintes, inspirées peut-être par un excès de modestie, expliquent suffisamment mon vif désir de voir la be-

sogne passer à un autre. Mais de tous les écrivains attelés de nos jours au char de l'opinion, nul ne paraît se douter qu'il fait fausse route. Les uns, et c'est la majorité, ne font que grossir le nombre des bévues qu'il importe de relever. Les autres, misérablement engagés dans des spécialités sans importance, croient empêcher l'édifice social de tomber, en appliquant un peu de ciment sur une des innombrables lézardes qui le sillonnent de haut en bas. Enfin, si quelques-uns comprennent la grandeur du mal, ils semblent ignorer qu'en médecine la première qualité d'une ordonnance est d'être comprise, sinon du malade, au moins du pharmacien.

Dégoûté donc de l'extrême insuffisance des productions contemporaines, j'ai pris la plume, au risque de payer de ma raison l'honneur de remettre

mon siècle sur la voie du bon sens. J'avouerai néanmoins avec candeur que mon premier jet n'a pas été heureux.

Dominé par la grande maladie du jour, que je décrirai plus tard, j'avais pris trop au sérieux les maux de la société. Je voyais tout en noir, ce qui est le vrai moyen de ne rien voir; je prenais des bêtises pour des crimes, des sottises très-innocentes pour de coupables erreurs, des inconséquences enfantines pour de la mauvaise foi, de la duplicité.

De là dans ma composition un ton sec, chagrin, presque bourru. Du reste, point de boursoufflure, point de pédantisme, point de cette phraséologie nébuleuse dont nos doctrinaires savent affubler leur incomparable ignorance; mais force raison, force philosophie, en donnant à ce mot le sens qu'il avait autrefois.

Si j'avais continué sur ce pied, mon livre eût été un énorme anachronisme, un enfant posthume du XVIIe siècle, un livre presque classique, un livre fait pour les sages, un livre absolument illisible.

Un défaut aussi capital ne pouvait manquer de me sauter aux yeux. J'ai enfin compris ce qu'on finit par comprendre en philosophie, quand il arrive d'y comprendre quelque chose, c'est que le raisonnement n'a jamais accordé deux hommes, si raisonnables qu'ils fussent d'ailleurs. Raisonner contre quelqu'un, c'est lui dire qu'il manque de raison : il voudra vous renvoyer le compliment en prouvant par le raisonnement que vous déraisonnez, et presque toujours la conclusion de la controverse sera que vous avez aussi bien raisonné l'un que l'autre.

Quand on a un peu hanté les hom-

mes, on s'aperçoit aisément que la raison n'est pas leur côté accessible · plus étourdis que méchants, plus enfants que raisonneurs, le meilleur moyen de les instruire est de batifoler avec eux. Excellente en tout temps, cette méthode est maintenant indispensable. Quand les fous singent les sages, il faut que les sages singent les fous, sous peine de ne voir plus que des fous dans le monde.

Malheureusement, quand ces réflexions me vinrent, mon livre était presque terminé : après dîner moutarde. Que faire? — Jeter le livre au feu. — Chose très-facile, et souvent permise aux lecteurs; mais à un auteur? Jamais. Ce serait un infanticide sans exemple, un crime tel que le plus effronté des démons n'oserait le conseiller à l'écrivain le plus docile. Remanier l'ouvrage?— C'est ce que j'ai fait : mais, grands dieux! quelle rude besogne!

Un seul jour ne fait pas d'un penseur sérieux
Un aimable arlequin, un bouffon gracieux.

Je n'aurais jamais cru que de Platon à Polichinelle le saut fût si grand. En vertu du principe que les extrêmes se touchent, rien ne doit plus ressembler à un philosophe qu'un fou; et la chose est pour moi de la dernière évidence depuis que, sans altérer la substance de mon livre d'abord tout platonique, j'en ai pu faire une vraie polichinellerie. Il ne s'agit que de varier la forme; mais ce n'est pas chose facile. Nous tenons beaucoup plus à la forme qu'au fond par la raison toute simple que, semblables en tout par le fond, nous ne nous distinguons que par la forme. Ainsi, par exemple, beaucoup de graves personnages se soucient fort peu d'être des hommes, pourvu qu'ils soient messieurs tels. On a vu des souverains sa-

crifier leur trône pour sauver l'étiquette. On a vu des sujets se parjurer vingt fois plutôt que de porter un habit sans broderie. Enfin tel, pour avoir les talons rouges, se noircirait de la tête aux pieds.

Qu'on juge par là du travail qu'il m'a fallu pour décostumer mon livre. Aurai-je réussi? Je ne sais trop. La caque sent toujours le hareng. Je crains bien que tant de fatigues n'aient abouti qu'à faire un pot-pourri, un livre-monstre, un mélange informe de sagesse et de folie, une vraie caricature du siècle, moins toutefois la sagesse, qui décidément s'est retirée des affaires. Où serait-elle allée?

Un honnête ventru, à qui j'en demandais des nouvelles, me dit qu'il l'avait vue à la chambre le jour où l'on votait le budget. Qu'il l'ait vue, je n'en crois rien; qu'elle y soit, j'oserais le pa-

rier. La malicieuse ! c'est bien là une des siennes. Dès qu'elle voulait se cacher, pouvait-elle mieux s'y prendre ? Pour moi, avant d'aller la querir là, j'aurais couru tout Paris, voir même la salle où le saltimbanque Lerminier fait de si jolis tours de passe-passe historiques devant ses trois cents jeunes auditeurs, qui, malgré leurs mentons de capucins, n'en sont pas moins des blancs-becs qui sont là pour rire.

Oui, messieurs les poursuivants de la sagesse, allez à la chambre. — Mais dans quel banc ? A droite ? à gauche ? au centre ? à l'extrême droite ? à l'extrême gauche ? au fin centre ? au banc des ministres ? au siége du président ? — Messieurs, toutes ces cachettes sont bonnes, sauf... Sauf quoi ? — Vous êtes bien curieux! Au demeurant, Messieurs, je vous le déclare une fois pour toutes, je ne veux épouser aucun parti. J'ai été

témoin de tant de scandaleux divorces, que j'ai résolu de mener vie de garçon en politique. Si j'étais à la chambre, mon parti serait... d'en sortir. On en sort, de celle-là; ce n'est pas comme au Luxembourg, où il y en a pour la vie. Messieurs qui faites des pairs, puisqu'il n'y a que la mort qui lave de cela, ne pensez pas à moi; je veux vivre et mourir impair.

Pardonnez, lecteur, cette digression; vous en verrez bien d'autres. Le propre des hommes de génie est d'apercevoir des rapports entre les idées les plus disparates, de faire les rapprochements les plus étranges : nouveau trait de ressemblance qu'ils ont avec les fous. En ma qualité donc de philosophe-fou (passez-moi ce pléonasme), il m'arrivera souvent de vous parler de tout à propos de rien.

Cependant, malgré ce laisser-aller,

malgré ces alibiforains, ces perpétuels épisodes, qu'on retrouve dans tous les grands écrivains, depuis Homère jusqu'à moi, il règne une grande unité dans l'ouvrage. La liaison des idées, pour être imperceptible, n'en est que plus profonde. Manquez-en une seule, le reste n'est plus qu'un tissu de sottises. Je vous en préviens, cher lecteur, afin que, s'il vous arrivait de rencontrer de celles-ci, vous vous dissiez à vous-même : Ce n'est pas la faute de l'auteur; j'ai manqué l'idée-mère, j'ai perdu la clef; et aussitôt revenant sur vos pas, recommencez de plus belle, lisez par le menu, épelez, et en attendant que vous trouviez la fuyarde, croyez que la bêtise est de votre fait.

Des notes placées à propos auraient pu faciliter et redresser la marche du lecteur. Un livre, comme celui-ci, en aurait même comporté beaucoup. La

belle occasion de prouver aux plus incrédules, c'est-à-dire à ceux qui me connaissent, que je suis un bénédictin en érudition ! Mais ce genre a bien des inconvénients. Les sauts continuels que l'esprit est obligé de faire du haut au bas de la page, tuent l'attention. Or, mon livre en exige beaucoup. Ce ne sont pas de ces balivernes qu'on saisit en gambadant : il faut le lire posément, tout d'une haleine, l'esprit bien bandé, si l'on veut en voir le fond. Je le répète, Messieurs, si vous en perdez un mot ou une idée, ce qui revient au même, je ne suis plus qu'un échappé de l'hôpital des fous.

Point de notes donc, elles sont toutes dans le texte. Je conseillerais fort cette méthode à nos faiseurs de romans historiques, qui, pour prouver qu'ils ne mentent pas, comme si le doute en venait ! bourrent leurs pages de français, de grec, de latin, d'allemand,

d'anglais, d'italien, de cinquante langues qu'ils s'imaginent bien que le lecteur n'entend pas, par l'habitude que l'on a de juger les autres d'après soi. Ce n'est pas tout : arrivé à la fin du livre, voilà une nouvelle mer de notes et surnotes à traverser pour parvenir au livre suivant. Pas de milieu, jeter le livre ou se noyer.

Pour faire une bonne fois justice de cette assommante manie, il m'est souvent venu en pensée de faire pour les écrivains de nos jours ce que Cervantès fit pour les chevaliers de son temps ; de faire, dis-je, un vrai Don-Quichotte de livre composé de sept à huit cents pages de notes sans une ligne de texte. Mais, réflexion faite, j'ai vu que j'allais faire ce qui était déjà fait et beaucoup mieux fait que je ne pourrais le faire. Oui, Messieurs, vous connaissez aussi bien que moi une foule d'ouvrages ré-

cents dans lesquels ce que l'auteur semble nous donner pour du texte, n'est qu'un sommaire, une table de notes; c'est moins que les notes, moins que rien.

Toutefois, le trop peu, comme le trop, ne vaut rien. Il y a tel passage de mon livre, peut-être le plus beau, qui, faute d'un éclaircissement, sera perdu pour tel de mes lecteurs. Mais je n'écris pas pour tel ni pour tel. Les individualités ne sont rien : ce sont les majorités qui gouvernent. D'ailleurs je parle de choses récentes, d'affaires toutes chaudes, toutes fumantes, et si je ne craignais de passer pour voleur, je dirais, toutes palpitantes d'intérêt : qui ne les aperçoit pas, apercevrait-il mieux mes notes ?

Des pièces justificatives, il n'y en aura pas plus que des notes. Des pièces justificatives ! Y pensez-vous, Mes-

sieurs? Tout le Bulletin des lois, tout le Moniteur avec ses confrères de table depuis tantôt cinquante ans!

Si, en parlant des hommes et des choses, il m'arrive de me tromper quelquefois d'une manière un peu lourde, comme serait d'attribuer à l'un de nos gouvernants ce qui serait du fait d'un autre, ou même de supposer bien vivant tel de nos fonctionnaires depuis longtemps domicilié au Père-Lachaise, il faut que vous sachiez, Messieurs, que je ne lis plus les journaux, pas même ceux du ministère. La raison en est que, lorsque je suivais en détail soir et matin les opérations gouvernementales, j'étais sujet à de fréquents accès de fièvre qui achevaient de ruiner ma frêle constitution.

Révolté de tant de pauvretés, de faiblesses et d'inconséquences, vingt fois le jour je sautais en bas de mon rocher

pour m'emparer d'un pouvoir dont on usait si mal. Souvent même (on peut bien le dire, puisque ce n'est plus un crime) je portais mes vues sur le trône que je jugeais vacant, tant ce que j'y voyais me paraissait une statue! C'était une suite d'usurpations à n'en pas finir.

Mais aussi quel ordre admirable succédait à tant de gâchis!

J'envoyais sans façon messieurs les avocats se promener au Palais de Justice, dans la salle des Pas-Perdus.

Je faisais comprendre aux militaires que les soldats deviennent de mauvais fous, quand ils laissent passer leur intelligence dans les baïonnettes.

Je disais au jury : Messieurs, allez à vos affaires, laissez la justice à qui connaît les lois, et croyez que la question de fait exige encore plus de sagacité que la question de droit.

Je disais au ministre de la police :

Montesquieu, qui, après avoir scrupuleusement compulsé tous les registres de naissance en Occident et en Orient, avait trouvé que, en Orient, les femmes sont en majorité d'un bon tiers, au lieu que chez nous les deux sexes se font équilibre.

Je dis la seize-millionième partie ; car vous savez que, en dépit des saint-simoniens, nous nous obstinons toujours à borner les femmes au gouvernement du ménage.

Messieurs, il faut bien le dire, c'est encore là une de nos bêtises. Bien sûr, quand les femmes s'en mêleraient, les affaires n'iraient pas plus mal. Je parierais même pour le mieux. Un ancien disait que, lorsque les hommes devenaient femmes, les femmes se faisaient hommes.

L'ancien avait raison, et pas un philosophe vraiment tel ne le dédira. Nous

pouvons bien changer ce que Dieu a fait, mais non le détruire : or dès le commencement Dieu fit un sexe fort et un sexe faible. D'un côté ou de l'autre, il faudra bien que le sexe fort se trouve: Messieurs, pensez-y, et vous aussi, Mesdames.

Avant de terminer cette Introduction, trop longue pour l'ouvrage, il faut que je prévienne un ou deux reproches, les seuls que les critiques vraiment judicieux pourraient m'adresser.

Quelques-uns s'étonneront que, roulant sur les folies du siècle, mon livre soit si court. La réponse est aisée. D'abord, de toutes les sottises imaginables dans un auteur, la plus lourde, par le temps qui court, serait de faire un gros livre.

Ensuite, parmi les folies que je traite, il y en a de si profondes, de si insondables, que vingt volumes n'en

diraient pas plus que vingt pages. Allez puiser l'eau dans la mer avec la main de Gargantua ou avec celle d'un enfant, c'est tout un : vous ne ferez pas peur aux poissons.

D'autres trouveront peut-être que j'ai traité trop lestement tels et tels personnages respectables au moins par la forme. — Possible qu'ils aient raison. Respect à la bêtise depuis qu'elle est une puissance ! Oui, mais observons que c'est ici une puissance récente, une puissance révolutionnaire, et non une puissance de droit divin ; ce qui ôte à l'irrévérence, si irrévérence il y a, le caractère d'impiété. C'est tout ce que je désire. Je ne veux pas m'attirer de méchantes affaires dans l'autre monde. Quant à celui-ci, je suis résigné à tout. Si la police veut s'aider à répandre mon livre, nous saurons enfin que les fonds secrets sont bons à quelque chose.

ARTICLE

A insérer d'office dans les journaux, aussitôt que l'ouvrage sera en vente.

« S'IL est vrai que les grands événe-
« ments, bien plus que les almanachs,
« servent à fixer le commencement et
« la fin d'un siècle, nous pouvons dire
« avec la plus profonde conviction
« que le XIXe siècle n'est plus.

« Ouvert par Napoléon, fermé par
« Platon-Polichinelle, trente-sept ans
« lui ont suffi pour s'élever à la hau-
« teur des plus grands siècles.

« Oui, le XIXe siècle a vécu, et c'est
« dans l'intérêt de sa gloire que nous
« le disons; car désormais il ne peut
« que déchoir. Quand on veut être
« grand, le tout n'est pas de faire de

« grandes choses, mais de savoir mou-
« rir à propos.

« Une seule chose pourrait le retenir
« encore sur le bord de la tombe, le
« désir de voir le second volume de
« Platon-Polichinelle. Eh bien, qu'il
« l'attende; ce ne sera pas long. Mais
« une fois satisfait, qu'il descende
« joyeux au lit funèbre, où les âges fu-
« turs viendront contempler sa gloire
« et lui faire hommage de leur bon-
« heur.

« Et nous, nos chers abonnés, nous
« voulons aussi mourir. L'unique rai-
« son de notre existence, quoi qu'en
« aient dit les malins, était de faire
« briller la vérité au milieu d'un mon-
« de de ténèbres. Platon-Polichinelle
« s'est levé! Quand le soleil éblouit
« l'univers de ses feux, que doivent
« faire les étoiles? — Se cacher. »

Si des lecteurs par trop difficiles ju-

gent l'éloge exagéré, qu'ils fassent donc réflexion qu'il ne contient rien au fond qu'on ne lise dans la plupart des articles par lesquels les auteurs ont coutume de s'annoncer dans les journaux, avec la précaution toutefois de parler de *leurs Excellences* à la troisième personne. Toujours leurs livres sont une sentence d'oubli pour ceux qui ont écrit avant eux sur le même sujet, et un défi désespérant jeté à l'avenir. Toute la différence est : 1° qu'ils trouvent des formules plus modestes pour exprimer leur profonde admiration; 2° qu'ils se gardent bien de signer leurs articles. J'ai donc au moins sur eux l'avantage de la franchise.

Après les journaux, je viens aux Académies et autres corps savants. Ne leur conviendrait-il pas de mettre au concours cette question : « Après l'ap-« parition de Platon-Polichinelle, peut-

« on encore faire de la polémique en « religion, en philosophie, en poli- « tique, en littérature? »

Si le problème reçoit une solution convenable, je ferai voir dans mon second volume comme quoi les Académies sont la lumière de la terre; et si un importun me demande comment la société a pu si longtemps marcher sans elles, je répondrai que le monde a vécu près de quatre jours avant la création du soleil.

PLATON-POLICHINELLE,

OU

LA SAGESSE

DEVENUE FOLIE.

CHAPITRE PREMIER.

Français ! nous sommes mal, parce que nous ne sommes pas ce que la nature nous fit. Nous ferions moins de bêtises, si nous étions plus fidèles à notre caractère. Croyez-moi, le sérieux nous est mortel.

Aux Allemands la gravité métaphysique de la raison pure, qui leur vaut l'admiration de tout ce qu'il y a de pense-creux au monde.

Aux Espagnols l'indomptable fierté qui les rend le plus libre des peuples, quand ils ne s'avisent pas de faire de la liberté avec des constitutions.

Aux Anglais la rapacité, la gloutonnerie, qui en fait les plus riches traficants et les plus gros mangeurs qu'éclaire le soleil.

A nous, enfants du beau pays de France, la belle humeur, l'aimable légèreté, la gaieté franche, spirituelle, intarissable. Voilà notre type, notre raison, notre puissance. C'est par là, encore plus que par nos armes, que nous donnons des lois à l'univers.

On a très bien dit : La France est un soldat; mais qu'est-ce qui rend ce soldat incomparable? C'est qu'il ne rit jamais plus qu'en face des balles et des boulets.

D'où venait *autrefois* à nos hommes d'État, à nos magistrats, à tous nos fonctionnaires publics, ce tact admirable, ce sens supérieur, cet infaillible instinct de tout ce qui est beau, grand, héroïque? De la raison? — Ils raisonnaient moins que nous. De l'esprit? — Nous croyons en avoir plus qu'eux; nous croyons, entendez bien! Du cœur? — Oui, du cœur. « C'est par le cœur, a dit Rollin, que les

hommes sont tout ce qu'ils sont, » et Rollin disait vrai. Mais qu'est-ce qu'un cœur qui ne rit pas ? Un morceau d'amadou, une boule de plomb ou de glace.

Encore un coup, à nos voisins d'outre-Rhin la tête et la froide pensée. A nos voisins d'au delà de la Manche le ventre et la sensation. A nous le cœur et le sentiment, mais le cœur gaillard et le sentiment généreux de nos pères.

Ne badinons pas : c'est une question de vie et de mort. Nous sommes incapables de porter loin cette lourde tristesse que l'on décore du beau nom de *travail de la pensée*. Pas de milieu : épanouissons-nous la rate, ou la tête nous saute.

L'air sombre et rêveur de notre jeunesse pensive m'effraye bien plus que la barbe de bouc qui lui cache la moitié du visage. Avec un coup de rasoir on lui rendra la figure humaine ; mais qui la guérira du mal de la pensée ?

Vraiment, s'il n'y avait pas certaine pensée qui opère un effet tout contraire, je serais tenté de dire avec Rousseau : « L'homme qui pense « est un animal dépravé. »

CHAPITRE II.

Le travail de la pensée! Je ne comprends pas trop cela, Messieurs. Est-ce la pensée qui vous travaille, ou travaillez-vous la pensée? Dans le premier cas, je vous plains ; mais ici-bas pas de mal sans remède. Parlez aux médecins : ils auront bien dans leur thérapeutique quelque semen-contra.

Mieux encore, adressez-vous à M. Broussais, lui qui, cent fois dans ses excursions anatomiques, a rencontré le petit bouton de la pensée, et l'a montré à ses élèves sur la pointe de son scalpel. Sûr, il vous en délivrera du premier tour de main. Il en a guéri bien d'autres. Et même de peur que le mal ne vous revienne, il en extirpera le fin germe, l'âme. Si cela vous cuit, il fera une application de matérialisme,

cataplasme infaillible contre le mal de la pensée. Il en sait long, M. Broussais !

Si c'est vous qui travaillez la pensée, croyez-moi, vous faites là la plus sotte besogne qu'il y ait au monde.

La pensée, sauf erreur, est la lumière de l'intelligence, le soleil des esprits. Vouloir refaire la pensée, c'est vouloir refaire le soleil. Il n'y a que les aveugles qui trouvent le soleil mal fait.

Les aveugles d'esprit auront beau dire, la vraie lumière qui éclaire le monde moral, c'est le christianisme. Il est vrai qu'il n'est pas tout clarté. Il a son jour, il a sa nuit ; mais il le faut bien. Si le soleil ne quittait jamais notre horizon, nous nous en trouverions mal, nous en perdrions les yeux. Les dix ou douze heures qu'il nous donne sont bien suffisantes pour les affaires de la vie. Quand il nous quitte pour visiter nos antipodes, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de dormir.

De même, le christianisme donne assez de jour pour marcher droit dans le sentier si court de cette vie à l'autre. Les nuages qu'il laisse à gauche et à droite du chemin sont utiles, même nécessaires. Ils cachent tantôt des abîmes

qui nous feraient tourner la tête, tantôt des lieux de délices où nous trouverions la mort au milieu de plaisirs trompeurs.

Notre œil spirituel n'est pas fait pour la pure lumière, tant que le creuset de la mort ne l'a pas dégagé de ce qu'il a de trop terrestre. Croyez, il y a sagesse et force d'esprit à savoir ignorer certaines choses.

Fermer les yeux à la lumière de l'Évangile pour n'en voir que le côté obscur, c'est folie, c'est même chose très suspecte. Qui en agit ainsi montre plus de goût pour la nuit que pour le jour. Il voudrait même une nuit universelle, éternelle; pas pour dormir, soyez-en sûrs.

Défions-nous infiniment de qui dort le jour pour rôder la nuit; c'est un fou ou un coupe-jarret. Pour moi, je crains ceux qui se plaignent du trop peu de lumière, à l'égal des briseurs de reverbères.

CHAPITRE III.

Nos bons aïeux trouvaient qu'il faisait assez jour. Ils ne cheminaient pas mal, les gaillards! Si parfois il leur arrivait de trébucher, ils avaient le bon esprit de s'en prendre à leurs yeux et non au soleil.

Si on leur avait dit que, un jour, leurs enfants, fatigués des taches et des fréquentes absences de l'astre du jour, se mettraient en tête d'en faire un qui fût tout lumière, qui éclairât jour et nuit; ou, ce qui revient au même, s'ils avaient pu prévoir que nous donnerions de gros salaires à une section de notre Académie pour nous faire une nouvelle science morale plus en harmonie avec nos besoins, je crois qu'il en eût été fait de nous.

Ils aimaient bien à rire, nos pères; mais avec cela ils étaient les plus sages gens du

monde. Ils prenaient en pitié les fous et laissaient à nos voisins l'art d'en faire. Sachant très bien que la folie est le plus souvent une maladie de famille, qui rejaillit presque autant sur les ascendants que sur les descendants, plutôt que de donner le jour à des fous, ils seraient morts célibataires.

Oui, n'en doutons pas, ils se seraient encapuchonnés. Partant plus de Français! du moins, de Français légitimes; car dans un couvent aussi grand que la France, également peuplé de moines et de moinesses, on ne peut répondre de rien.

Croyez-moi, Messieurs, cette idée de tout refaire en politique, en religion, en morale, est trop folle, trop sotte, trop bête pour être française; c'est une production exotique qui aurait dû sécher en touchant notre sol.

Je ne sais vraiment quel démon prend plaisir à nous faire dégénérer. Nous qui devrions maintenir le bon sens chez les autres peuples, nous qui, selon le beau mot d'un de nos bons amis, devons être les magistrats de l'Europe, nous n'avons plus d'admiration que pour les folies de nos justiciables.

Les Anglais ont été les premiers à nous en-

sorceler. Bacon et Locke, honnis en Angleterre, sont devenus chez nous, grâce aux chiffonniers de l'Encyclopédie, l'arche de la science. Il a fallu un de Maistre pour nous débaconiser.

Mon Dieu, quel homme que ce M. de Maistre, de quelles épouvantables oreilles il a décoré ces Platons de l'Angleterre! Pauvre baron de Vérulam, pauvre Locke, où vous regarder pour voir autre chose que des oreilles? Vous en avez de la tête aux talons.

Et nous, Messieurs, qui admirions ces pédants sur la foi d'autrui, quel nez il nous a fait! Pour moi, j'ai dû garder huit jours la chambre pour laisser au mien le temps de revenir à son état normal.

CHAPITRE IV.

Désengoués des folies britanniques, nous voilà à courir après les folies allemandes. Quelques blancs-becs, qui auraient traversé la vie dans le plus strict incognito s'ils avaient voulu parler raison et français, ont cru se donner du relief en parlant allemand. Ils n'ont que trop réussi.

De retour en France, après une légère excursion au delà du Rhin, ils ne se furent pas plus tôt mis à beugler les grands mots de philosophie transcendentale, de progrès, de phénomènes humanitaires, de raison pure, de raison absolue, d'idée, de formes, etc., que l'innombrable troupeau des écervelés s'assembla autour d'eux, bouche béante, et les écouta jusqu'à en baver d'admiration.

La mystification gagnant toutes les classes, on ouvrit aux baragouineurs les portes de la Sorbonne, du Collége de France, et il fut décidé que nous n'aurions été que de pauvres imbéciles, en tout semblables aux contemporains de Descartes, Bossuet, Fénélon, Mallebranche, Pascal, Newton, Leibnitz, etc., s'il n'avait plu à MM. Guizot, Cousin, Lherminier, etc.; de nous mouler sur les *formes* du prussien Emmanuel Kant.

Ces Prussiens, nous en ont-ils déjà fait! mais avouons que nous ne les avons pas épargnés dans le temps où nous travaillions plus de l'épée que de la tête. L'invasion du kantisme, ainsi que certain événement plus frais dont je parlerai tout à l'heure, pourrait bien être une revanche d'Iéna.

Tout est mode chez nous, et la mode y est une fureur. Quand la girafe nous arriva, la France fut une girafe. Revirement complet dans la toilette. Plus de moyen de paraître dans le beau monde sans être girafe par quelque bout. Que de dames, pour singer la belle Africaine, auraient voulu avoir deux jambes de plus, et allonger leur cou d'une aune! J'en connais qui se firent de très mauvaises affaires avec

leurs chats, pour avoir voulu contraindre ces pauvres bêtes à marcher l'amble.

Après, vint le tour de l'orang-outang. Bien des maris durent en prendre l'air et les belles manières, pour éviter des brouilles de ménage. De là, tant de mentons velus qui donnent la rage aux barbiers.

Il en fut absolument de même de la bêtise prussienne. Pour n'être pas bête à manger du foin, il fallut être homme de progrès, et parler d'autant plus de l'ascension de la société, qu'on la voyait s'embourber davantage.

Ce n'est pas tout. La sottise progressant à l'infini, les prédicants du progrès trouvèrent leurs chaires trop étroites : il fallut à leurs excellences transcendentales des hôtels de ministre pour se développer tout de leur long et travailler à la *manifestation de l'idée*; et, ce qui est bien pis encore, il fallut que la France entière assistât à leurs leçons, et cela, en face de l'Europe qui rit maintenant tout son soûl de la mortelle peur que nos journées de juillet lui avaient faite.

Je le dis les larmes aux yeux : Gare à nous, Français! pour peu que ce train dure, nous

tombons au-dessous de la Prusse ; nous passons tout d'un saut de la tête à la queue de l'Europe.

Saute qui voudra. Pour moi je reste sur mon rocher. Que les Prussiens y viennent ! ils verront ce qu'ils ne voudraient plus voir, un Français, et un Français catholique. Dites-moi, serai-je seul ? Non certes, mille fois non. Quand mon rocher aurait dix lieues de plus en tout sens, il n'y aurait pas de place pour le quart de mes pareils.

CHAPITRE V.

Bon Dieu ! comment nous dékantiser ? Je ne vois que deux moyens. Commençons par le plus doux.

J'imagine donc, Messieurs, qu'il nous faudrait un homme à la main puissante, qui, se chargeant de la toilette de Kant et des kantistes, les affublât de la tête aux pieds de leurs propres oreilles, comme de Maistre a fait pour les baconistes. L'étoffe s'y prêterait, je vous le jure.

Nous ririons tous à gorge déployée, et nous serions guéris ; car, ne l'oublions pas, dans toutes les maladies imaginables, point de cure radicale chez nous tant que nous ne rions pas.

Le tout est de trouver un nouveau de Maistre. Ce n'est pas bagatelle. Ma consultation pourrait bien ressembler à celle du chirurgien-

dentiste qui ne voyait d'autre remède à la chute des dents, que de mordre la lune.

Messieurs, avant de chercher un nouveau de Maistre, il faudrait savoir si l'ancien n'aurait point laissé quelques bribes antiprussiennes de la force de l'*Examen de la philosophie de Bacon.*

Si j'avais le bonheur de rencontrer l'aimable et spirituelle éditrice de ce dernier ouvrage... — Editrice! est-ce là du français, me dira tel habitué de l'Académie? — Oui, Monsieur, du français; et si nous ne voulons pas être injustes jusqu'au ridicule envers bon nombre d'illustres dames, et, entre autres, celle dont j'ai l'honneur de parler, il faut que nous féminisions sans délai une foule d'honorables substantifs que notre sexe s'est pédantesquement réservés jusqu'à ce jour, tels que, *éditeur, penseur, auteur, docteur, etc.* Pensez-y, Messieurs de l'Académie, à la première nouvelle édition de votre vocabulaire; sinon, vous êtes à jamais démonétisés.

Si donc j'avais le bonheur de parler à la spirituelle éditrice de l'immortel allongeur de nez et d'oreilles, je lui dirais : Madame, regardez bien dans tous les coins et recoins du vaste por-

tefeuille de votre illustre père; ou je me trompe bien, ou vous trouverez une liasse grosse ou petite, n'importe, étiquetée : *Les oreilles de Kant, Fichte, Schelling et consorts.*

Ah ! Madame, au nom de la raison souffrante, au nom de cette France que vous chérissiez avant même que vous eussiez accolé votre beau nom au plus beau nom de France, je vous en conjure, ne dérobez pas au public ce spécifique merveilleux. Croyez-le, Madame, ce n'est ni pour vous ni pour votre illustre famille qu'il a été préparé.

Si, contre mon attente, vous ne trouviez rien, je ne vous tiens pas quitte, Madame : on vous accuse d'avoir reçu d'un grand écrivain autre chose que des manuscrits. Le bruit court très gros par le monde (et pour ceux qui ont l'honneur de vous connaître ou de vous lire ce n'est plus un bruit), que M. le comte Joseph de Maistre, bien longtemps avant sa mort, vous avait donné, par acte entre-vifs, une chose avec laquelle, n'eût-on point d'autres matériaux, on fait d'excellents livres.

Il est vrai que cette chose est chez vous un vrai bien de famille venu de père et mère ; mais avec tout cela ce n'est pas un bien privé.

et le public peut, sans indiscrétion, en demander compte à qui l'a reçu.

Oui, Madame, vous pouvez nous dékantiser; donc vous le devez. Trouvez-moi un *ergo* plus en forme. Avec mon air de Polichinelle, il me reste bien quelques réminiscences de Platon.

Enfin, Madame (dirais-je en finissant), si mes prières, si les besoins publics vous trouvent insensible, daignez du moins me donner un mot de recommandation auprès de l'inimitable auteur du *Voyage autour de ma Chambre*, et de l'*Expédition nocturne*. Une course en Russie serait bien vite faite, si je pouvais le lancer au galop sur les kantistes.

Dieux immortels! que j'aimerais à le voir à cheval sur nos romanciers tudesques, le fouet en main, piquant des deux, avec son claquement de langue accoutumé qu'il écrit ainsi :

gh! gh! gh!

Croyez, général, vous seriez là encore plus commodément que sur votre fenêtre de la rue Sainte-Thérèse. Toutefois, souvenez-vous de votre chapitre XXVIII : Prenez garde aux chau-

ves-souris! notre budget en nourrit beaucoup de la pire espèce. Il pourrait vous en arriver non une, mais cent.

Au reste, n'ayez crainte; nous serions là bon nombre de rieurs pour chasser les vilaines bêtes; et si l'une d'elles avait l'effronterie de faire sentir à votre oreille *l'horrible fraîcheur de ses ailes humides,* averti comme vous l'êtes, vous ne pousseriez plus ce *cri furieux*, répété par tous les échos de Turin, et que les sentinelles prirent pour le cri d'une armée assaillante.

CHAPITRE VI.

Cependant, Messieurs et Mesdames, un voyage en Russie n'est pas sans inconvénients. Un solitaire de ma façon pourrait se trouver mal dans les Etats de l'Autocrate, surtout si mon livre venait à prendre le devant, ce qu'il ne manquera pas de faire. Léger, étourdi, dru comme il est, il fera, bien sûr, plus de chemin que son père ployant sous le faix de la pensée platonico-polichinelle.

Je n'arriverais pas même à Berlin. La douane prussienne, d'une excessive négligence, me laisserait moisir dans le fond d'un magasin. Voltaire, moins papiste que moi, pensa y laisser autre chose que ses manuscrits. Il y aurait encore là quelque Frétag pire que le premier.

Mesdames, si, comme je le pense, vous vous intéressez à moi, songeons à un moyen moins périlleux de nous laver du kantisme.

Réflexion faite, je crois que c'est à vous que le grand œuvre est réservé. Vous êtes encore Françaises, vous! Un tact exquis, une raison d'autant plus droite qu'elle raisonne moins, de l'esprit cent fois plus qu'il n'en faut pour cribler tous les pédants, une habileté incomparable à saisir le ridicule, fût-il infiniment petit (et ici il y en a des montagnes); enfin, une dose de gaîté charmante, grossie encore de toute celle que nous avons perdue : que vous manquerait-il donc pour faire cesser tout ce kant-kant?

Désireriez-vous des renseignements sur les pigeonneaux à éplucher? Mesdames, regardez autour de vous. Quoiqu'on n'ait pas encore trouvé deux kantistes qui disent la même chose, ils s'identifient cependant tous sous le rapport du ridicule, c'est-à-dire, quant à la forme et quant au fond. Qui en voit un, les voit tous.

Néanmoins, si pour vous mettre en verve il vous fallait quelques anecdotes sur Kant et ses premiers disciples, en voici une que je livre

à vos réflexions, ne fût-ce que pour vous montrer l'incroyable force d'esprit du papa des pédants.

C'est de l'histoire, Mesdames, de la pure histoire telle qu'on n'en sait plus faire.

CHAPITRE VII.

L'histoire dit donc que Kant, ce puissant génie qui se créait par sa pensée, et créait l'univers en se créant lui-même...

Oui, Mesdames, c'est un fait; Kant s'est créé par sa pensée; car il ne se souvenait pas d'avoir été avant d'avoir pensé, et en se créant lui-même il crut bien faire de créer l'univers. Il n'était pas égoïste, ce bon M. Kant!

Oui, Mesdames, si vous êtes, vous savez maintenant à qui vous le devez. — L'époque? — C'est vers le milieu du dernier siècle. Et de fait, Mesdames, avouons que, avant ce temps-là, ni vous ni moi n'existions. Oui, la création de l'univers datera désormais de l'an 1748 de l'ère chrétienne.

Vous riez! Eh bien, je vous donne du Kant tout pur. Je veux que les kantistes me décréent

aussi réellement que leur père m'a créé, s'il n'est pas vrai que Kant a dit qu'il s'est créé lui, et qu'il a créé l'univers en pensant. Quelle pensée que celle de Kant! Il n'en faudrait pas tous les jours de celles-là. Revenons.

L'histoire dit donc que le créateur prussien était extrêmement sujet aux distractions, même quand il s'occupait à pondre des univers. Un rien suffisait pour brouiller l'œuf prêt à sortir, et alors, au lieu d'un monde, on avait une omelette.

Bref, pour éviter les fausses couches, Kant dans ses leçons avait l'attention de tenir l'œil invariablement fixé sur le même objet. Malheureusement il ne choisissait pas toujours des objets invariables. Ainsi, pendant plusieurs mois, il avait pris pour reposer ses yeux, l'habit d'un de ses élèves, placé en face de sa chaire. Or à cet habit il manquait un bouton. Ce fait ne pouvait échapper à la pénétration du sublime penseur. Devinez ce qu'il fit. — Son œil alla prendre la place du bouton, et s'y tint roide pendant que sa *raison pure*, profondément recueillie, ordonnançait des mondes.

Les mondes arrivaient par centaines, quand

il prit fantaisie au jeune homme (l'histoire attribue cela à pure fantaisie) de faire recoudre son bouton. L'imprudent! Je ne dis pas trop, Mesdames; vous allez voir ce qu'il en advint.

L'œil du philosophe, ne retrouvant plus son gîte et se voyant déboutonné, porta plainte à la raison pure, qui, occupé à ranger ses œufs-mondes, fit un soubresaut assez semblable à celui de Perrette-Pot-au-Lait. Il y eut toutefois deux différences bien marquées : la première, toute à l'avantage de Perrette, est que celle-ci ne perdit que du lait et tout au plus un *veau* fait pour devenir *vache*, un *cochon*, sauf respect, puis une *couvée* (et encore La Fontaine semble se moquer des calculs de Perrette), au lieu que Kant perdit plnsieurs univers.

La seconde différence, plus favorable à Kant, est que Perrette ne garda pas une goutte de lait dans son pot, au lieu que l'extravasion de la liqueur universifique s'étant toute faite dans le cerveau de Kant, le grand philosophe pouvait tout retrouver en fouillant dans son pot.

Ce n'en fut pas moins un gâchis effroyable d'où lui et les siens eurent mille peines à se démêler.

La leçon finie, que fit Kant? — Sûr, Mesdames, vous plaignez le jeune homme. On fouettait encore dans ce temps-là; et pour être fouetté il n'était pas toujours nécessaire d'avoir troublé la création du monde. Demandez-en quelque chose aux maris antérévolutionnaires. Eh bien, Mesdames, le jeune homme ne fut point fouetté. Kant ne voulut jamais voir dans ses élèves que la raison pure et les boutons qui manquaient à leur veste; car l'histoire observe très à propos que l'infernal bouton était un bouton de la veste.

Que fit donc Kant? — Kant, Mesdames, pria très poliment le jeune homme d'ôter son bouton. Le jeune homme obéit.

Que devint le bouton? — Pure curiosité! Qu'en feriez-vous? — Nous voudrions le recoudre. — Où! — Au fin bout de la langue de Kant, avec une boutonnière à l'oreille de tous ses disciples. — Parfait! mais pendant que vous préparerez le fil et que je chercherai le bouton, examinez, Mesdames, si en traitant ainsi ceux qui parlent trop, nous n'enseignerions point le mal à bien des maris qui.....

Passons à Fichte, premier disciple de Kant.

CHAPITRE VIII.

Kant, Mesdames, parmi le peuple de marmots, qui prenaient plaisir à lui voir pondre des mondes, en distingua surtout deux, bien qu'ils eussent toujours à leur veste le nombre voulu de boutons ; c'est du moins ce que disent tous les historiens qui ont parlé de l'origine du monde, Moïse excepté.

Ces Benjamins du penseur-créateur étaient Fichte et Schelling, tous deux têtes du premier ordre (de l'ordre de Kant, cela va sans dire), puisque Kant disait avec cette candeur toujours chevillée au génie : Après moi, Fichte et Schelling!

Kant se hâtait trop en parlant si bien des deux gaillards. L'homme qui faisait tout avec sa pensée, n'avait pas encore fait ce proverbe :

Ne louez que les morts; avant de dire ce qu'un homme pèse, il faut l'avoir pendu. Or Kant n'avait encore pendu ni lui ni ses élèves : partant erreur de quelques millions de marcs dans la pesée.

Cependant les deux enfants de bénédiction ne débutèrent point mal. Ils expliquaient Kant, et comme ils parlaient aussi clair que lui en face du maudit bouton, ils purent parler longtemps sans qu'on trouvât rien à reprendre. Toutefois, malgré le don d'inintelligibilité au suprême degré, ils firent soupçonner à leurs auditeurs qu'ils ne s'accordaient guère.

A en juger non par l'esprit qui n'y était pour rien, mais par l'oreille, juge naturel des sons, quand Fichte disait : A... Schelling disait B... — Fa, reprenait alors Fichte en fixant Schelling avec un œil de colère et prononçant l'*a* bref à la manière des Allemands. — Fu, s'écriait Schelling en prononçant l'*u* en *ou* comme un vrai pilier de l'Académie de la Crusca.

On ne sait trop ce qui serait arrivé, si l'auditoire voyant qu'il n'y avait pas moyen d'accorder les deux professeurs transcendentaux, même sur l'A B C, n'eût sagement proposé de soumettre le différend à l'arbitrage de Kant.

Les deux élèves professeurs acceptèrent volontiers, espérant bien que la sentence du maître, rendue sous toutes les formes de la raison pure, ne serait entendue de personne.

Kant, ayant ouï les parties, réunit tous ses esprits dans le fin fond de sa cervelle, les pointa tous sur le cas, puis, pour empêcher la moindre évaporation, comme aussi pour se préserver des boutons, il se ferma hermétiquement chez lui, c'est-à-dire, qu'il abattit ses deux oreilles sur ses deux yeux, à la grande édification des nombreux assistants, doubla le tout de ses deux mains, et se tint là immobile comme une statue. Puis, au bout de cinq minutes, se penchant légèrement en avant...

— Puis quoi? — Mesdames, pourquoi me le demander? avec la mauvaise habitude que j'ai de tout dire par son nom propre, quelque malpropre qu'il soit, vous m'arracheriez un mot banni de la bonne société aussi bien que la chose qu'il exprime. Permis à Kant d'en faire,... mais, moi, je sais à qui je parle, je n'ai pas les oreilles sur les deux yeux.

Après tout, on aurait tort de se scandaliser du fait : Kant ne pécha point contre les principes de la saine morale ni de la raison pure;

ce fut une nécessité ; ce fut, comme dirait M. Lerminier, *un développement fatal des lois humanitaires*. Quand on bouche si bien la marmite par le haut, on l'expose à crever par le bas. Il faut plaindre les philosophes trop bouchés par la tête.

Enfin, que veut-on que j'y fasse? Avant l'événement j'aurais imaginé un préservatif. Si l'on y eût pensé quand on tenait le bouton!

Maintenant c'est trop tard. Le fait est du domaine de l'histoire. C'est un fait indéfaisable, et qui passera à la dernière postérité comme un supplément indispensable aux œuvres d'Emmanuel Kant.

J'espère, Mesdames, que vous n'attendrez pas d'autre réponse du philosophe prussien. Jamais il ne parla si clair, si péremptoirement pour qui n'a pas un nez de bois. C'est sans réplique cela, en bonne compagnie.

Eh bien, Mesdames, allons prendre l'air. J'ai Fichte dans ma poche.

CHAPITRE IX.

Fichte, Mesdames, ne se déconcerta point. Il goûta même fort la réponse. Il s'imagina qu'elle lui donnait gain de cause, et que Schelling en perdrait au moins le nez. Fichte se trompait.

Schelling, singe fidèle de son maître, n'avait pas plus tôt vu Kant se coiffer de son propre cuir, que furetant dans sa vaste perruque, il en détacha un énorme paquet d'oreilles dont il se ceignit majestueusement les yeux et le nez, comme d'une double couronne.

Comment pénétrer cette doublure? Avec un tel blindage le commandant de la citadelle d'Anvers eût fait la nique au mortier-monstre du maréchal Gérard.

Cependant je ne sais par quelle imperceptible fissure le bruit de l'explosion arriva droit au tympan de Schelling. Jeter ses oreilles en désordre sur ses épaules, et demander ce que le maître avait dit, fut l'affaire d'une minute. Tel un brave, dormant profondément la veille d'une bataille, s'éveille en sursaut, jette au loin sa capote et demande en jurant si l'on en est déjà aux mains, ou si le canon qu'il croit avoir entendu, n'a voulu sonner que le premier coup de l'*Angelus*.

On rit beaucoup de l'innocente question de Schelling, et chacun de dire qu'il n'avait plus ni oreilles ni nez.

L'histoire observe néanmoins que, pour s'être présenté un peu tard, Schelling ne laissa pas de recueillir sa portion.

Le grand Kant n'aimait pas à faire des jaloux :
En homme impartial, en bon chef de famille,
Quand il voulait donner la moindre béatille,
Ce qu'il donnait à l'un, il le donnait à tous.

Mais ici Schelling s'était trouvé culot. Il est facile d'être le dernier en mérite quand on est le dernier en date. Il eut beau dire, on le crut

déshérité, et Fichte, porté en triomphe dans sa chaire, y expliqua tout à son aise la pensée créante et universifisante de maître Kant, ainsi que je vais vous l'expliquer dans le prochain chapitre.

Oui, Mesdames, au prochain chapitre, car celui-ci est fini. Quatre vers, pour moi, c'est plus que vingt pages de prose; surtout des vers comme ceux-là. M. de Lamartine voudrait bien les avoir faits! Ces quatre vers lui feraient pardonner une bonne moitié de *Jocelyn*, et, s'il allait à confesse, on lui ferait sentir la nécessité, même littéraire, de brûler l'autre.

Ah! mon cher poëte d'autrefois, le soleil d'Orient vous a bien vaporisé la cervelle! Croyez-moi, ne parlez plus dans vos vers de ces prêtres à mauvaises pensées, à pensées libertines, comme s'il manquait des prêtres à bonnes pensées!

Parlez, si vous voulez, des ministres évangéliques à la façon de Luther; permis à eux de donner aux rêves de l'amour le temps que nos pauvres curés de ville ou de campagne consacrent à la messe, à leur bréviaire, à l'instruction des enfants, à la visite des malades, des prisonniers, au service des cholé-

riques, à cinquante niaiseries papistiques qui leur laissent à peine le court moment d'un court dîner.

Parlez de ces graves Imans dont la majestueuse barbe a fait tomber la vôtre.

Enfin, parlez de lady Stanhope, la religieuse prêtresse de la *jument baie* et de la *jument blanche*, toutes deux *sellées et bridées*, en attendant qu'il plaise au nouveau Messie de venir les enfourcher pour courir le monde, et dire en tout lieu que le premier Messie n'en savait pas très long, puisqu'il a fallu que lui vînt retoucher son thème.

C'est pourtant du Messie venu que vous aviez dit quelque part :

Et toute vérité date de ton berceau.

Croyez, mon cher poëte, revenez au berceau, et soyez encore enfant de la foi si vous voulez être homme de bon sens. La chose, pour moi, n'est point désespérée, pourvu que vous me promettiez de baisser les yeux devant les juments baies ou blanches, n'importe ; et si la selle vous saute aux yeux, laissez à d'au-

tres à décider si elle est du fait de la nature ou du fait du sellier. Ces questions passent la portée d'un poëte aussi français que vous. A Kant et aux kantistes les problèmes transcendentaux.

CHAPITRE X.

Pardon, Mesdames, de la petite digression. Je devais un mot à un vieil ami qui se trouvait là sur notre passage. Vous me saurez gré sans doute d'avoir été si bref. Si vous avez lu jusqu'à la 267e page le tome 1er des *Souvenirs, Impressions, Pensées, etc.*, du Voyageur oriental, vous aurez compris l'effort qu'il m'a fallu pour ne pas essayer une galopade sur le dos de la sainte jument de lady Stanhope. Sans être Messie, un cavalier comme moi pouvait s'y jucher à l'aise. Cela nous aurait mené loin, je vous le jure. Mais il ne faut pas lancer deux lièvres à la fois.

Revenons aux kantistes dont, au reste, nous n'étions pas loin. C'est encore de leur écurie qu'est sortie la jument sellée et bridée. Oui,

parmi les choses à recréer, les kantistes mettent en première ligne le christianisme.

Vous voyez, Mesdames, que toutes les bêtises modernes s'engrènent les unes dans les autres, et qu'il faut toujours remonter à la langue de Kant pour trouver le premier chaînon de la très longue chaîne.

Mais la langue de Kant et la langue de Fichte *se tenaient par naturelle couture,* comme aurait dit Montaigne, s'il n'avait vécu quelques siècles avant la création. Maintenant donc que nous sommes au pied de la chaire de Fichte encore tout embaumée de la décision du grand maître des pédants, écoutons-le développant le fait merveilleux de la pensée de Kant ou de la création de l'univers; car, encore une fois, pour les kantistes penser et créer c'est tout un, toutes les fois que la pensée créatrice ne vient pas se résoudre en.....

Ecoutez! comme dit O'Connel quand il lui prend fantaisie de coiffer à la kantiste les nobles lords de la chambre haute; écoutez, Mesdames, écoutez!

L'UNIVERS, dit Fichte, C'EST MOI M'OBJECTIVANT A MOI, ME POSANT EN FACE DE MOI, COMME NON-MOI, CAR JE NE SAIS RIEN HORS DE MOI.

Vous ne comprenez pas, Mesdames? Vous ne savez donc pas l'allemand. Je vous en félicite. C'est une des mille choses qu'une dame bien élevée doit ignorer. J'entends l'allemand de Kant et des siens, et non l'allemand de Leibnitz, Gessner, Klopstock, Gœthe, Mœhler, et six cents autres. Quand je parle si lestement des Allemands, j'entends les Allemands fous, c'est-à-dire, à peine la millième partie de la nation; avant Kant j'aurais dit la millionième.

Si vous doutez de ma fidélité dans la citation de Fichte, veuillez bien lire lo *Philosophe du Christianisme*, mon bon ami de Strasbourg, que j'aimerais bien davantage si dans ses magnifiques synthèses il respectait un peu plus une de mes bonnes amies... Vous voulez savoir laquelle, Mesdames? — Pas de jalousie. Vous êtes jeunes, et elle est vieille, très vieille; vous êtes gracieuses comme des anges, et elle a une tournure plus sauvage qu'une jument kalmouque; vous êtes parées comme une église, et ma bonne amie est ajustée comme un chalet des Hautes-Alpes.

Ma bonne amie, Mesdames, c'est la scolastique! oui, M. Bautain, la scolastique! J'en

raffole comme de toutes les vieilles choses, m'imaginant toujours que nos bons pères, qui y attachaient tant d'importance, y auront laissé quelques bribes de leur bon sens. Depuis que Leibnitz a dit qu'il y avait trouvé, lui, de gros lingots de très bon or, passionné comme je suis pour ce métal, j'ai toujours le nez dans le moyen-âge, et jusqu'à ce jour j'y ai trouvé bien peu de pédants.

Allons! mon illustre ami, respect à ma vieille, à ma bonne vieille aux œufs d'or! Les progressifs lui veulent beaucoup de mal; première raison pour vous et pour moi de lui vouloir beaucoup de bien.

Les protestants n'ont cessé de se plaindre de ses procédés, et n'ont répondu à ses syllogismes que par un torrent d'injures; seconde raison pour vous et pour moi de l'honorer, sinon comme notre mère l'Eglise, au moins comme une bonne vieille duègne chargée de donner sur les doigts aux grimauds qui s'avisent de manquer à la foi ou à la raison.

Enfin, depuis que j'ai dit à ces dames, qui ont l'excessive bonté d'attendre là que je les introduise dans le monde Kant-Fichte, depuis que je leur ai dit que ma bonne amie est très

vieille, elles se sont éprises d'estime et d'amour pour elle : avant peu je compte en avoir fait des thomistes renforcées, dernière et péremptoire raison pour vous de ne pas médire de ma sauvage kalmouque.

Ne vous moquez pas tant, mon cher, de son air d'haridelle, de sa selle gothique, de sa bride et de ses étriers à la Henri IV. Sous ces vieilles friperies je crois lui voir encore un grand fonds de vigueur, un nerf à passer les plus hautes montagnes. Modernisons un peu les harnais ; nourrissons-la un peu mieux, et la bonne kalmouque sera encore notre premier cheval de bataille. Elle a déjà senti la poudre, elle ! et comme elle a plus d'os que de chair, et des os de diamant, elle se moque des balles et des boulets. C'est vraiment une cavale au cœur français.

Allons ! mon ami, sautez-lui sur le dos, et, sans la tant piquer, croyez qu'elle vous portera loin : *gh ! gh ! gh !*

Je reviens à nos dames.

CHAPITRE XI.

Mille excuses, Mesdames. On est long quand on parle de ses amours. Ce que c'est que les goûts ! ma bonne kalmouque est décidément la dame de mes pensées. Mais, exempt de toute jalousie, je lui recrute autant de cavaliers que je peux, dans le dessein de les opposer à la cavalerie kantiste toute montée sur la raison pure. Je ne doute pas, Mesdames, qu'au premier choc cette pauvre raison pure ne montre ses quatre fers au soleil, et ne balaie de ses longues oreilles la poussière du champ de bataille.

Or, Mesdames, en voyant mon ami Bautain, j'ai pensé sur-le-champ à le faire chef de l'escadron sacré, car c'est le plus vigoureux antikantiste que je connaisse. Seulement il a quel-

ques préventions contre ma kalmouque ; mais laissez faire ; le voilà à galoper sur le dos de l'excellente bête ; la promenade terminée, il en sera plus fou que moi.

Alors la promenade pourra devenir sérieuse. M. Bautain, armé de toutes pièces, occupant les larges étriers, moi, en qualité de trompette, je prendrai place entre les deux jolies oreilles du coursier hennissant de se voir si bien monté. Ce sera vraiment alors Platon-Polichinelle se ruant sur la bêtise ; et pour peu, Mesdames, que vous vouliez battre des mains et rire à chaque coup que nous porterons, ou je suis furieusement trompé, ou toutes les têtes transcendentales, même celle de M. Lerminier, se cacheront de peur de se voir dérouler les oreilles.

Oui, fanfaronade à part, je ne crois pas que le pays des sottises en nourrisse d'assez monstrueuses pour tenir devant Hercule et Arlequin soutenus par une armée de belles rieuses.

Quand la massue du philosophe strasbourgeois n'y pourra rien, ce sera à nous d'opérer, Mesdames. Je vous ferai un signe, une polichinellerie, comme serait de mordre l'oreille de ma kalmouque, et alors décharge générale de

ris éclatants. Cent mille belles bouches riant d'un rire inextinguible! il y a là de quoi supplicier plus de bêtises qu'on n'en a inventé depuis la création du monde (j'entends la création dont la Bible nous a conservé la date).

Pour moi, j'ai une telle idée de la puissance du rire féminin, que je ne vois jamais une dame bien élevée rire de moi sans que l'esprit me descende aux talons. Tout bête alors depuis la cheville du pied en haut, je ne trouve plus qu'une place tenable dans le monde, celle des taupes.

Faites-y réflexion, Mesdames! riez de mes polichinelleries, mais ne riez pas de moi; vous m'enterreriez tout vif. Je n'oserais plus paraître devant vous, de peur d'exciter l'appétit de vos chattes. Vous avez beau en faire des dévotes : nourrie sur l'édredon par les plus belles mains, une chatte n'en est pas moins une chatte, l'effroi des souris et des taupes.

CHAPITRE XII.

En attendant, Mesdames, que Polichinelle sonne la charge, revenons à l'univers Kant-Fichte, et permettez que je vous serve de *cicerone*.

L'univers Kant-Fichte, Mesdames, est le plus magnifique temple que la sottise sublimée par l'orgueil ait élevé à l'immortelle déraison. C'est le panthéon des fous.

Allons-y, Mesdames, non pour prier, mais pour rire. Installons-nous là comme au théâtre des marionnettes, et toutes les fois qu'un dévot du progrès entrera, disons-lui avec cette voix douce et pénétrante que les journaux de la cour trouvaient à M. Cuvier le jour où, au pied de l'autel luthérien de Fontainebleau, il parlait avec un incom-

CHAPITRE XIII.

Messieurs, si les dames refusent de nous administrer l'excellent foli-fuge que je viens de prescrire, j'aurai l'honneur de vous en indiquer un autre non moins français : ce serait de désinfecter l'air en brûlant quelques cartouches. L'odeur de la poudre, qui donne des vertiges à certaines gens, nous rend la tête, à nous, quand elle s'en va ; ce qui nous arrive quelquefois en temps de paix.

Mais, pour obtenir une guérison radicale, il faudrait aller à la source du mal, il faudrait une promenade au delà du Rhin.

Les plus grands capitaines anciens et modernes conviennent que le stratagème le plus mortel pour l'ennemi est de voler chez lui pendant qu'il est chez vous, ce qui compromet étrangement ses derrières. Si Carthage avait pu être sauvée, c'eût été par l'immortelle ma-

nœuvre d'Annibal sur le Tibre. Si l'Europe échappa au joug des Musulmans, c'est que, au lieu de les attendre sur le Bosphore ou le Danube, les Croisés allèrent les attaquer au cœur de l'Afrique et de l'Asie.

Quand je réfléchis à tout ce que cette tactique offre de chances favorables aux assaillants, je ne puis assez me réjouir du traité que nous venons de conclure, dit-on, avec Abd-el-Kader. Quel qu'il soit, je vote pour qu'on le fête à l'égal d'un mariage de prince. Bon Dieu ! que serions-nous devenus, si, pendant que notre Bugeaud aurait fait son entrée à Tlemcen, il fût venu en pensée au terrible Émir de faire défiler sa cavalerie bédouine sous l'Arc de Triomphe de l'Étoile ! Peut-être aurions-nous dû subir des conditions encore plus dures.

Oui, Messieurs, une attaque brusque, inattendue, sans avertissement préalable, est faite pour désorienter les plus fortes têtes. Si la chose a lieu de nuit, on peut trouver le commandant au lit, comme à Ancône, les canons vides et tamponnés, les canonniers endormis, ce qui épargne de mauvaises affaires aux agresseurs. Il n'y a pas un doctrinaire qui ne se crût alors un foudre de guerre.

Ce n'est pas, au reste, Messieurs, que nous ayons besoin de cette ressource, nous, à qui l'on peut reprocher tout hors la couardise. Nous pourrions exécuter la manœuvre en plein midi, au bruit du tambour, enseignes déployées, et je réponds du succès, ainsi que je me fais fort de le prouver dans le sixième volume de mes *Méditations politico-militaires*, lequel paraîtra aussitôt que les cinq premiers seront faits, publiés et vendus.

Je dis plus : non-seulement nous le pouvons, mais nous le devons. Et d'abord, avec cette vertu attractive que nous possédons à un si haut degré, il est impossible de nous garantir de la peste tant qu'elle régnera chez nos voisins. Ensuite, en notre qualité de magistrats de l'Europe, nous devons veiller sur l'état sanitaire de nos subordonnés : si donc les Prussiens sont convaincus d'avoir importé le mal en France, il est évident qu'ils en sont eux-mêmes infectés, et dès lors il faut, même dans leur intérêt, que nous allions les chlorurer des pieds à la tête.

Allons, Messieurs, *gh! gh! gh!*

CHAPITRE XIV.

Cependant, Messieurs, ne croyez pas que je pousse à la guerre. Elle n'est pour moi qu'un pis aller, un remède extrême qu'on ne doit employer qu'après avoir inutilement essayé des autres.

J'aime la paix. Rien de beau comme la paix. Sans la paix mon livre resterait à faire, ou ne sortirait de chez le libraire que pour entrer chez les fabricants de cartouches.

Gardons la paix, Messieurs, puisqu'elle est si facile à garder. Autrefois on croyait ne pouvoir l'acheter que par une bonne guerre. Aujourd'hui les puissances européennes sont décidément en progrès vers la débonnaireté. Accordez-leur tout ce qu'elles demandent; signez de bonne grâce tout ce qu'il leur plaît d'écrire : s'il vous arrive une taloche, ramassez tout doucement votre chapeau, et dites sans humeur : Pardon, Messieurs, je n'avais nulle intention

de vous offenser, c'est pure inadvertance ; et soyez assurés de la paix.

Oui, Messieurs, il n'y a que les orgueilleux et les intolérants qui ne puissent s'expliquer sans aller sur le terrain.

Ne faisons pas comme ce brûlot de Napoléon qui inventait des prétextes de guerre quand on ne lui en donnait pas. Nous en aurait-il enfilé, lui, des guerres avec ces laides grimaces qu'on nous fait du côté du Nord ! Le drôle ! qu'il fasse maintenant ce qu'il ne sut jamais faire durant sa vie, qu'il dorme dans son île.

Pour nous, Messieurs, gardons la paix à tout prix. Quand on nous fera de mauvaises niches, dormons, ronflons comme des ivrognes, à moins qu'il ne s'agisse d'un petit diable de roquet qu'on puisse étriller sans conséquence, comme serait le bey de Constantine ; et encore, monsieur Bugeaud, tout doux ! ne fâchez pas l'Angleterre. Évans nous arriverait avec ses héros d'Irun, et si nous n'avions à lui opposer que deux ou trois paysans mal armés, des femmes et des enfants, il exterminerait tout. Ce sont d'impitoyables sabreurs, ces Anglais, quand ils sont cent contre un, et que cet un est sans armes ; surtout s'il y a là un Harispe pour leur dire : Faites, Messieurs, faites !

Vous demandez la parole, M. Mauguin ! mais chacun voit ce que vous allez dire. Quel homme vous êtes ! il ne tient pas à vous que nous ne voyions les Cosaques et les Bédouins caracoler dans la cour des Tuileries, et donner l'avoine à leurs chevaux dans les salles basses du Louvre.

Vous nous parlez sans cesse gloire et honneur, comme si nous en manquions ! Notre gloire, à nous, c'est notre 1830, c'est la charte-vérité, c'est le gouvernement à bon marché, c'est notre alliance avec l'Angleterre, l'Espagne, le Portugal, la Belgique, avec tout ce qu'il y a de quenouilles couronnées. Si pour maintenir ce brillant *statu quo*, il faut sacrifier Alger, ce sera encore un glorieux sacrifice.

Après tout, rien de plus déloyal que cette conquête. On la fit contre la volonté expresse de l'Angleterre et sans l'agrément des autres puissances. C'est un tort à réparer aussi bien que l'oubli des trente millions réclamés par les Etats-Unis. Croyez-moi, M. Mauguin, un peuple s'honore toujours quand il restitue le bien mal acquis et qu'il paye ses dettes.

CHAPITRE XV.

Oui, Messieurs, soyons sages. Quand on a une maison de verre, il ne faut pas s'amuser à jeter des pierres dans celle de son voisin. L'idée de refaire notre constitution sociale à neuf nous a mis dans un tel état de désorganisation, que le moindre mouvement au dehors pourrait nous exposer à une épouvantable déconfiture. Rien de plus critique que cet état de transition où n'étant plus ce que l'on était, on ignore également ce que l'on est et ce que l'on sera. Brisez la coque avant que le poulet soit formé, il ne vous restera entre les mains qu'un œuf pourri.

Or nous sommes encore loin d'être formés. Nos régénérateurs sont les premiers à nous dire que tout est encore étrangement brouillé dans l'œuf social, et qu'avant de voir éclore le monde

nouveau, il s'écoulera peut-être bien des siècles.

M. Michelet lui-même, un des plus intrépides couveurs de l'œuf, nous avoue, dans son admirable *Introduction à l'Histoire universelle*, que le temps de l'incubation n'est pas encore venu. « L'humanité, dit-il, procède « éternellement de la décomposition à la com- « position, de l'analyse à la synthèse... Au- « jourd'hui la science en est à l'analyse, à la « minutieuse observation des détails; c'est par « là seulement que son œuvre peut commen- « cer. La société achève un laid et sale ouvrage « de démolition : elle déblaye le sol encombré « des débris du monde fatal qui s'est écroulé. « Ce travail nous paraît long sans doute. Voilà « bientôt quarante ans qu'il a commencé. Hé- « las! c'est plus d'une vie d'homme. Mais c'est « peu dans la vie d'une nation. Tranquillisons- « nous donc, et prenons courage; l'ordre re- « viendra tôt ou tard, au moins sur nos tom- « beaux. »

Vous le voyez, Messieurs, si la société nouvelle est toujours à faire, c'est que la vieille n'est point encore assez défaite. Hâtons-nous donc de démolir ce qui en reste. Otons la religion qui en est le meilleur ciment; abolissons

la famille dont l'ancienne société n'est que le développement; et tout croulera bien vite.

Mais en démolissant, ayons soin de conserver la plupart des matériaux; car ils pourront encore servir. Etiquetons-les, mettons-les à part, observant minutieusement la place qu'ils occupaient dans l'ancienne construction, afin de leur en donner une autre dans la nouvelle.

Vous me comprenez, Messieurs; il ne s'agit pas d'une création absolue de la société, mais d'une simple transformation opérée par une combinaison différente des éléments de la société actuelle. Ainsi, par exemple, dans la société future il y aura encore des pères et des mères, du moins jusqu'à ce qu'on ait trouvé un moyen plus simple de perpétuer l'espèce; mais la paternité avec tous ses droits et ses devoirs passera aux enfants : ce sera au fils de diriger le père, au nourrisson de soigner la nourrice, à la fille d'élever sa mère, aux grimauds de fouetter le pédagogue; car s'il en était autrement, nous retomberions dans l'ornière.

De même il y aura encore une souveraineté politique, une religion, une magistrature, etc.; mais le souverain saura que régner c'est ne pas

gouverner; le prêtre demandera au peuple ce qu'il doit enseigner; le magistrat apprendra la loi des plaideurs, et dans les causes appelées autrefois capitales il se souviendra que la vie des scélérats est désormais chose sacrée et inviolable.

CHAPITRE XVI.

Toutefois, Messieurs, il serait bien possible que tout ce bagage religieux et politique nous devînt inutile dans le monde à venir. S'il m'en souvient bien, nos hommes du progrès enseignent la plupart que les institutions religieuses et politiques qui se sont succédé jusqu'à nos jours, n'ont été et ne sont que des formes passagères que l'humanité devait revêtir pour s'élever de la vie brutale et sauvage à la vie intellectuelle et sociale. Vous savez, en effet, Messieurs, que nous fûmes originairement de véritables quadrupèdes, inférieurs peut-être à l'orang-outang, et que si nous avons devancé celui-ci, cela tient à une idée que nous dûmes au hasard, et que notre aîné cherche encore.

Maintenant donc que nous avons fait deux jolies mains de nos pattes de devant, et que nous nous sommes assez bien équilibrés sur notre train de derrière pour marcher la tête droite,

je ne vois pas trop à quoi serviraient les vieilles formes sinon à nous embarrasser.

Oui, Messieurs, jetons les lisières de l'enfance; mais au lieu de les détruire, comme l'entendent nos progresseurs, conservons-les pour nos cadets qui marchent encore à quatre pattes.

Ne faisons pas comme l'égoïste, qui brûlerait la maison de son voisin pour faire cuire son œuf. Notre œuf cuira bien sans que nous mettions le feu au vieux monde; et le vieux monde, objet de nos risées, sera peut-être d'un grand prix pour nos puînés quadrupèdes.

Si vous avez lu les historiens modernes de notre espèce, et surtout M. le comte de Lacépède dans son *Discours sur le progrès des sciences naturelles depuis le milieu du dernier siècle*, vous aurez vu tout ce qu'il a fallu d'heureuses rencontres et de travaux à nos aïeux encore animaux, pour apprendre à marcher sur deux pieds, à se nourrir, à se reproduire, pour inventer la parole, l'agriculture, la religion, l'astronomie, la médecine, tous les arts, toutes les sciences. Cent fois il ne tint à rien que le genre humain ne restât éternellement bête.

Or il serait possible que nos cousins les animaux manquassent de ces heureux hasards qui

servirent si bien nos pères, ou qu'ils n'en profitassent pas. Et, en effet, ils en ont bien peu profité jusqu'à ce jour, puisque, témoins de nos progrès, ils ne se sont point encore avisés de faire un seul pas dans la civilisation. Quelles obligations ne nous auraient-ils pas si, leur épargnant les longs tâtonnements par lesquels nous sommes arrivés au siècle des lumières, nous en faisions tout à coup des têtes transcendantales ! Comptons que nous serions bien payés de nos soins. Tout fraîchement entrés dans les voies du progrès, et n'ayant pas perdu, comme nous, une partie de leurs forces intellectuelles en courses inutiles, il est probable qu'ils nous précéderaient dans la carrière. Qui sait s'il n'est point réservé à un singe, à un chat, à un dogue, à un éléphant, à un cheval, à une vache, d'être le Colomb du nouveau monde annoncé par messieurs les progressifs !

Je désirerais donc que tous les labeurs philosophiques du dernier siècle et du nôtre, qui ont si fort activé le travail de la pensée, fussent précieusement recueillis et consignés dans un de nos monuments publics sous ce titre :

ARCHIVES PHILOSOPHIQUES DU GENRE HUMAIN
A L'USAGE DES BRUTES.

Je voudrais encore que, à la première session des chambres, il fût ouvert un crédit supplémentaire pour les frais de premier établissement, et que l'on assignât sur le trésor un salaire convenable à messieurs les prédicants du progrès qui, sachant comment nous nous sommes transformés de bêtes en hommes, et en hommes progressifs, sont plus en état que personne de faire progresser les bêtes encore bêtes. Voilà pour l'enseignement philosophico-politique.

Quant à la religion, comme je ne doute pas que nos prêtres catholico-romains ne se moquent du projet de perfectibiliser les animaux à quatre pattes, eux qui ont tant de peine à moraliser les bipèdes de notre façon, je propose de confier l'éducation religieuse de nos cousins à des prêtres d'une nouvelle espèce, tels que seraient M. le primat Châtel et son collègue Auzou. Ces messieurs ont commencé à prêcher dans des remises : c'est déjà un grand pas dans la voie du progrès.

Oui, Messieurs les faiseurs de sociétés et de religions nouvelles, l'espèce humaine n'a pas besoin que vous la poussiez en avant, puisque sa marche progressive est, selon vous, le ré-

sultat infaillible d'une loi fatale et immuable. Au lieu donc de bourdonner inutilement comme la mouche autour du coche, occupez-vous à dessiller l'œil psychique de ces pauvres bêtes qui, une fois éclairées de vos lumières, pourraient voir plus loin que vous.

Si la besogne est grande, la récompense ne le sera pas moins. Comme les auteurs de la civilisation antique, vous aurez un jour des temples, des autels. Un panthéon cent fois plus beau que celui d'Agrippa et de Soufflot s'élèvera dans la capitale de la civilisation bestiale: un âne peut-être, héritier du ciseau de Michel-Ange et de Canova, vous y sculptera enseignant l'A B C à ses frères, et sur le fronton on lira en grosses lettres d'or :

A LEURS IMMORTELS PRÉCEPTEURS LES BÊTES RECONNAISSANTES ! ! !

Allons, Messieurs, un peu de *philozootie*, mot devenu nécessaire à notre langue depuis que vous nous avez appris à fraterniser avec les animaux.

CHAPITRE XVII.

Cependant, Messieurs, avant d'installer nos cadets dans notre vieux monde, il serait sage d'avoir au moins un pied dans le nouveau. La prudence, comme la modestie, défend de se déshabiller trop loin du lit, et pour mettre le feu à sa vieille maison, il est à propos d'avoir dans sa poche la clef de la nouvelle.

Vous dites bien, Messieurs les transformateurs, qu'il faut démolir et déblayer avant de reconstruire ; mais où nous caser en attendant que la reconstruction soit faite? A toute rigueur, on pourrait se passer de maisons, car il resterait toujours la terre pour marche-pied, et la calotte des cieux pour toit ; mais comment vivre sans la société, puisqu'il semble démontré que l'homme est un animal essentiellement sociable, ou comment la société subsistera-

t-elle pendant que ses éléments seront éparpillés dans vos chantiers?

Des esprits encore plus rétrogrades trouveront même que je ne pousse pas assez loin la difficulté. A les en croire, le projet de détruire la société pour la refaire serait le comble de la folie. En effet, disent-ils, l'être social jouit de la vie aux mêmes conditi ons que l'être individuel; on peut l'améliorer, le perfectionner; mais vouloir le décomposer pour le recomposer ensuite, à peu près comme on fait d'une horloge, c'est reculer à l'infini les bornes de la bêtise.

Je me hâte de le dire, Messieurs, telle n'est point ma pensée. J'admets, il est vrai, avec les restrictions convenables, la comparaison de l'être collectif avec l'être individuel; mais il me paraît métaphysiquement démontré que la recomposition de l'un et de l'autre n'est point au-dessus de la puissance de l'art. En effet, qu'est-ce que recomposer un être, sinon réunir ses éléments constitutifs? Or nous sommes assurés d'avoir sous la main tous les éléments vitaux de la société et de l'individu, tant que nous aurons une société et des individus vivants. Il ne s'agit donc que de les défaire pour

les refaire ensuite; mais l'opération est délicate, car vous comprenez de reste, Messieurs, que si dans l'analyse nous venions à égarer un seul des ingrédients requis pour faire vivre une société ou un individu, nous aurions beau suer à la synthèse, nous ne réorganiserions qu'un cadavre.

Je suppose donc une analyse consciencieuse dans laquelle nous aurons minutieusement observé et coté tous les principes formateurs de l'animal social ou individuel, et je soutiens, à la barbe de tous les rétrogrades, qu'il est impossible que notre synthèse rate. — Comment, en effet, le mort pourrait-il ne pas vivre, quand on lui aurait rendu tout ce qui le faisait vivre? S'il s'obstinait à faire le mort, ce serait évidemment mauvais vouloir, et nous nous en laverions les mains.

Je pense bien, Messieurs les retardataires, que cette idée vous paraîtra un peu étrange; mais cela tient à votre manie de juger les idées nouvelles d'après les idées anciennes. Or celle-ci est nouvelle, très nouvelle: elle date tout au plus des encyclopédistes, de Jean-Jacques et de Condorcet. Elle manquait absolument à nos pères, gens excessivement routiniers, et par-

tant peu inventifs ; car la routine est la mort du génie. S'ils s'avisaient par fois de disséquer des hommes, ils choisissaient des sujets morts, et jamais il ne leur vint en pensée de les rappeler à la vie. Mais nous en qui l'idée s'est manifestée, nous serions impardonnables si nous n'essayions de faire des sociétés et des hommes vraiment artificiels.

Toutefois, Messieurs les régénérateurs, je prends la liberté de vous rappeler ma première observation. Comme il est triste d'être là dans un amphithéâtre d'anatomie au milieu d'une armée de carabins occupés à nous déchiqueter, quelle que soit d'ailleurs l'espérance dont on se flatte qu'il plaira aux déchiqueteurs de nous recomposer plus beaux que nous ne sommes sortis du sein de nos mères, il serait très à propos d'examiner s'il n'y aurait pas moyen de nous exempter de cette laide opération. Ne pourriez-vous pas nous recréer comme Kant se créait lui et l'univers, c'est-à-dire, NOUS OBJECTIVER A NOUS, OU NOUS POSER EN FACE DE NOUS COMME NON-NOUS, en nous laissant provisoirement ce que nous sommes ?

Oui, Messieurs, il me semble, sauf meilleur avis, que vous devriez bâtir la société nouvelle

en face de la vieille. J'y vois deux avantages. d'abord votre nouvelle construction s'embellira de toute la laideur de l'ancienne, la beauté étant surtout belle par le contraste, et ensuite nous saurons où nous retirer durant les travaux de la bâtisse. Quelque incommode que soit un taudis, c'est toujours mieux que rien.

La proposition me paraît d'autant plus raisonnable que vous demandez bien des années pour nous loger convenablement. Voudriez-vous donc, Messieurs, nous tenir là pendant des siècles à regarder des étoiles?

CHAPITRE XVIII.

Mais à propos de cette enfilade de siècles qu'il vous faut, Messieurs, pour nous construire une société parfaite, je pense que vous feriez bien de n'en rien dire. Croyez que les hommes tels qu'on les a faits jusqu'à présent se passionnent très peu pour tout ce qui est lointain et hors de leur portée.

La lune est assurément une charmante créature; et cependant personne, que je sache, n'est encore mort d'amour pour elle. Demander des siècles pour nous rendre heureux, et nous envoyer promener dans la lune, c'est tout un.

Oui, Messieurs, nos affections sont en raison inverse des distances. Une chose ne nous touche qu'autant que nous pouvons la toucher.

Nous parler de la félicité du genre humain dans mille ans, c'est parler de la couleur et de la forme des jupes d'Ève, notre grand'mère.

Sans doute il faut penser aux autres ; mais s'oublier totalement soi-même, c'est chose impossible. Et certes, ne sommes-nous donc rien, nous hommes du XIXe siècle, pour que nous devions suer sang et eau dans l'unique intérêt de nos extrêmes descendants, qui se moqueront peut-être autant de nous que nous nous moquons de nos pères ? Il me semble que le meilleur moyen de travailler à leur félicité serait de nous rendre heureux nous-mêmes ; car le plus souvent les enfants ne diffèrent de leurs pères qu'en mal. Vraiment je ne vois pas comment nos misères pourraient plus contribuer à leur bonheur, que nos maladies à leur santé.

Et puis, Messieurs, quand nous pourrions encore, à force de privations et de sacrifices, leur léguer un avenir de cocagne, en jouiraient-ils bien longtemps ? La mort, avec sa vilaine avant-garde de souffrances physiques et morales, ne viendrait-elle point gâter leur belle vie, avant même de la terminer ? Ses approches ne seraient-elles pas mille fois plus

douloureuses pour eux que pour nous, puisque les horreurs de la mort sont en raison des douceurs de la vie?

Direz-vous, avec Condorcet, que lorsqu'il n'y aura plus ni prêtres ni rois, la mort tombera en désuétude? — Permis à Condorcet et à ses pareils d'ajouter foi à ces propos d'insensé; car que peut-il y avoir d'incroyable pour celui qui ne croit pas en Dieu?

Au reste, Messieurs, s'il est réservé à nos arrière-neveux de découvrir le joli secret de l'immortalité, laissons-leur le soin d'arranger le monde comme il leur plaira, ils auront tout le loisir de faire des expériences. Pour nous, en qui l'habitude de mourir est encore invincible, ne perdons pas notre si courte vie à démolir ce que nous n'aurions pas le temps de relever.

Voilà, Messieurs du mouvement, les réflexions que me suggère votre singulier projet de sacrifier notre repos et celui de vingt ou trente générations à la félicité très problématique de nos neveux de l'an 2837.

D'autres moins charitables que moi vous jugeront plus sévèrement. Ces messieurs du progrès, diront les uns, rejettent le bonheur au

fond de l'avenir, parce que jusqu'à présent ils n'ont su que grossir la somme de nos misères. Ils savent bien que nous n'attendrons pas la fin du monde pour le plaisir de leur donner un démenti. Ils en usent avec nous comme le charlatan avec le malade que ses drogues ont conduit à deux doigts du tombeau : ils voudraient redoubler la dose, dans la persuasion que les morts ne savent pas se plaindre.

Charlatans ! ce n'est pas le mot, diront les autres; ces messieurs sont des fripons à peupler les bagnes. S'ils veulent mettre le feu à l'édifice social, c'est qu'ils convoitent tel bijou qu'ils espèrent escamoter pendant la bagarre du déménagement. Il n'y a que les filous et les coquins qui soupirent après les incendies.

Inutile de vous dire, Messieurs, qu'en ceci je ne suis qu'historien. Oui, Messieurs, quant à moi, je doute aussi peu de la pureté de vos intentions que de la réalité de votre avenir. Mais vous avouerez que la conduite d'un bon nombre de vos prédécesseurs dans la doctrine du progrès est bien faite pour donner de l'ombrage aux esprits soupçonneux. Passionnés pour le mouvement tant qu'ils n'étaient que ce que les avaient fait mesdames leurs mères, ils

sont maintenant tout de feu pour le *statu quo*, depuis qu'on a bariolé leur habit et que leur bourse est devenue un des gros débouchés du budget. Peu leur importe que nous soyons dans la boue jusqu'aux épaules ; au moindre mouvement que nous faisons, ils ne cessent de nous crier à tue-tête : Halte-là !

Ainsi, Messieurs, pour faire taire les mauvaises langues, ne parlez plus de démolir. Laissez-nous nos institutions et nos doctrines en attendant que vous en ayez de plus parfaites à nous offrir ; car, de votre aveu, vous n'avez encore que des idées sur la société nouvelle : or des idées aux doctrines le chemin est long, très long.

CHAPITRE XIX.

Non certes, les idées ne nous manquent pas. Depuis qu'on s'est mis à sonder les profondeurs de l'ordre intellectuel, on en a soulevé de si étranges, de si énormes, de si prodigieuses, qu'il n'y a plus moyen de les encager dans nos cervelles. Il en pend toujours une moitié en dehors. De là tant d'idées qui tombent. Les rues en sont jonchées. Comme les baïonnettes, les pavés deviennent intelligents. L'intelligence est partout, hors dans son domicile.

Des idées! mais il n'est pas sûr que les bêtes n'en aient pas. Très certainement les enfants et les idiots en ont. On peut être éminemment sot avec beaucoup d'idées, et même la sottise est en raison directe du nombre d'idées, quand on ne sait pas les coordonner entre elles.

Y pensez-vous, Messieurs, dire que vous en

êtes encore réduits à des idées, c'est dire que vous êtes incapables d'en lier deux, ce qui est le propre des imbéciles. Telle n'est point assurément l'idée que vous avez de vous. Mais puisque les notions transcendantales vous ont fait oublier les premiers éléments de la logique, il ne sera pas mal de vous les rappeler.

L'idée, Messieurs, est une pure perception, un simple regard sur un objet intelligible; c'est, pour ainsi dire, un tiers de la pensée; car, pour donner naissance à la pensée, il faut un jugement, c'est-à-dire un rapport aperçu entre deux idées. Pour que la pensée devienne féconde et s'appelle *raison*, il faut qu'une vérité appelée axiome s'unisse à une autre vérité et en produise une troisième qu'on appelle conséquence. Mais le raisonnement, c'est-à-dire trois vérités dont l'une est le produit des deux autres, ne pose la pensée que dans l'état domestique. Elle s'élève à l'état civil lorsque plusieurs raisonnements ou familles de vérités s'unissant sous l'influence d'une vérité-mère, forment une société de vérités, un système, un corps de doctrine.

Vous voyez donc, Messieurs, qu'avec vos idées vous êtes bien loin d'un système doctri-

nal, chose cependant essentielle pour fonder une société. Il vous manque encore plusieurs pièces indispensables, telles que la pensée ou le jugement, la raison et la méthode. Ce qui seul prouverait que le jugement et la raison ne sont encore pour rien dans ce que vous faites, c'est que vous nous parlez incessamment d'idées nouvelles, comme s'il pouvait y en avoir.

Des idées nouvelles! quelle balourdise! Que dans l'ordre physique on découvre de nouveaux éléments, je le conçois. Que dans l'ordre intellectuel on aperçoive de nouveaux rapports entre des idées déjà connues, je l'accorde volontiers. Mais que l'on puisse trouver des idées vraiment inouïes et donner à la pensée des éléments absolument neufs, c'est, à mon avis, une bêtise digne de Kant.

Quand vous dites idées nouvelles, Messieurs, vous entendez sans doute de nouvelles combinaisons ou associations d'idées. J'avoue que dans ce genre vous nous avez donné du merveilleusement nouveau. Tel est, entre autres, l'amalgame que vous avez fait de l'idée du peuple avec celle du souverain, dans votre premier axiome politique, *le peuple-souverain*.

C'est là bien certainement une trouvaille mo-

derne. Nos bons aïeux voyaient bien quelques rapports entre ces deux idées, puisqu'ils n'imaginaient pas un peuple sans souverain, ni un souverain sans peuple; mais ils ne pouvaient s'élever jusqu'au rapport d'identité, et ils auraient traité de fou à lier celui qui leur aurait dit que le peuple est son propre souverain. Voyons si ces braves gens avaient tort.

CHAPITRE XX.

L'idée ou la notion de *peuple* implique une multitude d'hommes liés entre eux par des devoirs réciproques, et par conséquent mutuellement sujets et souverains les uns des autres dans une foule de cas.

Je m'explique : nous avons tous des droits et des devoirs ; par nos droits nous sommes souverains, par nos devoirs nous sommes sujets.

J'habite le petit manoir que m'ont légué mes pères. Le premier prince du sang, surpris par le mauvais temps au sein de ces montagnes, veut s'y abriter pendant la nuit : il faut qu'il demande mon agrément, qu'il rende hommage à ma souveraineté. Frappé de la beauté des fruits que mon industrie fait mûrir si près des neiges, il désire les goûter ; nouvelle suppli-

que, nouvelle preuve de sa dépendance et de ma supériorité.

Je suis un petit médecin de village qui n'en sais pas plus que ses confrères des cités; mais la renommée fait de moi un Hippocrate, parce que depuis vingt ans que j'exerce personne n'a encore eu l'effronterie de dire que je lui ai donné la mort. Le premier roi de l'Europe, travaillé d'un mal où les Esculapes de la cour ont usé leur latin, entend parler de moi. Aussitôt un courrier m'annonce que j'ai droit de vie et de mort sur celui qui commande en maître à 33,000,000 d'hommes. Que j'ordonne blanc, que j'ordonne noir, Sa Majesté obéit avec la docilité d'une religieuse novice.

C'est ainsi que par la propriété de mon talent et de ma maison je deviens le maître de quiconque a besoin de l'un ou de l'autre.

Voyons maintenant comment les devoirs me font descendre du rôle de souverain à celui de sujet.

Habitant d'un pays froid et naturellement frileux à l'excès, jamais je ne quitte le lit, pendant neuf mois de l'année, que je n'entende petiller la flamme de mon foyer. Mais point de feu sans fumée, point de fumée sans suie, point

de suie qui à la longue n'obstrue une cheminée. Or, quand l'obstruction est telle que je ne peux plus allumer mon feu sans brûler ma demeure et celles qui l'entourent, le droit qu'ont mes voisins de conserver leurs maisons m'impose le devoir de nettoyer ma cheminée. Mais ce travail exige un homme spécial, un artiste ramoneur. Je l'envoie querir : il ne vient pas ; je vais moi-même tout grelottant l'inviter : il refuse. Je lui promets un franc au lieu de cinquante centimes, puis deux, puis trois, puis l'écu tout rond. Refus persévérant ! Après avoir juré, menacé, je descends aux supplications ; peu s'en faut que je ne baise ses genouillères de cuir. Le drôle se rend enfin ; mais il exige que l'on tienne le pied de l'échelle pendant l'opération. J'accepte, pensant bien que la bonne Marguerite remplira la condition. Pas du tout. L'orgueilleuse a l'effronterie de répondre : Qui promet doit. Le pire est que Madame, qui serait la meilleure femme du monde si elle ne guettait toutes les occasions de me mortifier, prend parti pour sa cuisinière et déclare que Marguerite ne peut obéir sans forligner. Que faire ? Je n'aime pas à donner des scènes : d'ailleurs le froid est piquant ; dîner est un besoin

de chaque jour ; il faudrait faire dix lieues pour rencontrer une capacité ramoneuse moins exigeante. — Je couvre ma tête d'un vieux chapeau français, rabattant les deux ailes sur mes épaules ; Marguerite et sa maîtresse, étouffant de rire, m'affublent de quelques tabliers de cuisine, et me voilà accroupi au pied de l'échelle sous une montagne de suie.

Vous voyez, Messieurs, comment l'homme qui régentait naguère le plus puissant monarque du monde peut devenir, sous la double influence du devoir et du besoin, le très humble valet d'un ramoneur.

Messieurs, il en coûte pour remplir ses devoirs, et voilà pourquoi nous les violons si souvent. Mais violer ses devoirs, c'est perdre ses droits ; car nos devoirs sont les droits d'autrui, et celui-là n'a plus de droits qui n'en veut point reconnaître dans les autres.

Si, par exemple, il prend fantaisie à mon voisin de brûler ma maison, de dévaster mon champ, je me croirai en droit de le traiter de même : dès lors errant dans les bois et travaillés autant du besoin de la faim que de celui de la vengeance, nous nous persuaderons bientôt que nous avons le droit de nous dévorer l'un

l'autre. C'est dire qu'il n'y aura plus entre nous ni droits, ni devoirs, et que la force décidera de tout.

Il est donc bien clair que la société est impossible s'il n'y a un moyen autre que la force de nous maintenir dans la possession de nos droits, en obligeant chacun de nous à remplir ses devoirs. Or ce moyen quel est-il? La souveraineté. — Qu'est-ce donc que la souveraineté? — C'est le droit de commander à tout un peuple, avec le devoir de n'user du commandement que pour le maintien des droits communs de la société et des droits particuliers de chaque citoyen.

Le souverain est donc notre supérieur par son droit de commander, et notre sujet par l'obligation qu'il contracte de veiller au maintien de nos droits. En un mot, souverain et sujet sous des rapports divers, il ne diffère de chacun de nous que par l'étendue de sa souveraineté et de son assujettissement.

Cela étant, je ne vois pas pourquoi on se formaliserait tant du titre de sujet. Il y a même imprudence extrême à le faire. Dire au souverain qu'on n'est pas son sujet, ou, ce qui revient au même, qu'on n'est pas obligé de lui

obéir, c'est lui dire qu'il n'est pas obligé de défendre nos droits; car, ainsi que nous l'avons vu, les devoirs sont chose réciproque. Or, une fois privé de l'appui des lois, qui n'ont de force que par le souverain, je ne vois pas de raison pour que le premier venu ne m'embroche s'il en a la fantaisie et le pouvoir. Il me paraît donc très sage et nullement humiliant de m'avouer le sujet d'un de mes semblables et de lui donner le quinzième de mon revenu; à la condition que Sa Majesté volera à mon secours toutes les fois qu'il plaira à l'un des 32,999,999 de mes concitoyens de me faire rôtir ou de m'atteler à sa charrue.

Oui, Messieurs, c'est une jolie chose que la souveraineté, et quand je réfléchis à cette trouvaille, elle me semble si admirable que je parierais mille contre un qu'elle n'est pas du fait de l'homme. Peut-être en donnerai-je quelques raisons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXI.

Ainsi que nous l'avons vu, un peuple ne peut exister comme peuple sans des droits et des devoirs qui lient les individus les uns aux autres : or ces liens ne s'établissent et ne peuvent se conserver que par la souveraineté ; la souveraineté est donc un des éléments constitutifs d'un peuple. Par conséquent, dire que le peuple a établi la souveraineté, c'est dire qu'il a créé les conditions de son existence et qu'il agissait avant d'être.

La souveraineté est une et indivisible, parce qu'elle est la raison qui fait qu'un peuple est un peuple et non deux peuples. Divisez-la en deux, en trois ; vous aurez deux, trois peuples, ou un peuple monstre à plusieurs têtes, qui périra bientôt, si l'une des têtes, dévorant les autres, ne ramène dans le corps social la condition

sine quâ non de la vie, l'unité. La souveraineté ne dérive donc point du peuple ; car si elle n'était qu'une agrégation de souverainetés individuelles, dans laquelle chacun de nous eût mis sa quote-part, elle serait essentiellement divisible, et je ne vois pas ce qui nous empêcherait de retirer notre enjeu toutes et quantes fois la volonté nous en viendrait. Ainsi, au lieu d'une société composée de 33,000,000 de citoyens, nous aurions 33,000,000 de souverains indépendants les uns des autres, et n'ayant d'autre ressource que la guerre pour vider leurs différends.

La souveraineté est le droit de commander à un peuple et d'en être obéi. Elle est donc nécessairement distincte du peuple ; car dire, dans un sens rigoureux, qu'on peut se commander à soi-même et qu'on est tenu de s'obéir, c'est une pure absurdité.

Qui donc a fait la souveraineté ? — Ni vous, ni moi, Messieurs, mais celui qui, en créant l'homme sociable, a créé la société et par là même tout ce qui entre dans l'essence de la société.

Parce qu'il nous arrive quelquefois de donner le titre de souverain à qui ne l'avait pas,

gardons-nous de penser que la souveraineté nous appartient, que nous pouvons la morceler comme il nous plaît, et la dispenser, pour ainsi dire, goutte à goutte.

Tout notre pouvoir en telles circonstances se borne à désigner l'homme qui exercera la souveraineté ; et encore ce choix est tellement déterminé par la marche des événements, que la Providence prend toujours le devant et ne nous laisse que la liberté d'applaudir à ce qu'elle a fait.

Oui, Messieurs, les rois élus sont rois par la grâce de Dieu avant de l'être par le suffrage du peuple. Napoléon était empereur avant le plaisant sénatus-consulte et la non moins plaisante sanction populaire. En 1830, pas moyen de faire un roi, si la branche cadette eût voulu suivre l'aînée.

Quoi qu'il en soit du droit d'élire le souverain, jamais il ne donne le droit de refaire la souveraineté. Un exemple éclaircira mieux la chose que vingt pages de raisonnements.

Chacun de nous a bien le droit de se rendre père en donnant le jour à des enfants ; mais il ne dépend de personne de changer la paternité en augmentant ses droits ou en diminuant ses

devoirs. Les uns et les autres sont fixés par une loi supérieure, et résultent nécessairement de notre qualité de pères.

De même les droits et les devoirs de la souveraineté, comme éléments primitifs de l'édifice social, ont reçu du suprême Architecte des proportions fixes et invariables. Le souverain doit tout ce qui est nécessaire à la conservation et au bien-être de la société, et il a le droit de faire tout ce qu'il doit. Telle est l'éternelle constitution de la souveraineté, contre laquelle l'homme ne peut rien.

Mais, Messieurs, je n'y pensais pas : ceci devient furieusement sérieux. C'est une irruption du pur platonisme. Je n'aurais qu'à continuer sur ce pied-là pour me perdre à jamais dans l'esprit de mes lecteurs, même de ceux qui se piquent de philosophie. Car de la philosophie sérieuse, qui en voudrait encore de nos jours ?

D'ailleurs, Messieurs les progressifs, à qui j'adresse tous ces raisonnements, il y aurait injustice à vous reprocher les absurdes conséquences de vos principes. Vous rendre responsables de tant de sottises, pendant que, de votre aveu, vous n'avez encore ni raison ni jugement,

ce serait condamner un eunuque à des frais de gésine.

Au lieu de servir ainsi à mon joyeux lecteur des fagots de syllogismes arides, bons tout au plus pour les mulets de l'école, j'aimerais mieux le promener dans les champs verdoyants de l'histoire à la suite de la souveraineté populaire. C'est ce que j'avais entrepris en effet dans un *Voyage de Paris*, qui aurait pu faire un beau volume. Mais de très bons critiques m'ayant conseillé d'en retrancher d'abord la moitié, puis les trois quarts, et ensuite de refondre le reste, c'est à peine si j'ai pu en sauver un trentième, et encore ce n'est pas le meilleur, sauf cependant votre avis, très indulgents lecteurs

CHAPITRE XXII.

Depuis longtemps je brûlais de visiter la turbulente capitale de la plus turbulente des familles descendues de Japhet. Mais il fallut prendre patience pendant cette pauvre restauration qui inspirait tant de répugnance..... à M. de Montalivet.

Vous avez bien raison, M. de Montalivet. La première chose d'un bon gouvernement, la liste civile, comment allait-elle sous la branche aînée ? Quel gaspillage ! chacun y puisait à son gré, et parmi les malheureux qui l'exploitaient il y avait parfois des habits bien brodés. — Pourquoi me regardez-vous, M. Portalis? Vous n'étiez pas le seul. — Déplorable administration que celle-là ! Quand on ne sait pas régler ses propres affaires, comment voulez-vous diriger celles du public?

Nous ne fûmes pas plus tôt délivrés d'un régime odieux qui nous brouillait avec nos voisins par des prétentions déplacées, et ruinait au dedans le commerce et l'industrie, que le désir de voir Paris me revint plus poignant que jamais. Au puissant mobile de la curiosité se joignait dès lors celui du devoir. Le grand principe de la souveraineté du peuple ayant triomphé dans la charte-vérité, je ne pouvais plus me dissimuler que j'étais souverain, et comme, grâce à la centralisation, la France est toute à Paris, il me parut démontré qu'un bon Français ne pouvait pas plus se dispenser de voir Paris, qu'un dévot musulman de visiter la Mecque.

Toutefois le temps n'était pas encore propice. Il n'y a pas de révolution si jolie qui ne traîne une laide queue après elle. Avec un peu de rouerie on fait bien lever un peuple comme un seul homme; mais il n'est pas facile de le faire rasseoir de même. On a beau crier que tout est fait et que chacun ait à reprendre sa place, la bonne moitié reste sur pied et s'obstine à prolonger le tintamarre. En voici la raison pour qui ne la verrait pas.

Quand nous nous levons pour faire une ré-

volution, nous crions bien : Vive la charte! vive la liberté ! vive la nation ! mais au fond chacun pense à ses affaires. L'un veut un trône, l'autre veut s'asseoir à côté; tel vise à un portefeuille, tel à une direction, à une préfecture. Le soldat convoite une épée, l'officier de plus grosses épaulettes; les grosses épaulettes aspirent au bâton. Le simple bourgeois court après un titre, un ruban; l'ouvrier veut devenir bourgeois. En un mot, chacun voit le Pérou au bout de la révolution, et tant que le Pérou n'est pas conquis, il ne peut s'imaginer que la révolution soit faite. De là tant de coups de canon, que messieurs les assis sont obligés de tirer pour inviter les autres à s'asseoir.

Ennemi du tapage, j'attendais que tout le monde fût assis pour me mettre en route. Attente folle s'il en fut jamais, et bien digne de ma bonhomie provinciale ! Aux émeutes succédaient les émeutes, puis venaient les machines infernales, les cannes-fusils et cinquante inventions diaboliques qui prouvent que nous ne progressons pas moins dans le crime que dans les arts.

Le projet de fortifier Paris me sourit un instant.— Rien de tel, me disais-je, pour empê-

cher les Parisiens de sauter que de les embâter de quelques vingtaines de forts munis de bons canons. Les Lyonnais se trouvent bien de la charge. Certes les gouvernants se doutent peu de ce résultat. Ils ne pensent qu'à se prémunir contre les agressions du dehors; mais ils ne tarderont pas à s'apercevoir qu'ils ont fait d'une pierre deux coups.

Malheureusement le projet échoua devant je ne sais quelles misérables susceptibilités plébéiennes.

Enfin, désespérant de trouver la liberté et l'ordre public ailleurs que dans la devise de notre garde citoyenne, et ne pouvant plus résister au désir de visiter la bruyante capitale, je pars un beau matin, après avoir mis ordre à mes affaires et fait à ma femme et à mes enfants des adieux mêlés de quelques larmes.

CHAPITRE XXIII.

Emporté par une de ces diligences vraiment royales depuis qu'elles ont l'honneur de voiturer des souverains par vingtaines, j'arrivai en quarante-huit heures à Paris, sans fâcheux accident, ce qui est merveille depuis que nous avons tant d'instructions sur la police des routes.

A quelques pas de la barrière, on me pria de prendre place dans un coucou avec une demi-douzaine de mes compagnons de voyage, afin de ramener la charge de la voiture au point fixé par les règlements. Je fis donc mon entrée en vrai roi-citoyen, moins le riflard et tout ce qui manque à un coucou pour en faire un char-à-bancs, moins encore l'affluence des badauds qui font de l'enthousiasme public à vingt sous par tête.

Débarqué je ne sais plus sur quelle place, je monte dans un fiacre en indiquant les Tuileries.

— Monsieur veut dire le quartier des Tuileries ?

— Non, le château. Cette réponse faite d'un ton sec et tant soit peu important intrigua singulièrement mon homme qui, osant à peine lever les yeux sur moi, crut avoir dans son fiacre sinon une Majesté, au moins une Altesse ou une Excellence. Son erreur parut complète quand, arrivé sur la place du Carrousel, je lui glissai dans la main, outre le prix du tarif, un magnifique appoint de dix centimes.

Après avoir jeté un coup d'œil sur l'arc de triomphe qui me parut trop petit pour celui qui l'éleva et trop grand pour ceux qui y passent de nos jours, je franchis fièrement la grille.

Je n'avais pas fait dix pas dans la cour qu'un grand monsieur d'un costume insolite m'arrête tout à coup par cette brusque demande : Où va monsieur? — Eh certes, chez moi. — Chez vous ! — Oui, Monsieur, en vertu de la souveraineté populaire et de ma qualité de français, je viens chez moi quand je viens aux Tuileries. — Pas de plaisanterie, retirez-vous.

Retirez-vous ! ! ! Je crois vraiment que la

chute du soleil, des étoiles et toutes les convulsions du monde agonisant m'eussent moins atterré que cette pétrifiante injonction.

Retirez-vous ! Un souverain est perdu sans ressource quand on peut lui dire impunément : Retirez-vous.

Tourner le dos à l'insolent et regagner la porte, c'est tout ce que je sus faire dès que j'eus recueilli une partie de mes esprits. Ce parti était, sinon le plus noble, du moins le plus sûr, et je vous conseille fort d'en user de même, Messieurs les maris, toutes les fois que rentrant chez vous à une heure indue, vous serez salués d'un solennel *Retirez-vous*. Quelque mortifiante que soit l'invitation, les conséquences d'un refus pourraient l'être bien davantage. Il faut si peu pour brouiller le plus heureux ménage ! Madame a ses raisons que vous ferez bien d'ignorer. Peut-être son cher angora, travaillé d'une longue et cruelle insomnie, vient-il enfin de s'assoupir. Vous auriez beau marcher sur la pointe du pied, il a l'oreille fine. Croyez-moi, Messieurs, retirez-vous sans bruit ; n'éveillez pas le chat qui dort. Ce que vous avez peine à vous expliquer au-

jourd'hui, vous le comprendrez plus tard. C'est en effet ce qui m'arriva.

Je dirigeais machinalement mes pas vers les quais quand, traversant un des guichets, je ne sais quelle odeur de poudre me rappela le souvenir encore tout frais d'un horrible attentat. Ah scélérat! m'écriai-je, en pensant à un misérable dont le nom ne souillera pas mon livre, c'est toi qui as élevé entre l'auguste commis et ses commettants un mur infranchissable! Terrible puissance d'un vil régicide! il place tout un peuple en état de suspicion et condamne les rois à une prison perpétuelle quand il ne les précipite pas dans la tombe.

CHAPITRE XXIV.

Arrivé sur le quai des Tuileries et tournant vers les Champs-Elysées, j'aperçus bientôt à ma gauche le pont, et à ma droite la place Louis XVI, dite la place de la Concorde.

De la Concorde! quel horrible contre-sens! Eh! comment l'échafaud d'un roi, et d'un roi vertueux, pourrait-il être un gage de concorde? « Quand un roi tombe, victime d'une révolte, « dit Shakspeare, aussitôt, à la place qu'il oc- « cupait, il se forme un abîme sans fond où « tout ce qui l'environne se précipite. » Huit millions de Français moissonnés par la guillotine, par la guerre civile et la guerre étrangère, ont prouvé que Shakspeare avait raison.

Après le nom de la fatale place, rien ne me parut plus choquant que le zèle de nos gouvernants pour l'embellir. Eh quoi! me disais-je,

un superbe monument de l'antique Égypte appellera donc nos regards et ceux de l'étranger sur un lieu que tout bon Français voudrait effacer de notre sol au prix de son sang.

Des fenêtres de leur palais les maîtres de la France le verront aussi. Voilà, diront-ils, où la bonté, le désintéressement et le dévouement le plus absolu au bonheur de ses sujets, ont conduit le meilleur des rois. Si, au lieu de ne vivre que pour la France, Louis XVI eût contraint la France de ne vivre que pour lui; si, au lieu de défendre qu'une seule goutte de sang fût versée pour sa cause, il en eût inondé soixante champs de bataille; en un mot, s'il avait eu autant de mépris qu'il avait d'amour pour la vie et le bien de son peuple, il régnerait encore, et Paris serait encombré de ses statues.

Oui, Messieurs, il n'y a pas dans la capitale, il n'y a pas dans tout le territoire français un seul point où votre obélisque ne fût mille fois mieux qu'ici.

La douleur et le repentir sont les seuls ornements qui conviennent au théâtre d'un grand crime. Un immense cénotaphe de marbre noir où le génie de la France arroserait de ses larmes le testament du roi-martyr, au milieu

d'une forêt de cyprès et de saules pleureurs, voilà ce que je voudrais voir à la place de votre Louqsor. Sur une des faces du monument seraient gravées les causes de la catastrophe. Les suites occuperaient les trois autres côtés. Mais ici, Messieurs les graveurs, écrivez fin et serrez les lettres, car il s'en faut que nous soyons au bout!

J'ébauchais même les inscriptions, quand l'arc de triomphe de l'Étoile m'apparut à travers les délicieuses promenades des Champs-Elysées, et fit tressaillir mon cœur au souvenir de nos gloires.

Ce n'est pas que je sois très friand des arcs de triomphe, car ils sont le plus souvent la porte que choisit le despotisme pour faire son entrée dans un État; mais la gloire me parut une heureuse diversion aux déchirants souvenirs qui m'assiégaient.

La gloire efface tout.... tout, excepté le crime.

Je fus bientôt au pied de la colossale construction. J'en admirai les gigantesques dimensions et les ornements. Je distinguai surtout parmi les bas-reliefs la bataille de Jemmapes,

devenue, depuis 1830, le plus prodigieux fait d'armes dont il soit parlé dans les annales militaires d'aucun peuple.

Mais rien ne me plut davantage que le coq gaulois qui se pavane là je ne sais plus sur quel juchoir. C'est un très innocent animal que le coq, à moins qu'on ne lui fasse monter le sang à la crête. Mais on veut mettre le nôtre à l'épreuve de la colère, au moyen de certaine opération qui fait gagner en embonpoint ce qu'on perd en fierté.

Oui, Messieurs, j'aime singulièrement les coqs, surtout les coqs sages. Je les préfère de beaucoup à ces vilains aigles qu'on a mis là au pied de la colonne napoléonienne, comme pour empêcher les poules d'aller donner des coups de bec au grand homme.

J'ai toujours eu peur de l'aigle, Messieurs. Aurais-je des dispositions à devenir poule ou juste-milieu? Cela m'inquiète.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY CALIFORNIA

CHAPITRE XXV.

Le jour étant sur son déclin, je me rapprochai de l'hôtel où j'avais résolu de passer la nuit en simple particulier. Installé dans une petite chambre au quatrième étage, d'où l'on découvrait une bonne moitié de Paris, je contemplai avec ravissement l'effet des reverbères sans nombre qui assurent à notre capitale, vue pendant la nuit, le titre glorieux de ville des lumières.

Le magnifique spectacle que j'avais sous les yeux, la profonde émotion que m'avaient causée les événements de la journée, surtout ma réception aux Tuileries, agissaient si puissamment sur mon imagination, que, malgré les fatigues du voyage, je résolus d'accorder une longue audience à mes pensées.

Je crus même le moment favorable pour avoir

une vision, chose que je convoitais depuis longtemps comme très propre à donner de la vogue à mon livre. En effet, malgré cette positivité d'esprit dont nous faisons parade, le vrai moyen de nous plaire est de nous faire des contes prophétiques. Plus ils sont noirs et horribles, plus le succès en est certain. Je n'en veux pas d'autre preuve que la réimpression à cent mille exemplaires des *Paroles d'un Croyant*. Oui, Messieurs, l'extravagance au superlatif est maintenant la première qualité d'un écrivain qui aspire à une haute fortune.

Tel étant le goût du jour, vous pouvez juger de ma joie en pensant que bientôt j'enluminerais mon livre de cinq ou six pages de brillantes folies, qui me feraient pardonner tout ce que j'avais pu jusque-là y glisser de bon sens.

J'aurais probablement réussi sans un excès de précautions. Le trop n'est bon qu'à tout gâter. *Ne quid nimis*. Comprenez-vous cela, Mesdames? *Ne quid nimis!* Croyez, ce n'est pas seulement pour les hommes que ce principe a été fait. Ce n'est pas non plus pour les seules dames latines. Voici donc comment tant de belles espérances s'évanouirent.

Pour me renverser plus sûrement la cervelle, je m'avisai d'un expédient fort singulier : ce fut de me jeter sur mon lit la tête en bas, les pieds en l'air, afin que les esprits vitaux affluant au cerveau avec plus d'abondance y portassent à son comble le désordre de mes pensées.

En indiquant ce précieux remède à messieurs les auteurs dont l'esprit a la mauvaise habitude de se fixer aux pieds, je dois à la modestie et à la justice d'avouer qu'il n'est pas de mon invention. L'honneur en appartient à un fameux écrivain de la fin du dernier siècle, qui l'employait toujours avec succès quand il voulait raviver son imagination refroidie.

J'étais depuis près d'un quart d'heure dans cette étrange position, attendant toujours qu'il plût à une intelligence supérieure de m'adresser la même question qu'au célèbre visionnaire de la Chenaie : Fils de l'homme, que vois-tu ? quand mes sens intérieurs et extérieurs venant tout à coup à défaillir, je tombai privé de mouvement dans l'état le plus indéfinissable où puisse se trouver un être doué de sentiment et d'intelligence.

Oui, Messieurs, pour avoir dormi un bon tiers de notre vie, nous n'en sommes pas moins

dans l'impuissance de dire nettement ce que c'est que le sommeil. Comment nos philosophes, qui ne peuvent souffrir qu'on parle de mystères, n'ont-ils pas entrepris de couler à fond celui-ci? Il y aurait pourtant un moyen bien simple d'arriver à une solution : ce serait de se voir dormir soi-même, de dormir éveillé, ou, si vous aimez mieux, de veiller en dormant.

Essayez, Messieurs nos esprits forts; vous avez fait des expériences moins innocentes.

CHAPITRE XXVI.

J'avais donc dormi à mon insu, et si longuement que le soleil était déjà fort haut sur l'horizon, quand je me réveillai avec une douleur de tête qui disparut bientôt dès que, par un revirement complet de ma personne, j'eus mis la tête à l'endroit où j'avais auparavant les pieds.

La singulière issue de ma vision me donna un moment de mauvaise humeur; mais je me consolai bien vite. Après tout, me dis-je, s'il faut quelques pompeuses sottises pour assurer la fortune de mon livre, ne puis-je pas les tirer de mon propre fonds sans mettre en émoi le ciel et l'enfer? Eh quoi! l'homme ne pourrait donc plus délirer sans l'intervention des génies! Cicéron, d'accord en cela avec l'Évangile, dit bien quelque part que toute grande pensée est

une illumination divine; mais Cicéron parlait des bonnes pensées, non des pensées folles et extravagantes, car pour celles-ci, je n'imagine pas qu'il y ait bon ou mauvais génie qui envie à l'homme l'honneur de les produire.

Oui, Messieurs, les bêtises grandes ou petites sont toujours de notre crû, et c'est une modestie très déplacée que d'en faire honneur aux intelligences surhumaines.

Ainsi, croyez-moi, M. de La Mennais, laissez aux diseuses de bonne aventure les évocations et tout ce bagage fantasmagorique dont vous avez surchargé vos derniers ouvrages. A quoi bon tant d'efforts d'imagination, sinon à faire peur aux enfants et pitié aux lecteurs raisonnables? Fallait-il tant de travail pour dire si peu de chose? Car qu'y a-t-il au fond de vos *Paroles d'un Croyant*, des *Affaires de Rome*, et même de votre si longue *Préface des troisièmes mélanges*, qui ne puisse se résumer dans ces deux ou trois phrases :

« Le Pape et les Évêques ne voient goutte
« dans le christianisme. Les cent cinquante
« millions de catholiques qui marchent à leur
« suite ne sont qu'un immense troupeau de
« pauvres imbéciles. Les Apôtres eux-mêmes

« ne savaient trop ce qu'ils disaient quand ils
« exigeaient une obéissance pleine de respect
« et d'amour aux souverains, comme aux re-
« présentants de Dieu, quelque indignes qu'ils
« fussent d'ailleurs du rang qu'ils occupaient.

« La doctrine évangélique sur ce sujet n'était
« propre qu'à faire de vils esclaves, et l'on n'en
« vit que trop les déplorables effets dans les lâ-
« ches chrétiens des premiers siècles, qui, se
« voyant maîtres de l'empire, au lieu d'écraser
« de leur nombre une poignée d'exécrables ty-
« rans, aimaient mieux se laisser égorger com-
« me de timides agneaux.

« Il est vrai que pendant plus de 20 ans je
« partageai moi-même ces folles illusions; je
« trouvais même que l'Église n'allait pas assez
« loin sur l'article de l'obéissance. Mais depuis
« j'ai vu ce que personne avant moi n'avait vu
« dans le christianisme : son système doctrinal,
« parfait sous le point de vue religieux (sauf
« toutefois les modifications que j'y ferai), est
» tout ce que l'on peut imaginer de plus pitoya-
« ble sous le rapport politique.

» Après tout, au premier siècle de l'ère chré-
« tienne, on ne pouvait pas prévoir l'état de la
« société au dix-neuvième siècle, ses besoins,

« ses goûts, etc. Maintenant, si l'on veut que les « peuples entrent paisiblement dans les voies de « l'éternelle vérité, si l'on veut réaliser le mer- « veilleux avenir qu'un christianisme mutilé leur « a laissé entrevoir, il faut refaire à neuf la « partie politique du catholicisme. Je l'ai re- « faite. L'Église, infatuée de ses vieilles doc- « trines, n'en veut pas. Eh bien, cette incor- « rigible radoteuse ne sera plus, aux yeux des « peuples, que l'objet d'une pitié profonde ou « d'une *indicible horreur*, et pour échapper à « l'exécration universelle, son chef sera réduit « à se *creuser une tombe solitaire avec les « tronçons de sa crosse brisée.* »

En parlant ainsi, tout était dit, Monsieur le prophète, et il n'était plus nécessaire de parcourir trois productions passablement ennuyeuses (n'en déplaise à vos admirateurs, s'il vous en reste encore), afin de s'assurer que votre maladie est telle, que, pour se flatter de vous guérir, il faudrait être encore plus malade que vous.

CHAPITRE XXVII.

J'ÉTAIS à ma fenêtre, les yeux avidement fixés sur un théâtre fameux, dont les représentations attirent depuis longtemps l'attention de la France et même de l'Europe ; je veux dire le Palais-Bourbon.

Malheureusement la comédie venait de finir, et les acteurs s'étaient éparpillés parmi la foule pour entendre de plus près les applaudissements des spectateurs, comme aussi pour se délasser de leurs honorables fatigues et étudier de nouveaux rôles.

Privé du plaisir de voir et d'entendre nos plus habiles histrions, je ne pouvais me lasser de contempler le lieu de la scène, comme on regarde encore la cage après que l'oiseau s'est envolé. Je trouvais même la cage si belle, que si l'on m'avait donné le choix entre le contenant

et le contenu, je ne sais trop auquel j'eusse donné la préférence.

Oui, Messieurs, mon admiration pour le gouvernement représentatif est telle que rien de ce qui s'y rattache ne me paraît indifférent. J'admire même ses défauts; car il en a, et je leur ai consacré quelques chapitres que vous voudrez bien lire après celui-ci, où je me propose de parler des bienfaits du régime représentatif, toute critique honnête devant commencer par des éloges.

Ici, Messieurs, la matière est si abondante que, pour n'être pas infini, je dois me renfermer dans des généralités.

Que ne devons-nous pas, en effet, aux constitutions sans nombre qui nous ont successivement régis depuis 1789?

Nous leur devons tout ce qui s'est fait en France depuis bientôt un demi-siècle, moins toutefois les victoires et l'administration de Napoléon, qui répondait par de jolis coups de pieds à nos représentants quand ils s'avisaient d'assaisonner de quelques respectueux avis les plus fades adulations; ce qui, au reste, ne leur arriva qu'une fois, moins encore la campagne d'Espagne et celle d'Alger, qui furent des in-

cartades toutes bourbonniennes, qu'on aurait très tort d'attribuer aux chambres de l'époque.

Ces babioles mises de côté, prenez le reste, et portez-le dans la colonne des produits du régime constitutionnel, sans oublier le 21 janvier 93, le tribunal révolutionnaire, la loi des suspects, les assignats, l'emprunt forcé, l'émigration, les boucheries de la Vendée, toutes les gentillesses de la terreur.

Nous lui devons (grâces éternelles en soient rendues à nos députés de 1830!) nous lui devons la royauté de juillet, avec l'immense prospérité dont la France n'a cessé de jouir depuis au dedans et au dehors, au dire du *Moniteur*, qui est toujours, comme au temps de l'empire, le journal-vérité.

Nous lui devons, en matière de législation, l'assortiment le plus complet que l'on ait jamais vu. Plus de 300,000 lois, sans parler du Code; près de 10,000,000 de décrets ou arrêtés législatifs, selon le calcul d'un homme qui a eu la patience de les compter. Or, le recueil est loin d'être terminé. Il n'y a pas de session où nos infatigables mandataires ne nous baclent quelques centaines de lois avec une telle rapidité, qu'on les prendrait pour des machines législatives à vapeur.

Nous lui devons l'illustration d'une foule d'orateurs et d'écrivains qui, outre la prodigieuse impulsion qu'ils ont donnée à la papeterie et à l'imprimerie, ont prouvé et prouvent toujours plus, que de nos jours, comme au temps de Montesquieu, nous savons traiter frivolement les grandes choses et sérieusement les moindres bagatelles.

Nous lui devons encore.... mais c'est assez : la première qualité d'un éloge est d'être court. D'ailleurs, *lauda post mortem*, dit un livre qui en sait plus long que le *Constitutionnel* lui-même. La mort décide souvent du mérite de la vie, comme la queue, de la beauté de l'animal. Nous n'avons encore vu que la tête du système représentatif : attendons la queue.

CHAPITRE XXVIII.

Le premier défaut que je trouve au système représentatif, défaut qui en suppose et en entraîne bien d'autres, c'est l'extrême mobilité qu'il introduit dans les hommes et dans les choses.

Laissons tant de constitutions usées depuis 1790, pour ne parler que des ministères qui se sont succédé au gouvernail.

La restauration, pendant ses quinze ans, en a fait et défait plus de cinquante. La révolution de juillet, encore plus féconde, après des ministères de trois mois, nous a fait voir des ministères de trois jours. On a calculé que depuis vingt-deux ans, la durée moyenne des ministères était à peine de cent jours.

Or, que voulez-vous que fassent pour le pays des ministres de cent jours? A peine peuvent-ils songer à leurs affaires et à celles des

amis. Si quelques-uns ont trouvé le moyen d'acquérir de beaux domaines et de courir maintenant le monde avec des équipages de princes, admirons-les : ce sont des fortunes faites, pour ainsi dire, au vol ; ce qui suppose au moins beaucoup d'adresse.

Cent jours, c'est assez pour faire beaucoup de mal (1815!), pas assez pour consolider le moindre bien. Le bien marche à pas de tortue ; le mal court la poste. Les grandes entreprises qui immortalisent une administration et fondent la prospérité d'un État, exigent une action persévérante, beaucoup de patience et de grands sacrifices. On ne fait rien de rien. Pour recueillir il faut semer. Pour la moindre omelette il faut casser des œufs. Si aussitôt que vous en entendez casser, vous criez à la malversation, et que vous obligiez le prince à renvoyer ses ministres, ceux-ci croyant que vous n'aimez pas l'omelette la garderont pour eux et ne vous laisseront que les coques. Vous n'en perdrez pas moins vos œufs.

Si Louis XIV eût congédié Colbert après cinq mois d'administration, peut-être ce grand homme eût-il emporté autant d'imprécations qu'il mérita plus tard d'éloges et de regrets.

Nous changeons trop souvent de gouvernants pour en avoir jamais de bons. Qui choisit trop prend souvent pis.

Comme on ne renvoie un ministre que parce que ses principes déplaisent à la majorité, son successeur, pour être le bienvenu, doit adopter d'autres principes. Au milieu de cette éternelle variation de principes et de méthodes, que devient le gouvernement, sinon un effroyable gâchis qui ferait mal au cœur, si l'on n'avait la force d'en rire?

Mais tous n'en rient pas. Il est des esprits délicats qui, dégoûtés de tout ce manége, soupirent après un autre ordre de choses et voudraient un nouveau Bonaparte pour nous tirer du bourbier. — Merci, Messieurs les Bonapartistes! Si vous avez oublié les ruades du grand homme, je m'en souviens, moi. Peste! on ne riait pas avec celui-là, et quand il arrivait de pleurer, ce qui n'était pas rare, il ne fallait pas le faire en pleine rue. Respect au héros! mais n'en faisons plus de cette taille.

S'il nous fallait absolument des morts pour nous empêcher de mourir, je voudrais qu'on ressuscitât Colnet; oui, Colnet, le bon, le joyeux, le spirituel Colnet. Une charte de sa

façon, une charte-gaieté, voilà ce qu'il nous faudrait.

Ce n'est pas que je pense mal de la charte-vérité. Dieu m'en préserve! Quoique bâtie un peu lestement et avec les débris d'un régime déplorable, elle a mille bonnes qualités, surtout celle d'être vraie. Mais avec tout cela elle nous a rembrunis à faire peur. Aussi ne suis-je point fâché de la voir s'avancer vers... vers... aidez-moi... vers l'histoire.

CHAPITRE XXIX.

Oui, Messieurs, trop de gens se mêlent des affaires publiques pour qu'elles aillent bien.

C'est un principe constant en histoire naturelle, que plus un animal a de pattes, moins vite il va. Six ou huit chevaux bien appareillés et bien dirigés vous mènent beaucoup mieux que sept à huit cents pris au hasard.

Notre équipage gouvernemental est infiniment trop nombreux. Aussi le char de l'État ne peut-il faire le moindre pas sans d'effroyables secousses qui l'exposent à se briser.

Et puis, quelle direction prendre? Tous désignent le bonheur public; mais où le trouver? chacun l'entend à sa manière et vous indique un chemin différent. L'opinion publique, cette grande maîtresse des affaires, comment pourrait-elle se faire entendre au milieu de ce tin-

tamarre ? Peut-il même y avoir une opinion publique ? A qui se rattacher ? Tout le monde parle, tout le monde commande ; on ne sait à qui obéir, et de fait personne n'obéit.

Le souverain est bien là sur le siége ; mais il lui est défendu de conduire. On ne lui permet de parler qu'une fois l'an, et encore à condition qu'il ne dira que ce qui se fait, c'est-à-dire, des riens.

Les ministres semblent tenir les rênes et se donner des airs de postillons ; mais au moindre juron qu'elles veulent se permettre, Leurs Excellences sont obligées de vider bien vite les étriers ; car ce sont les chevaux qui disposent du fouet et des éperons. Or, avec des chevaux qui ne veulent souffrir ni jurons, ni éperons, ni fouet, et qui prennent le mors aux dents quand on veut serrer la bride, que voulez-vous que l'on fasse ?

Oui, Messieurs, notre machine représentative est beaucoup trop compliquée. Aussi quels frais d'entretien ! Pour empêcher tant de ressorts criards de prendre feu, il faut les inonder incessamment de saindoux ; et, vous le savez, Messieurs, le saindoux qui convient à ces sortes de machines, c'est l'or.

Oui, il faut bien le dire, un des grands défauts du système représentatif, d'ailleurs si parfait, est de coûter beaucoup et de ne produire que des riens. Le mal va même croissant à mesure que le système se perfectionne, témoin la marche progressive de nos budgets.

Mais comment les gouvernements à bon marché sont-ils si dépensiers? La chose s'explique aisément, du moins en partie.

D'abord, vous sentez très bien qu'avec toutes ces pointes de fer dont on a hérissé les fauteuils des gouvernants, on ne trouverait personne qui voulût les occuper seulement trois jours, si on ne leur donnait de quoi se faire une double culotte et même un caleçon de drap d'or.

Ensuite, comme, grâce aux perpétuels revirements ministériels, il n'y a personne parmi les fabricants du budget qui ne se promette d'être un jour ministre, chacun se plaît à engraisser la poule dans l'espoir qu'il pourra un jour lui arracher quelques plumes. Ainsi, aux émoluments ordinaires, qui suffiraient pour faire vivre dans l'aisance cent familles d'honnêtes bourgeois, on ajoutera un joli appoint pour frais d'installation.

Si, pour se défaire d'un entêté qui s'obstine

trop longuement au poste, il faut une pension de retraite, on la votera sans rechigner. A l'ennemi qui fuit, pont d'or. Qui sait? on peut se trouver demain dans le même cas, et l'on sera content de n'avoir pas épargné l'édredon au lit de ses prédécesseurs.

Après les fonctions du premier ordre viennent une foule de places secondaires grassement salariées. On n'en voit pas trop l'utilité; mais elles sont très commodes pour MM. les ministres qui, fussent-ils tombés de la lune, ont toujours une armée de parents, d'amis, de connaissances.

Enfin, Messieurs, un homme habile a toujours, pour utiliser les revenus de l'État, bon nombre de moyens que nous connaîtrons mieux quand nous serons dans le cas d'en user. La responsabilité, dont nous faisons beaucoup de bruit, n'oblige pas un ministre à tout dire. Même dans les gouvernements constitutionnels il faut qu'il y ait un dessous de cartes, si l'on veut que les choses prospèrent. Le secret est l'âme d'une bonne administration.

CHAPITRE XXX.

J'oubliais, Messieurs, la liste civile qui occupe une si honorable place dans le budget. C'est encore là une production toute constitutionnelle. Comme pour une monarchie représentative il faut un roi, et un roi qui ne gouverne pas, de peur que Sa Majesté ne s'ennuyât, on a cru qu'il fallait lui donner des espèces à compter ; et on n'y est pas allé de main morte.

Oui, de toutes les sinécures anciennes et modernes, la royauté constitutionnelle est la plus lucrative.

On dit que par le moyen de la liste civile on limite la dépense du souverain et que l'on empêche bien du gaspillage.—Très mauvaise raison. Mieux vaut un seul gaspilleur que cent. Si un prince oublie quelquefois que le trésor est le sang de son peuple, les ministres, et surtout

les ministres constitutionnels, y pensent beaucoup moins. Après l'orgie, eux s'en vont; mais le prince reste; et, à moins qu'il n'aime à voyager hors de ses États, il tâche de faire vie qui dure.

Croyez-vous, par exemple, que notre bien-aimé souverain, si vous le laissiez maître du trésor, eût le courage d'y puiser les dix-huit millions que vous lui assignez pour sa liste civile, surtout dans les temps de détresse? J'ai trop de confiance au roi de notre choix pour oser soupçonner rien de semblable. Avec ces habitudes d'économie qui le distinguent, avec les jolies petites bribes que nous lui avons laissées pour le dédommager des violences du 9 août, à peine oserait-il y toucher du petit doigt.

—Les apanages?—Eh bien, la question des apanages est une nouvelle preuve de ce que je dis. La chambre, si bonne d'ailleurs, commençait à peine à grogner, que les imprudents ministres qui avaient fabriqué les lois d'amour, *proprio motu*, sautaient par la fenêtre, et l'aimable duc de Nemours apprenait que (jusqu'à nouvel ordre) il serait entretenu aux frais de son auguste famille.

Si l'on persista à demander le lot du prince

aîné, c'est qu'il y avait pour le pays convenance extrême à l'octroyer, et les convenances chez nous sont des lois.

Quand on marie un fils, il n'y a pas pince-maille si achevé qui ne délie les cordons de la bourse : or l'héritier présomptif est fils de l'État; c'est notre fils, à nous, peuple souverain, qui pouvons dire comme Louis XIV : L'État, c'est moi. Quand on tient à l'honneur de la paternité, il faut en savoir supporter les charges.

Eh quoi ! il nous arrive d'Allemagne une belle-fille de très bonne maison, qui, avec les belles qualités dont le détail appartient aux journaux de la cour, nous apporte une nouvelle religion très commode pour ceux qui ne peuvent aller à confesse sans s'exposer à refaire des comptes, et vous voudriez que tant de bonheur nous arrivât gratis comme l'eau de la Seine !

Puis, il faut aussi penser à l'avenir. Dites-moi donc, si, pour obéir à l'article de la Charte qui promet égale faveur à tous les cultes, le ciel approuvait la double bénédiction qu'ont reçue nos augustes conjoints; si, pour exaucer également les prières de l'Évêque catholique et celles du pasteur luthérien, Dieu jugeait à propos de nous donner chaque année deux jumeaux

ou jumelles, voudriez-vous donc que cette charmante famille attendît, pour vivre selon son rang, qu'il plût à notre bonne alliée Christine de payer les bons du trésor espagnol sur l'île de Cuba ?

Vous riez, M. de Cormenin ! Mais avec vos chiffres insolents et votre mauvais rire de républicain, vous ne changerez rien aux affaires. Nous avons payé, nous payons et nous payerons. Si vos impudentes brochures ont servi à quelque chose, c'est à vous perdre sans retour dans l'esprit de nos vide-poches. Vous aurez beau leur broyer la mâchoire, il leur restera toujours une dent contre vous.

CHAPITRE XXXI.

L'or n'est pas le seul ingrédient d'un gouvernement constitutionnel : les distinctions, les décorations, les titres y sont pour beaucoup.

En revenant à la comparaison du char et des chevaux, on pourrait dire que l'or est l'avoine des coursiers constitutionnels, et que les rubans en sont les guides. Avec cela on les fait marcher, mais pas longtemps. Une fois en possession du ruban, souvent la bête lève le derrière et vous montre les fers. La branche aînée doit en savoir quelque chose, et la cadette aussi.

On dit bien que nous aimons l'égalité ; mais nous aimons encore plus les distinctions. Pour en obtenir, il n'y a rien qu'on ne soit prêt à faire. Tel de nos esprits forts irait chaque jour servir la messe d'un jésuite et même se confesser, si on voulait lui colorer la boutonnière.

Cela donne du relief, dit-on.—Oui, à qui est plat comme une table. J'en conviens, c'est une

cheville à garnir bien des vides. C'est dommage qu'on ne les porte pas à la tête. Que de têtes où l'on ne verrait que des chevilles ! — Mais, je n'y pensais pas, le cœur a des défauts souvent pires que la tête. Laissons les rubans où ils sont, que de cœurs ont besoin d'un masque !

Plus moyen de rien faire sans jeter des croix à tort et à travers. Un journal observait l'autre jour que Napoléon n'en donna que huit sur le champ de bataille d'Austerlitz, et que nous autres, pour un événement moins glorieux, nous en avons distribué quinze cents, et là-dessus le journal de gloser. Sont-ils donc bêtes, ces journaux! Comment ne pas voir que dans les circonstances actuelles un mariage doit nous coûter cent fois plus que vingt victoires à Napoléon !

Je n'en serais pas moins curieux de savoir ce qu'aura dit notre cher empereur, lorsqu'il aura appris cette générosité, lui qui ne voulait être surpassé en rien.

Si en passant le Styx il n'a mis de l'eau dans son vin, soyez sûrs qu'il aura régalé ses camarades des Champs-Élysées de quelques-uns des sonores jurons qui lui étaient si familiers, au rapport de M. de Bourrienne, son très médisant secrétaire. Je crains bien que l'immortelle

étoile ne brille plus sur sa large poitrine. Dieu veuille encore qu'il n'ait pas fait pis !

Vraiment, au milieu de cette grêle de croix et de rubans, il faut être alerte pour n'être pas atteint. Pour moi, j'ai cru devoir m'affubler de mon livre. Quel parapluie, Messieurs ! il abriterait une armée.

Vous attribuerez peut-être ma sortie contre les rubans au dépit d'en être privé. Vous me direz comme au renard qui parlait mal de la queue de ses confrères : Montrez-nous votre queue.—Messieurs, je l'avoue, je ne suis point de la famille des caudifères. Je suis aussi vierge de récompense que de mérite. Ma poitrine est aussi pure qu'au sortir du sein maternel, et je tiens singulièrement à conserver mon innocence baptismale.

Quand tout le monde est quelque chose, il y a de la gloire à n'être rien.

Au demeurant, je ne suis point ennemi de la chose, je n'en veux qu'à l'abus. Je vous dirai même que je tiens en réserve dans mon portefeuille le plan d'un ordre de chevalerie, pour le cas où mon tour viendrait d'être roi effectif. Ce sera l'ordre des *Invariables*, ayant pour emblème l'étoile polaire avec cette légende :

Je vois tout le monde tourner autour de moi, sans que je tourne.

Pour être admis, il faudra remplir cent conditions dont voici les deux premières :

1° N'avoir aucune décoration, à moins qu'on ne prouve plus clair que le jour qu'elle a été donnée sur le champ de bataille ou pour quelque service équivalent ;

2° N'avoir trahi aucune cause en politique, c'est-à-dire, n'en avoir jamais servi qu'une.

On devra justifier de tout cela par-devant monseigneur le prince de Talleyrand, que je nomme dès aujourd'hui Grand Chancelier de l'ordre.

Vous voyez, Messieurs, qu'il n'y aura pas profusion. Si les innombrables girouettes que j'exclus de mon ordre prennent de là occasion de m'exclure du trône, je m'en console aisément. A la manière dont on y va, il faudra bientôt mettre les couronnes au grand rabais. Il en sera comme des croix, heureux qui saura les esquiver ! Les violences ordinaires ne suffiront plus pour vaincre la répugnance des candidats. Avant de couronner un homme, il faudra l'assommer.

CHAPITRE XXXII.

Je passerais volontiers aux gouvernants le milliard annuel du budget avec ses jolis appoints; je mettrais même à leur disposition toute la rubannerie de nos manufactures, pourvu que, contents de ce bagage, ils respectassent et fissent respecter le droit sacré de la propriété, soit dans les individus, soit dans les corps, fussent-ils même ecclésiastiques.

C'est la donation assez cavalière du terrain de l'archevêché à notre bonne ville de Paris, qui me détermine à exprimer ce vœu qui est, je pense, celui de tout bon Français.

Je préparais même quelques réflexions sur ce sujet, quand il me tomba sous les yeux des discours auxquels il n'a manqué que d'être écoutés, pour rendre palpables au plus innocent des ventrus les dangereuses conséquences de cet acte.

Je sais, et les orateurs ministériels n'ont pas manqué de le dire, que c'est une leçon donnée

au clergé et surtout aux Évêques. On a voulu leur apprendre qu'ils n'étaient pas maîtres même chez eux, et qu'au premier sujet de mécontentement l'État pouvait les chasser de leurs cathédrales et de leurs évêchés.

Mais réfléchissez, Messieurs qui vous croyez l'État, que la leçon pourrait se tourner contre vous.

Si vous contestez au clergé le droit de posséder ce qu'il possède depuis quatorze siècles, parce qu'il plut à quelques coupe-jarrets de la fin du siècle dernier de ne reconnaître aux prêtres d'autre droit que de se vautrer dans la boue ou de monter à l'échafaud, on vous demandera, à vous autres qui n'êtes ce que vous êtes que depuis hier, si vous avez oublié les lois et les serments qui prescrivent, sous peine de mort, haine éternelle à la royauté, aux duchés, aux pairies, aux marquisats, aux comtés, aux baronnies, à cette foule de distinctions dont vous aimez à vous targuer.

On vous demandera en vertu de quels titres vous possédez ces belles terres, ces châteaux, ces énormes créances sur l'État, ces pensions,... qui vous font oublier ce que furent vos pères.

Non, Messeigneurs, n'allez pas vous frotter aux piliers de la Convention : il vous en prendrait mal. Qui se couche avec les chiens, se lève avec les puces, dit un proverbe.

Laissez leur place aux prêtres, si vous voulez qu'on vous laisse les vôtres.

Par le temps qui court, il y a tant de gens sans place ou qui en cherchent une meilleure, que qui veut conserver la sienne fera bien de s'y tenir coi. Quittez-la une minute, vous la trouverez rempiie.

Voyez ce qu'il en a coûté aux princes, depuis Joseph II *le sacristain* jusqu'à Guillaume *le têtu*, pour avoir voulu trôner dans l'Église. Pendant qu'ils essayaient le siége des Pontifes, le peuple grimpait sur le trône et jouait du sceptre à peu près comme le singe saute sur votre fauteuil dès que vous le quittez et badine avec votre plume. La différence est que, à votre retour, le singe saute à terre, au lieu que le peuple regimbe, et force est aux princes de s'en aller à travers deux haies d'ex-sujets qui disent, les uns : Laissez passer la justice du peuple ; — les autres : Laissez passer la justice de Dieu.

Encore un coup, Messieurs et Seigneurs, ferme à vos places, ou attendez-vous à voyager.

CHAPITRE XXXIII.

Quand l'État possède tout, chacun veut être l'État, et alors personne ne possède; car posséder c'est retenir, c'est conserver : or, comment conserver ce que chacun convoite?

Il semble vraiment que l'on devrait comprendre que toutes les propriétés sont solidaires, et qu'un pouvoir met la couronne à l'encan, quand il trafique sans façon des biens d'un individu ou d'un corps.

Croyez! le bijou royal trouvera un acheteur, ou mieux, un filou qui l'escamote. Les couronnes ne se payent jamais. Dieu les donne, ou les laisse prendre. Si dans ces remue-ménages il y a des frais, des pots et même des têtes qui se cassent, c'est le peuple qui paye.

Pauvre peuple! en as-tu déjà payé de ces frais, depuis cinquante ans, sans que tes af-

faires en aillent mieux? J'admire ton incurable innocence et trouve de précieuses leçons dans tes malheurs. D'autres les exploitent et y trouvent des écus. Ainsi nous profitons tous de tes bévues, mais chacun à sa manière et avec des résultats différents.

Les preneurs d'écus les gardent pour eux. C'est une poire pour la soif : elle ne saurait être trop grosse ; car les chaleurs s'annoncent grandes. Moi, au contraire, j'aime à débiter mes leçons. En effet, que faire d'une leçon, à moins qu'on ne la débite? On n'empile pas des pensées comme des espèces dans un coffre-fort.

Aussi, voyez comme tout ce qui se mêle de penser par soi ou par autrui, s'empresse de parler et d'écrire.

Depuis que nous jouissons des bienfaits du gouvernement représentatif et de la liberté de la presse, avons-nous vu nos députés nous dérober la moindre des phrases sans nombre que leur inspire leur insurmontable passion du bien public? La chambre est-elle assez malhonnête, assez inconstitutionnelle pour leur couper la parole (car qu'est-ce qu'un gouvernement constitutionnel où l'on fait autre chose que parler?) aussitôt les journaux sont requis à tant la colon-

ne, et le public est là avec ses grandes oreilles pour écouter, sa grande bouche pour applaudir, et son intarissable bourse pour payer. Pas un chiffre de moins dans le budget, pas une parole de moins à la tribune ou dans les journaux, c'est le grand art de gouverner.

Pour moi, j'abandonne volontiers à nos honorables le devoir d'enfler le budget; mais, quant au droit de babiller, j'y tiens infiniment, et je crois y réussir aussi bien qu'un autre. Il y a même tel jour où, je ne sais par quelle démangeaison, je pourrais faire assaut de loquacité avec nos capacités gouvernantes, sauf telle et telle honorable exception.

Vous me lorgnez, M. Thiers, comme si je parlais de vous; erreur, mon cher, erreur! Vous avez la langue bien longue, mais la mienne l'est encore plus; car dans le corps humain, hors le cas de monstruosité, tout doit être en proportion : or je suis plus grand que vous. Laissez donc aller le compliment à plus grand que nous deux.

Ne croyez pas non plus que ceci s'adresse à vous, M. Dupin; car, chose incroyable! vous devenez silencieux. Couveriez-vous un portefeuille, ou craindriez-vous qu'en s'ébattant trop

votre langue n'allât heurter contre la rapière du maréchal Clauzel? elle vous reviendrait bien écourtée, je vous le jure. Il n'est pas tendre, notre bon maréchal.

A propos, M. le président, votre fameuse phrase au trône est bien la plus sotte qu'on puisse faire avec autant d'esprit que vous en avez. Quelle rage de faire de l'histoire hors de saison! S'il vous fallait absolument un rapprochement historique, pourquoi ne pas penser à la Russie?

« Sire, le malheur de Constantine est une « éclaboussure de 1812. »

Tout était dit, merveilleusement dit. A qui fera-t-on croire que notre brave s'est vendu? M. Dupin! quand tout se vendra en France, soyez sûr que les militaires seront les derniers à faire leur prix, et parmi les militaires, nos maréchaux.

Vous direz que j'aspire au bâton. — Peut-être, ne fût-ce que pour en gratifier notre africain Bugeaud. En effet, Messieurs qui disposez du bâton, voilà un brave à bâtonner.

CHAPITRE XXXIV.

Après tout, dit-on, vaut-il la peine de faire tant de bruit pour une petite chiquenaude appliquée à des prêtres? Ne semble-t-il pas que la France aille nous manquer sous les pieds, parce que l'on a converti un archevêché, et un archevêché démoli et rasé, en une place? Laissez ces belles balivernes aux dévots et aux dévotes.

Messieurs, la chose pourrait être plus sérieuse que vous ne pensez. En administration toutes les sottises sont mères, et celle-ci pourrait bien nous amener une belle couvée d'embarrassants marmots.

Croyez-moi, ne nous brouillons pas avec les prêtres : la chose ne tourne jamais à bien. Si homme sur la terre avait pu s'en passer, c'était Napoléon. Ce fut pourtant lui qui nous les ra-

mena. Plus tard, il voulut leur faire des querelles d'allemand, leur apprendre la théologie, loger le Pape à Fontainebleau et Napoléon II au Vatican. Sottes spéculations que celles-là!

Le pauvre théologien que Napoléon! Contre son naturel, il devint bavard comme une pie borgne. Monseigneur feu l'évêque d'Autun, maintenant prince de Talleyrand, et M. l'abbé Louis avaient beau lui lire la leçon, c'était chaque jour un déluge de balivernes à faire pouffer de rire les vieux barbons de la Sorbonne, si alors on avait pu rire.

Comme de raison, toute la cour s'en mêla, chambellans, maréchaux, maréchales. La jolie chose qu'une maréchale à cheval sur la théologie!

Le Pape, effrayé de cette irruption de sauterelles dans la vigne du Seigneur, se mit à gronder de la belle façon. Appuyé sur les canons de l'Église, il lança l'excommunication contre le singe de Charlemagne.

Une excommunication en France, surtout par le temps qu'il faisait, imaginez quelque chose de plus curieux. C'était pis qu'une girafe, avec cette différence que qui s'avisait de la promener par les rues ou même de la loger

chez soi, se faisait bien vite plomber la tête.

Si le public fut condamné au silence respectueux, la cour pensa crever de joie. Il n'y eut pas jolie dame aux Tuileries qui n'en rit jusqu'à montrer toutes ses dents, vraies ou fausses. La comédie eût été longue sans l'hiver de 1812.

Malheureusement pour les rieurs, le ciel ne riait pas. Il avait pris au sérieux le bref pontifical, et, pour punir tant de péchés théologiques, il voulut que le premier polichinelle de la cour allât à Moscou rendre visite à son bon ami de Tilsit, avec une queue de sept cent mille hommes bien équipés.

Le temps était-il beau quand il partit! mais au retour il fallait voir!

Notre plaisant empereur avait souvent dit : « Le Pape croit-il donc que ses excommunications feront tomber les armes des mains « de mes soldats? »

Eh bien, des sept cent mille fusils que nous portâmes en Russie, combien en revint-il? et avec les fusils, combien de têtes restèrent dans la neige? Le soldat français laisse rarement l'un sans l'autre.

Bref, quand ils nous virent sans fusils, sans

canons, sans soldats, les Russes s'avancèrent bravement, accompagnés de nos fidèles alliés, les Prussiens, les Allemands, les Autrichiens, etc., etc., et force fut à notre théologien au petit tricorne et aux grandes bottes d'aller commencer son séminaire à l'île d'Elbe, pour aller de là finir sa théologie un peu plus loin sous le protestant Hudson-Lowe, maître passé dans la morale des bourreaux.

CHAPITRE XXXV.

Encore un coup, laissons les prêtres tranquilles, ou il nous en arrive encore sur les oreilles.

Surtout ne nous mettons pas en tête de les enterrer. De toutes les races existantes, je n'en connais pas de plus vivace. La mort y perd ses dents. Il y a dix-huit siècles qu'on sonne leur enterrement; mais, bon Dieu! que le convoi est long à passer! En attendant, tous les prophètes de mort, tous les enterreurs de l'Église, enfilent l'un après l'autre le chemin du Père La Chaise, et pourvu que le défunt n'ait pas fait le mauvais prophète jusqu'au dernier soupir, il se trouve toujours là un prêtre bien vivant pour bénir la tombe et dire : *Requiescat in pace.*

Vous y passerez vous-même, M. de La Mennais, qui réchauffez maintenant toutes ces niaiseries luthériennes, et cela plus tôt que vous

ne pensez : vos *Affaires de Rome* et votre *Monde* vous ont mis sur les dents. Vous agitez trop votre si petit fil de vie pour qu'il ne saute pas bien vite. Un jour ou l'autre un de ces bons prêtres à qui vous jetez la boue à pleines mains, accourra à votre domicile, le cœur gros de charité, et, si le fossoyeur ne l'a gagné de vitesse, il vous dira : Mon frère bien-aimé, oubliez la mort imminente du Pape, des Évêques et des prêtres, pour ne penser qu'à la vôtre. Pendant que l'Église romaine vit encore, je vous en conjure, profitez du pardon qu'elle vous offre par mon ministère au nom du Dieu qui mourut pour nous. Jetez au feu ce que vous avez écrit de trop. Dites du fond du cœur : J'ai péché, et il n'y aura de brûlé que vos livres.

Quand je parle de ceux qui veulent enterrer les prêtres, j'entends ceux qui veulent que la chose se fasse honorablement et sans tapage, c'est-à-dire, ceux qui ne veulent enterrer que les morts volontaires, ou mieux, les morts qui meurent de leur propre mouvement et sans le secours de personne. Car qui voudrait encore traquer les prêtres comme des bêtes fauves et les enterrer pendant qu'ils ne s'avisent pas de mourir? Personne parmi mes lecteurs, c'est-

à-dire, parmi tous tant que nous sommes de Français.

Nous nous en souvenons, c'est une vilaine chasse que celle-là. Que de propriétés horriblement saccagées par les meutes révolutionnaires! Que d'innocentes bêtes égorgées tout en courant sus à ces loups aristocratiques, comme on disait alors! Comptez les levriers qui y ont laissé la queue, les pattes, les oreilles, la tête, et du poil à faire des licous pour tous ceux qui en sont revenus.

Ce n'est pas que ces pauvres loups entendissent le moins du monde à se défendre, mais le morceau de pain qu'ils laissaient choir en fuyant était cause de tout le vacarme; car les chiens qui se respectent et s'entr'aident tant qu'ils sont à la trace du gibier, s'entr'égorgent à la curée si le piqueur n'est là pour les mettre à la raison. Le piqueur arriva bien, mais trop tard.

Et puis, cette horrible battue empêcha-t-elle les loups de revenir? Il s'en faut. On n'eut pas plus tôt enchaîné ce qu'il restait de chiens, qu'il nous arriva une pluie de prêtres. Il en était temps, Messieurs; car il faisait sec dans nos consciences.

Il y en a qui veulent bien des prêtres, mais des prêtres d'une façon toute nouvelle en France, où pourtant il n'y a presque rien de nouveau ; je veux dire des prêtres de l'édition de Luther, revue et remaniée par sa majesté le roi de Prusse, qui entend à retoucher les religions comme moi à faire des livres, ce qui n'est pas trop dire. En a-t-il déjà retouché, ce bon Frédéric-Guillaume, en attendant que Dieu le retouche ! car il l'a déjà savonné une fois par nos mains de la belle manière.

Hem ! modérez votre zèle, successeur du très philosophe et pourtant très tolérant Frédéric II. Avec toute notre incrédulité, nous nous souviendrions bien vite que nous sommes les fils aînés de cette Eglise-mère que vous battez indignement. Waterloo viendrait au secours de notre dévotion, et toutes vos landwehrs ne nous empêcheraient pas d'arriver cent mille chez vous, pas pour regarder les étoiles à l'observatoire de Berlin, croyez !

Mais chut ! voilà les doctrinaires qui dressent les oreilles.

CHAPITRE XXXVI.

Allons, petit aboyeur de caserne, fanfaron de vendéen, ou avorton de républicain échappé du cloître Saint-Méry, du fond de la rue où vous amusez les lourdauds, il vous appartient bien de parler de guerre! En avez-vous calculé les conséquences pour la France, et ce qui est plus encore, pour la royauté de juillet? Vous autres, vous ne demandez que plaies et bosses, car vous n'avez rien à perdre; mais nous!

Ne vous fâchez pas, Messieurs de la doctrine. Sauf le respect dû à vos Excellences, vous m'avez mal compris. S'il m'échappe quelque phrase guerroyante, c'est péché de langue, un reste d'humeur française; mais le cœur, toujours à l'unisson du vôtre, est à la paix. Ah! Messieurs! si vous voyiez mon cœur, vous en raffoleriez; c'est un cœur sans rancune, un cœur inoffensif, un cœur qui pardonne tout, un joli cœur de poule.

Si je glousse parfois un peu fort, c'est sans mauvaise intention ; comme vous j'en dis plus que je n'en fais. D'ailleurs, vous l'avez dit plus d'une fois, pour avoir la paix, il faut se mettre sur un pied de guerre, et voilà pourquoi, avec votre pied en guerre, vous mettez les deux mains dans nos bourses.

Non, non, Messeigneurs, tant que nous aurons le bonheur de vous obéir, nous ne ferons pas la guerre.

Quant à la course du côté de Berlin, que je proposais tout à l'heure à mes jeunes compatriotes, c'est une folie de garçons ; c'est une pure promenade, pas même militaire ; car, si vous l'exigez, Messieurs, arrivés à la frontière, bien en deçà du Rhin, vous savez, nous poserons là nos fusils en faisceau, puis, la badine à la main, le chapeau de paille en tête, le menton et les lèvres coquettement rasés, nous irons tâter le pouls des jeunes Allemandes. En cherchant nos Hélènes nous dirons à nos beaux-frères allemands tout le bien possible de nos jolies sœurs de France, afin que, l'exportation compensant l'importation, il s'établisse un heureux équilibre, et que nos chères sœurs ne soient pas obligées de se faire religieuses.

C'est une folie, si vous voulez, car tout jeune homme bien rangé et de bonne maison ne court pas par vaux et par monts pour trouver femme ; mais, Messieurs, parmi toutes les folies du jour, trouvez-en une plus innocente?

Craindriez-vous, Messieurs, qu'après avoir enjambé le Rhin, la Sprée, il ne nous prît fantaisie d'aller folâtrer sur la Vistule? Très possible, car il n'y a pas de folie qui ne passe par la tête de jeunes amoureux. Cependant, comme on ne peut pas folâtrer là où l'on entend des pleurs, ni parler d'autre amour que de celui de la gloire sur la tombe encore fraîche des braves, si nous poussions jusque-là, ce ne serait, Messieurs, que pour donner au czar l'assurance d'une chose dont il doute fort, c'est que votre diplomatie au sujet de la Pologne plaît infiniment à la jeunesse française.

Ventre à terre devant sa majesté hyperboréenne, nous lui dirions avec une incomparable humilité : Nous sommes innocents, très innocents, Seigneur, de toutes les fredaines polonaises. Ainsi, châtiez sans crainte des sujets rebelles. Décatholisez promptement un pays géographiquement en dehors du catholicisme, puisqu'il est enclavé dans le schisme et l'héré-

sie. Moins les Polonais seront catholiques, moins ils seront Français ; et moins ils nous ressembleront, plus ils seront dociles à votre joug paternel. En un mot, très puissant autocrate, laissez-nous la paix et faites tout ce qui vous plaira. Si vous voulez Constantinople, arrangez-vous avec l'Angleterre ; pour nous, nous ne grouillerons pas.

N'est-ce pas que ce n'est point mal parler, pour des aboyeurs de caserne ? Eh bien, Messieurs, puisque vous trouvez notre harangue parfaite, nos intentions merveilleusement pacifiques, vite des passeports. Comme la caravane sera un peu nombreuse, M. le ministre de la guerre, ayez la bonté de penser aux rations, au moins de trois en trois étapes ; car nous irons vite pour ne pas peser sur nos chers contribuables.

Arrivés à l'endroit où il faudra poser les armes pour ne pas effaroucher la douane prussienne, vous verrez, Messieurs, si nous sommes moins fidèles que vous aux promesses. Jamais on n'aura vu des baïonnettes aussi obéissantes.

CHAPITRE XXXVII.

Mais, chers lecteurs, où m'entraîne mon effroyable babil? N'avais-je pas raison de vous dire qu'il y a tel moment où toutes les mâchoires gouvernantes ne tiendraient pas contre la mienne. Revenons au sujet.

Je vous parlais, mes bons amis, du projet, ou mieux, du désir (car, pour le projet, je n'ose y croire) qu'auraient tels de nos gens d'échanger tout doucement nos prêtres à la vieille mode contre des ministres évangéliques à la façon d'Allemagne.

C'est l'arrivée de notre charmante Hélène qui a fait naître ces belles idées. Son aumônier (nous verrons s'il est fort à l'aumône) a excité presque autant de sympathie que la princesse. Parmi les bienheureux admis à la double cérémonie du mariage, plusieurs semblent n'avoir eu des oreilles et des yeux que pour le révérend Cuvier et sa Bible.

Quelle admirable simplicité, disaient-ils, que celle du culte luthérien! Une Bible toujours muette et une sorte de prêtre, qui, au lieu de dire d'un ton absolu comme les nôtres : Croyez ceci, mes frères, et agissez en conséquence, est obligé de vous dire, sous peine de souffleter son père Luther : Prenez ce livre, Messieurs, lisez, et ensuite pensez et faites tout comme il vous plaira. Vous ne ferez pas pis que l'auguste fondateur de ma religion.

Auriez-vous violé sans pudeur les plus graves engagements? auriez-vous des serments qui vous pèsent, serments de religion, serments de sujets, serments de toutes les façons? Luther les a tous violés avec un éclat que vous ne donnerez jamais à vos parjures.

Trouvez-vous la messe catholique trop longue? Lisez le livre de Luther sur l'abolition de la messe. Il vous y racontera comme quoi, dans une terrible conférence nocturne qu'il eut avec le diable (ils conféraient souvent, les deux!) et dans laquelle il sua tout de son long, maître Satan lui prouva, comme deux et deux font quatre, que l'abolition de la messe romaine était le premier pas à faire dans la voie du salut. (*Opp. M. Lutheri* t. VII. *de abrog. miss. priv.* p. 216.)

Avez-vous des raisons de craindre la confession? Luther ne l'aimait pas plus que vous depuis qu'il eut fait des siennes. Il se plaisait plus à table qu'au confessionnal, le drôle !

Ses exemples sont commodes à suivre : Moine et Prêtre, il épousa une Religieuse; et il permet au Landgrave de Hesse de prendre deux femmes en même temps.

Enfin, aimez-vous le bon vin, la bonne chère, les sales propos de table et toutes les polissonneries de taverne que nous comprenons sous le nom de crapule? lisez les sermons de table de l'Évangéliste Luther qu'un de ses disciples nous a donnés sous le titre de *Sermones mensales*. Surtout retenez bien cette charmante prière en forme de chanson que le saint réformateur adresait souvent à Dieu :

« Mon Dieu ! par votre bonté pourvoyez-
« nous d'habits, de chapeaux, de capotes et
« de manteaux, de veaux bien gras, de cabris,
« de bœufs, de moutons et de génisses, de
« beaucoup de femmes et de peu d'enfants.
« Bien boire et bien manger est le vrai moyen
« de ne point s'ennuyer. »

Si vous doutez de la fidélité du traducteur, allez à Rome; on vous montrera à la biblio-

thèque du Vatican les vers allemands écrits de la main même de Luther à la dernière page d'un exemplaire de la Bible (le joli commentaire biblique !) Si, de peur d'y rencontrer le Pape, et qui pis est, les jésuites, vous ne voulez pas aller à Rome, lisez la vie de Luther par Christian Juncker, qui n'était ni jésuite ni papiste. (*Vita Martini Lutheri*, p. 225.)

Je vous l'avoue, Messieurs, malgré mon petit fonds de papisme, c'est là une religion singulièrement attrayante. Quel doux évacuant pour des consciences embarrassées ! Quel confortable élixir pour ceux à qui le cœur palpite de frayeur en face de notre vieil Évangile !

C'est, en religion, une charte-gaieté, une charte-gastronomie, une charte-libertinage, une charte-crapule. La pudeur et la vertu n'y peuvent trouver un seul mot en leur faveur.

Cependant, Messieurs, ne nous pressons pas. Quand il s'agit de se prononcer entre deux religions, il ne faut pas y aller tête baissée et le reste en l'air. Ne lâchons pas ce que nous tenons, avant de savoir ce que nous prendrons. Un *tu l'as* vaut mieux que dix *tu l'auras*. Le mieux est ennemi du bien. Défions-nous des apparences. Tout ce qui brille n'est pas d'or.

Sous la plus jolie écorce, il y a souvent de la mauvaise graine.

Si vous voulez, Messieurs, délibérons; mais délibérons sagement; délibérons avec la tête; n'allons pas prendre nos inspirations dans l'abdomen. Arrivons au conseil avec un estomac respectueux, un ventre réservé. Hors de la salle les ventrus! Huissiers! tâtez le pouls et la bedaine à qui entre!

. . . . . .

Messieurs, la délibération s'étant trouvée beaucoup plus longue que je ne l'avais d'abord cru, j'ai résolu de vous l'offrir dans un second volume, aussitôt que l'accueil fait à l'aîné me répondra de la fortune du cadet. D'ailleurs, ma grand'mère, qui en savait pour le moins aussi long que tous ses petits-fils ensemble, disait souvent qu'il ne fallait jamais mettre tous ses œufs dans un panier, quand même il serait dans la main d'un ange. Était-elle défiante, ma grand'mère! aussi a-t-elle vécu quatre-vingt-cinq ans à l'insu de la police. Dieu veuille que ses petits-fils lui ressemblent!

FIN DU PREMIER VOLUME.

PLATON-POLICHINELLE.

Propriété.

Lyon, Impr. de J. B. Pélagaud.

PLATON-POLICHINELLE

OU

LA SAGESSE DEVENUE FOLIE

POUR SE METTRE A LA PORTÉE DU SIÈCLE

PAR UN SOLITAIRE AUVERGNAT

DEUXIÈME PARTIE

Nous faut-il une religion, et laquelle ?

SEPTIEME EDITION.

LYON
J. B. PÉLAGAUD ET Cie
Impr.-Lib. de N. S. P. le Pape, Grande rue Mercière, 26.
ANCIENNE MAISON RUSAND.
1849

AVERTISSEMENT.

Un auteur avait bien raison de dire que *les défauts d'un homme se présentent en foule à l'esprit de celui qui l'attend*. C'est parce que le second volume de Platon-Polichinelle se fait trop at-

tendre, qu'on trouve tant de défauts au premier. Un ami m'écrivait naguère qu'on en avait déjà découvert près d'une centaine, et il ne doutait pas que ce nombre ne fût bientôt doublé et triplé, tu l'acharnement que l'on mettait à lire et à relire cette détestable brochure.

Les uns, dit-on, trouvent que la plaisanterie en est trop souvent basse et traînante. — Ce reproche ne peut venir que des gens de génie. Il y a des esprits si haut placés, que tout leur paraît d'une trivialité dégoûtante, même le bon sens; aussi ont-ils grand soin de l'éviter comme chose encore trop commune. De là tant de sublimes penseurs absolument inaccessibles aux premières lueurs de la raison. Eh certes, à quoi servirait le sens commun à qui crève déjà sous le poids du génie!

Toutefois ces rois de la pensée devraient considérer que leur espèce est en bien faible minorité dans la société des intelligences. Que chacun d'eux essaie de compter sur ses doigts le nombre de ses pareils, et nous verrons s'il en trouvera beaucoup.

Mon livre étant visiblement destiné à opérer une révolution générale dans les esprits, lui convenait-il de s'adresser exclusivement à une fraction infiniment petite de la gent liseuse? Le seul titre de Platon-Polichinelle n'indique-t-il pas qu'il est fait pour toutes les classes, depuis les aigles de l'Académie jusqu'aux passereaux de la rue? Si les amis de Polichinelle souffrent sans trop se plaindre les réflexions graves et sententieuses du sage Platon, pourquoi les amis de Platon, qui sont bien moins nombreux,

blé la cervelle; elles sont toujours là sur leur cœur comme un cauchemar stupéfiant, qui leur ôte jusqu'à l'amour du gain.

Le public aura peine à comprendre tant de pusillanimité. Qu'il puisse y avoir en France un magistrat assez malavisé pour déférer aux tribunaux un ouvrage tel que celui-ci, je n'oserais le nier; mais qu'il trouvât un jury disposé à seconder ses vues, c'est chose que l'événement seul pourrait rendre croyable. Au reste, on avait prévu le cas d'une promenade par-devant la Cour d'Assises, et j'avais dans mon portefeuille une défense dont l'effet ne pouvait être douteux. Peut-être en trouvera-t-on un fragment à la fin de ce volume.

Que dirai-je de cette seconde partie? — Rien, sinon qu'au moment de la met-

tre sous presse, Polichinelle prétendit qu'elle était beaucoup trop platonique, et il prit la chose sur un ton si haut que, pour avoir la paix, il fallut lui abandonner la rédaction des pièces justificatives. On verra que le drôle s'y est donné carrière. Aussi quand le judicieux Platon jeta les yeux sur ces indignes bouffonneries, il ne put s'empêcher de s'écrier, pâlissant de colère : Dieux immortels, jusques à quand serai-je accolé à ce fou! puis tournant le dos au turlupin, il se mit à siffler un air assez semblable à celui du *Pauvre Jacques*; à quoi Polichinelle ne répondit que par un grand éclat de rire accompagné de cinq ou six cabrioles.

PLATON-POLICHINELLE,

OU

LA SAGESSE

DEVENUE FOLIE.

CHAPITRE PREMIER.

MAINTENANT, Messieurs, que nous sommes là en nombre suffisant, il s'agit de nous constituer. La chose sera bien vite faite. Si vous voulez bien me le permettre, je prendrai sans façon le fauteuil, bien que je voie parmi vous bon nombre de mes aînés en âge, en sagesse, en talent. Mais vous savez que, depuis 1830, ce sont les cadets qui gouvernent, pendant que les aînés voyagent pour leur instruction. Si le tour des aînés revient, croyez, Messieurs, que je ne me ferai pas tirer l'oreille pour sauter à terre. En

attendant, qui pourrait mieux vous présider que celui qui vous a convoqués?

Je suis donc votre président, sans appointements, cela va sans dire, puisqu'on a congédié les estomacs, et que chacun est invité à dîner chez soi. Voilà donc cent mille francs à la décharge des contribuables. Rien de plus propre à nous concilier leur confiance. Ces braves gens vont enfin s'imaginer que le gouvernement à bon marché n'est plus une satanique ironie.

Messieurs, les petites épargnes font les gros profits : épargnons même la sonnette. Votre président est-il donc une vache suisse, pour ne faire que sonnailler?

M. Dupin, gardez la sonnette, si tel est votre bon plaisir; mais pour les cent mille francs, suivez mon exemple, ou gare à vous quand vous ferez vos pâques! Cent mille francs pour sonner la Chambre, plus un hôtel! c'est une horreur. Trouvez-moi un marguillier en France qui ne crût se damner en allouant le cinquantième de cette somme au plus intrépide sonneur de paroisse. Il y a par-ci par-là tel despote dont nous disons beaucoup de mal, et qui avec cela payerait quatre ministres.

Point de sonnette donc : ma langue en fera

les fonctions. Je parlerai, et pour éviter la scandaleuse confusion qui règne d'ordinaire en telles assemblées, je garderai la parole durant toute la session.

Si quelqu'un s'avise de m'interrompre, que ce ne soit, Messieurs, qu'un cri : A l'ordre ! Si l'interrupteur s'obstine, nous demanderons à vérifier ses pouvoirs, chose que nous avons oubliée. Mais le moyen de ne rien oublier dans un gouvernement tout frais pondu ! Il y en a qui durent depuis huit, quinze, trente, quarante ans, et dans lesquels il manque cent mille choses essentielles.

Cent mille choses! vous croirez que j'exagère ; point du tout. S'il y a exagération, c'est certainement en moins. Prenez l'énorme bulletin des lois depuis la constituante jusqu'à nos jours ; vous y trouverez plus de cent mille lois. Or cent mille lois supposent cent mille défauts dans la machine gouvernementale ; car qu'est-ce qu'une loi qui ne tend pas à faire disparaître une défectuosité, à satisfaire un besoin? Cent mille défauts dans le gouvernement ou cent mille inutilités dans les gouvernants, choisissez.

CHAPITRE II.

En toutes choses, Messieurs, il faut partir d'un principe, à moins que l'on ne veuille battre la campagne et jeter les paroles au vent. Or, puisque nous délibérons sur le choix d'une religion, nous convenons tous de ce principe, qu'il faut une religion.

Oui, il faut une religion à l'homme, si l'on ne veut qu'il soit pire que la bête. Celle-ci agit toujours bien, parce qu'elle agit nécessairement.

L'animal qui veille à notre porte pendant que nous sommes plongés dans le sommeil, est de tous nos serviteurs le plus incorruptible, parce qu'il ne lui arrivera jamais d'examiner s'il lui serait plus avantageux de nous trahir que de nous défendre. Que l'ennemi qui rôde autour de notre habitation à minuit, soit un Crésus capable de payer largement son silence, ou un

scélérat en guenilles qui n'a que des coups à donner, peu lui importe, il jappera et montrera les dents.

Il n'en est pas de même du valet à qui nous avons confié la clef de la maison. Il peut introduire l'ennemi, l'aider dans ses projets, comme il peut aussi les faire échouer. Pour qu'il se détermine à l'un ou à l'autre, que faut-il? Un motif. Il est donc d'une extrême importance qu'il y ait toujours dans son esprit un motif prépondérant de bien faire.

Or quel sera ce motif?—La crainte de la loi humaine? — Pas toujours ; car il pourrait raisonner ainsi : Que de crimes impunis! La loi est aveugle et muette. Le magistrat qui voit et parle pour elle, dort à l'heure qu'il est. Il est vrai qu'à son réveil il pourra s'apercevoir de quelque chose ; mais alors je serai bien près de la frontière, si déjà je ne l'ai franchie.

Mais pourquoi fuir? Ne peut-on pas égorger un homme de manière à faire croire qu'il s'est tué lui-même? Le suicide est-il chose si rare de nos jours? La justice n'a-t-elle pas déclaré morts de leurs propres mains, de grands personnages qui depuis longtemps avaient perdu l'usage de leurs mains? Je n'aurai d'autre té-

moin du fait que mon maître, et je suis assuré de sa discrétion.

Si quelques fâcheux indices m'amènent devant les Assises, il faudra que nous soyons bien bêtes, mon avocat et moi, pour ne pas donner la berlue au jury. Le crime fût-il plus clair que le soleil, ne peut-on pas jouer à croix ou pile la sentence de juges tirés au sort?

Enfin, la culpabilité prononcée, restent encore entre moi et le bourreau les circonstances atténuantes, charmante invention qui chaque jour sauve la vie à bon nombre de mes pareils. Un châtiment si incertain pourrait-il balancer l'avantage d'acquérir tout à coup une fortune que quarante ans de rudes labeurs ne sauraient me procurer?

Au pis aller, qu'est-ce que cette mort dont les âmes vulgaires ont tant de peur? Ne faudra-t-il pas la recevoir un jour plus dure peut-être que ne la donne l'homme au triangle d'acier? Que d'hommes l'affrontent chaque jour sur mer pour un modique salaire! Que de soldats se mettent à la bouche du canon pour entendre dire : Vous êtes des braves!

Et puis, si je ne peux jouir des plaisirs que donnent les écus, il ne tiendra qu'à moi de

goûter ceux que donne la gloire, autre jouissance non moins chère aux esprits élevés. Dans un siècle aussi hébété que le nôtre, on admire tout, surtout le crime quand il se déploie avec tous les caractères d'une profonde perversité. Si l'instruction de la cause est telle que je ne puisse nier le forfait, je le raconterai dans ses moindres détails avec une grande impassibilité. Je dirai qu'en le commettant je n'ai fait que suivre mes principes, et que ma conscience n'a jamais su ce que c'est que le remords.

Pour peu que cela soit fait avec esprit, on verra les magistrats me traiter avec une sorte de distinction; une foule curieuse assistera à l'audience, attentive à recueillir mes moindres paroles ; on briguera l'honneur d'un court entretien avec le grand criminel ; on s'enquerra partout si je ne laisse point de mémoires ; le plus petit chiffon de papier écrit de ma main courra la société, et se payera à l'égal d'un autographe de Bossuet ou de Newton.

Enfin, si, impudent jusqu'au bout, j'offre en souriant ma tête au bourreau, le public ne manquera pas de s'écrier : Certes, ce n'est point là un homme ordinaire, et, dans leurs colonnes lues d'un pôle à l'autre, les journaux me don-

neront plus de place qu'ils n'en ont donné au brave général tué sous les murs de Constantine.

Comment donc hésiter devant une action si propre à me faire sortir de la misère ou de l'obscurité, à laquelle ma condition me condamne !

CHAPITRE III.

Dieu nous garde, Messieurs, de jamais introduire dans nos foyers des serviteurs qui n'aient de crainte que pour le bourreau, et dont la fidélité pose toute sur l'intérêt! Il pourrait bien y avoir telle circonstance où ils se crussent intéressés à nous donner de l'arsenic pour du sel, ou une machine infernale pour une chaufferette ; mais ce qui n'est pas douteux, c'est qu'ils seraient d'une ineffable bonhomie, s'ils avaient scrupule de nous voler toutes les fois qu'ils peuvent le faire en secret.

La croyance ferme et inébranlable à l'existence d'un Dieu, dont l'œil est éternellement ouvert sur nos pensées et nos actions, dont le bras toujours levé sur le crime ôte tout espoir d'impunité, voilà, Messieurs, le grand moyen de ranger les hommes au devoir, le moyen qui

supplée tous les autres moyens et que rien ne sausait suppléer.

Certains bipèdes de l'autre siècle, connus sous le nom de philosophes, dînant un jour chez le patriarche de Ferney, voulaient parler athéisme : « Attendez, leur dit Voltaire, que j'aie fait retirer mes domestiques ; car je ne veux pas être égorgé cette nuit. »

La réflexion était excellente, et c'est grand dommage qu'elle ne se présenta pas à l'esprit des princes, quand Voltaire eut l'audace de tenir en face de l'Europe les discours qu'il ne voulait pas qu'on tînt devant ses gens. Attendez, Monsieur, auraient-ils dû lui dire, que nos sujets se soient retirés ; car nous ne voulons pas qu'ils nous égorgent ni qu'ils s'égorgent entre eux.

Beaucoup d'hommes sans tête ne cessent de nous dire que les prêtres devraient se borner à prêcher la belle morale de l'Evangile, sans exiger la foi en des dogmes qui ne sont bons qu'à diviser les esprits et à nous replonger dans les guerres de religion. Ils nous citent avec complaisance l'exemple de la plupart des ministres protestants dont tous les prêches se réduisent à ceci : « Soyez sages, honnêtes, vertueux, et

quelles que soient vos opinions, vous serez de bons chrétiens. » Après tout, ajoutent-ils, l'essentiel n'est-il pas d'être hommes de bien?

Oui, Messieurs, l'essentiel est que nous soyons hommes de bien ; mais pour devenir et demeurer hommes de bien, l'essentiel est que nous ayons toujours présent à l'esprit un puissant motif de l'être. Il en coûte pour être vertueux, et il est dans la nature de l'homme de ne jamais faire des sacrifices coûteux sans de bonnes raisons. Or, quand je n'ai point à redouter le jugement de mes semblables, quelle raison aurais-je d'immoler mes penchants au devoir, sinon mes croyances religieuses?

Que le ministre du culte réformé ne s'avise pas de faire le dogmatiste dans ses prêches, certes je le conçois sans peine. Quand on a mis le monde en feu pour émanciper la pensée de toute autorité religieuse et donner à chacun le droit d'entendre la Bible à sa manière, on aurait bien mauvaise grâce de vouloir s'ériger en oracle.

Il est vrai que, nonobstant leurs invectives contre la tyrannie papistique, Luther et Calvin exigeaient qu'on les crût sur parole, et envoyaient sans façon au feu ceux qui doutaient

de leur infaillibilité doctrinale ; mais il fallait bien accorder quelque chose à des hommes qui avaient appris à l'Europe que Rome était la *prostituée vêtue de pourpre,* et que *le pape crachait des diables*. Leurs successeurs n'ayant pas les mêmes droits à la confiance publique, bien leur en a pris de se montrer plus modestes. Ils seraient encore plus conséquents à leurs principes s'ils s'abstenaient de parler même de morale.

En effet, s'il est bien évident que la liberté d'agir est la conséquence nécessaire de la liberté de penser, de quel droit viendraient-ils tracer des règles de conduite à ceux dont ils doivent respecter toutes les opinions? Quand, par exemple, ils ont lu et commenté les règles sévères de la morale biblique sur la chasteté, que peuvent-ils dire à leurs auditeurs, sinon : « Telle est mon opinion, Messieurs ; je désire que la vôtre s'y rapporte ; mais je ne puis l'exiger. »

Après cette belle déclaration, toujours au moins sous-entendue, ils peuvent prêcher tant qu'il leur plaira ; tout le monde applaudira à leur éloquence, mais il n'y aura pas un adultère de moins.

Au contraire, qu'un prêtre catholique, dont la main virginale n'a jamais touché d'autre main de femme que la main maternelle, monte dans cette chaire où une prescription de dix-huit siècles lui donne le droit de parler ; qu'il vienne nous dire avec cette conviction profonde qui exclut jusqu'à l'ombre du doute :

« Eh quoi ! mes frères, vous n'oseriez vous permettre ces honteux excès devant le dernier des hommes, et vous ne craignez pas de les commettre à la face du Dieu trois fois saint ! Ignorez-vous que dans l'enfer allumé par sa justice les fornicateurs et les adultères occupent le premier rang? Voudriez-vous donc, pour une vile jouissance qui vous est commune avec les bêtes, affronter une éternité de supplices, et sacrifier les joies sans fin qui vous attendent dans les cieux? Vous dites peut-être avec le monde que ce sont là des faiblesses d'un moment, qu'un Dieu bon ne saurait punir de châtiments éternels. Mes frères ! est-ce d'après les maximes du monde ou d'après les oracles de l'Évangile que nous serons jugés? Si la clémence infinie de Dieu ne l'a point empêché de faire expirer sur la croix son Fils bien-aimé victime de nos crimes, l'empêchera-t-elle mieux

de livrer à la mort éternelle une misérable créature qui, non contente de violer ses lois, a l'audace d'en contester la justice et ajoute l'impiété à la désobéissance ? »

Avouons, Messieurs, que pour un peuple qui croit, ces deux ou trois phrases ont quelque chose de plus astringent que toutes les homélies imaginables sur la beauté de la vertu. Point de milieu : il faut être sage, ou cesser d'être chrétien.

Jean-Jacques, qui avait un si admirable bon sens quand il n'était pas fou, se moquait de ceux qui veulent une morale sans dogmes. « Philosophe, tes lois morales sont fort belles ; mais montre-m'en, de grâce, la sanction. Tu ne veux pas l'enfer ; dis-moi donc ce que tu mets à la place. »

Oui, il faut avoir les yeux derrière la tête pour ne pas voir que les croyances religieuses sont la raison fondamentale des devoirs, et que la morale sans dogmes est un arbre sans racines que le moindre souffle des passions emporte comme une paille.

CHAPITRE IV.

Vainement voudrait-on réprimer les passions, si on ne leur fournit un aliment convenable.

Qu'est-ce en effet que les passions, sinon le désir du bonheur? Or ce désir est absolument incompressible, et vous détruiriez plutôt l'homme que de lui ôter la volonté d'être heureux. S'il vient donc à s'imaginer qu'il n'y a de bonheur que dans la jouissance des biens de cette vie, il ne connaîtra plus qu'un devoir, celui de s'enrichir, plus qu'un crime, celui de rester pauvre. Avec ces beaux principes que deviendrait la société? et voilà pourtant ce que l'on fait quand on ne veut donner d'autre base à la morale que l'intérêt terrestre.

Allez donc prouver au misérable journalier qui sue sang et eau pour donner un morceau de pain noir à sa famille, qu'il est de son in-

térêt de souffrir ; dites à celui qui n'a rien qu'il est intéressé à maintenir l'ordre public, à respecter le droit de propriété : vous serez bien reçus !

Dès que l'intérêt est la règle des devoirs, je ne vois plus que d'innocentes victimes dans le peuple de nos bagnes ; car tous sont arrivés là par le chemin de l'intérêt. Direz-vous qu'ils se sont mépris ? — Qui donc vous a établis juges de leurs véritables intérêts ?

Non, Messieurs, nos faiseurs de morale n'avanceront de rien tant qu'ils ne s'appuyeront que sur la terre. Ce globe est trop petit pour qu'il se suffise à lui-même. Nos savants commencent à s'en douter, eux qui avaient si bonne envie de se tenir cois dans notre atmosphère. Ils n'ont pas plus tôt voulu expliquer l'origine des aérolithes, que force leur a été de lever les yeux au ciel. S'ils se sont arrêtés à la lune, ce n'est pas moins un progrès dont il faut leur tenir bon compte ; bientôt, avec la grâce de Dieu, ils s'élèveront plus haut, et reconnaîtront enfin que le ciel ne s'est pas borné à nous jeter des pierres.

C'est dans le ciel, c'est dans les biens ineffables que la Religion nous y fait entrevoir, qu'il

faut chercher un contre-poids aux misères de la vie, un débouché aux insatiables désirs qui tourmentent nos cœurs.

Faites briller aux yeux de nos opulents financiers les trésors que la munificence divine réserve à ceux qui n'usent des richesses que pour le soulagement de leurs frères; bientôt vous les verrez renoncer à un faste insultant pour la misère publique, et leurs pieuses largesses rétabliront dans l'aisance plus de familles, que leurs avides spéculations n'en précipitent dans l'indigence.

Persuadez aux premiers fonctionnaires de l'État que les grandeurs de la terre ne sont qu'ignominie auprès des honneurs impérissables promis à l'humilité, au désintéressement, au religieux usage de la puissance; aussitôt vous les verrez consacrer aux intérêts publics le temps qu'ils donnent aux sottises de l'étiquette, aux bassesses de l'intrigue, aux manœuvres de la cupidité. Plus attentifs à éclairer le souverain qu'à flatter ses passions, ils craindront peu une disgrâce qui les avancera dans la faveur du Roi des rois; et même, comme dans le bon vieux temps, on verra souvent des mains qui ont gagné des batailles et conduit avec gloire le char

de l'État, remuer dans un taudis la couche du pauvre et enseigner à ses enfants la Croix-de-par-Dieu.

Prouvez enfin à ce monde de prolétaires, qui n'échappent aux rigueurs du besoin que par la rigueur du travail, prouvez-leur qu'ils sont cent fois plus près du bonheur que les riches. Qu'un bon prêtre, accoutumé à partager avec eux le morceau de pain blanc attaché à ses laborieuses fonctions, leur dise souvent avec l'autorité que donnent son caractère et sa vertu : « Gardez-vous, mes frères, de porter envie aux riches, de murmurer contre Dieu ! bénissez plutôt son infinie bonté de ce qu'il lui a plu de vous rendre semblables à son Fils. Qui pourrait se plaindre de sa pauvreté, rougir de sa condition, quand il voit le Roi immortel des siècles choisir une crèche pour berceau, un obscur atelier pour palais, de pauvres bateliers pour courtisans, et terminer une vie toute de privations par le plus abject et le plus douloureux des supplices ? Que sont vos peines, vos humiliations, comparées à ses souffrances, à ses opprobres ? Cependant il veut bien y attacher une éternité de bonheur. Tout ce qu'il exige de vous, c'est que vous portiez avec résignation la

croix qu'il vous impose, et que vous pardonniez à ceux qui vous font souffrir comme il a pardonné à ses bourreaux. Courage, mes frères! la peine finira bientôt, mais la récompense durera autant que Dieu même. Il y a dix-huit siècles que le vertueux Lazare oublie dans les splendeurs de la gloire les rebuts qu'il essuya à la porte du mauvais riche, et il y en a tout autant que le mauvais riche expie dans les tourments de l'enfer son attache désordonnée aux biens de la vie. »

Ou je me trompe fort, Messieurs, ou un peuple nourri de telles doctrines sera le plus moral, le plus tranquille des peuples. Jamais il ne lui viendra en pensée de faire de l'insurrection un devoir, du pillage un métier, du suicide un usage. Vous n'en verrez jamais sortir des Fieschi, des Lacenaire, des Alibaud, des Meunier. On n'aura pas besoin de mettre une armée sur pied, pour permettre au souverain de hasarder un instant sa tête aux fenêtres de son palais ou à la portière de sa voiture.

CHAPITRE V.

Un besoin irrésistible pousse l'homme à la recherche de l'infini. S'il dirige ses recherches vers la terre, il la bouleversera sans fin ; car l'infini n'y est pas. Pour l'explorer plus à son aise, il voudra avant tout s'en rendre seul le maître.

Quand, après avoir versé une mer de sang, il ne verra plus autour de lui que des troupeaux d'esclaves, il dira aux uns : Descendez tout vivants dans les entrailles de la terre pour en extraire les précieux métaux que la nature y cacha ; le bonheur que la puissance ne donne pas, peut-être l'or le donnera-t-il.

Il dira aux autres : Fouillez le sein des mers, parcourez toutes les régions depuis les feux de l'équateur jusqu'aux glaces des deux pôles, et trouvez-moi des aliments inconnus ; car les mets

les plus exquis sont sans saveur pour mon palais blasé.

Il dira aux artistes : Construisez-moi des palais et des jardins enchantés, où je trouve réunies sous mes yeux toutes les beautés de l'art et de la nature.

Il dira aux confidents de ses débauches : Les plaisirs les plus vifs me sont devenus insipides; inventez donc quelque volupté nouvelle, n'épargnez rien pour cela : à quoi servirait le monde, sinon à me rendre heureux ?

Cet homme, Messieurs, ou plutôt ce monstre, n'est pas un être fabuleux ; c'est Tibère, c'est Néron, c'est Caligula, c'est tout homme à passions vives, qui, maître du monde présent, et sans foi au monde à venir, veut trouver ici-bas ce qui n'est qu'au ciel, le parfait, l'infini, le bonheur.

Ce que ces scélérats furent à la tête de l'univers, chaque athée conséquent l'est encore dans sa position sociale. Comme eux il emploie toutes ses puissances à se satisfaire, et s'il ne confisque pas le monde entier à son profit, c'est défaut de pouvoir et non de vouloir.

Jetons un coup d'œil sur les régions où une coupable philosophie a popularisé le mépris des

croyances chrétiennes ; qu'y voyons-nous? Une incroyable fureur de s'enrichir et de jouir agite toutes les classes ; d'énormes fortunes s'élèvent rapidement à côté d'excessives misères. Près des immenses palais où affluent les plus exquises productions des cinq parties du monde ; sont de vastes prisons où des archers réunissent des milliers de faméliques, pour leur apprendre à coups de bâton qu'ils ont très tort de ne pas mourir d'inanition, plutôt que d'attenter au luxe de leurs compatriotes.

Plus loin sont des manufactures sans nombre où l'impitoyable faim attache jour et nuit à de meurtrières machines quinze millions d'automates animés.

Au lieu d'admirer ces pays sur la foi de quelques enthousiastes écrivassiers, parcourons-les en observateurs, entrons dans les prisons, dans les maisons de correction, de travail ; étudions les lois sur les pauvres ; examinons le sort de la population manufacturière, et nous nous demanderons ensuite si les eunuques de l'Asie, si les esclaves des Grecs et des Romains n'étaient pas de petits bienheureux auprès des prolétaires de l'Angleterre, oui de cette hypocrite Angleterre qui va corner par-

tout le grand mot de liberté, et jeter des chiffons constitutionnels aux peuples paisibles, afin de les piller tout à son aise pendant qu'ils s'entr'égorgeront pour des mots.

Plût au ciel, Messieurs, que nous eussions toujours été en garde contre les manœuvres de cette pillarde ensorcelée ! Nous n'avons que trop imité sa liberté de ne rien croire en religion et de ne rien respecter en morale.

Aussi voyez ce qui nous arrive. Tandis que l'agiotage et l'industrialisme encombrent nos rues de voitures dorées et nos salons de grands seigneurs naguère garçons de boutiques, le paupérisme, exténué de besoin, furieux de misère, élève des barricades, s'arme de pavés, se rue sur le canon en demandant du pain ou la mort.

Vainement espère-t-on contenir le flot prolétaire en multipliant la force armée, les maisons de détention. Les prisons trop rapprochées se changent en casernes ; les bandes trop nombreuses de forçats sont autant de recrues enrégimentées qui n'attendent qu'un chef. Un jour le caporal qui fume sa pipe à la porte de ces vastes dépôts, ennuyé de ne figurer dans le budget que pour vingt centimes par jour,

dira à ses camarades : « Voulez-vous devenir généraux, maréchaux, ministres avec cent mille livres d'appointements, et de plus la facilité de gaspiller le trésor ? procurez-vous quelques bonnes limes, et faites ce que je vous dirai. »

Puis s'adressant aux prisonniers : « Mes amis, je vais briser vos fers ; seulement jurez-moi fidélité, obéissance, et de mon côté je vous jure qu'avant un mois la vie et la fortune de vos oppresseurs seront dans vos mains. En attendant que je vous donne des fusils, armez-vous de pavés ; ils ont renversé des gouvernements plus forts que celui de nos tyrans. »

La petite armée, grossie à chaque pas de tous ceux qui n'ont rien et qui veulent avoir, marchera contre la capitale à travers des tourbillons de flamme, des fleuves de sang ; et toutes les horreurs consignées dans l'histoire pâliront devant les exploits d'une armée de cinq cent mille athées.

CHAPITRE VI.

Oui, Messieurs, la terre devient un enfer, si l'on veut y trouver le paradis. Deux hommes ne sauraient y habiter en paix, fussent-ils aux antipodes l'un de l'autre. Après avoir parcouru chacun leur hémisphère, ils s'imagineraient que le bonheur est attaché à la possession du globe entier. De là combat à mort entre Leurs Majestés boréale et australe. L'ivresse du triomphe passée, le vainqueur ne tarderait pas à reconnaître que rien ne ressemble tant à une moitié du monde que l'autre moitié. En proie dès lors à un violent dégoût de la vie, il invoquerait la mort, et un vautour affamé couvrirait bientôt de ses ailes celui à qui vingt-cinq millions de lieues carrées ne suffisaient pas.

Encore un coup, la terre est un enfer, si

chacun veut y satisfaire les besoins démesurés de son cœur.

Il y a sans doute du bien dans le monde; mais ce bien est très superficiel : le vrai secret d'en jouir est de l'effleurer, d'en user comme n'en usant pas, selon le conseil si profondément sage de l'Écriture. Les plaisirs sont comme une liqueur savoureuse répandue le long du chemin de la vie sur une vase bourbeuse et empestée. Rafraîchissez-y par intervalles le bout de votre langue altérée; mais gardez-vous d'y barboter à la façon des bêtes, vous seriez suffoqués.

Mais pour glisser ainsi légèrement à la surface de la vie, il faut une force puissante qui nous fasse graviter vers les régions supérieures. Or cette force, c'est l'espérance de goûter un jour le vrai bonheur dans les cieux, c est la certitude de ne pouvoir le trouver ailleurs.

Que l'homme, docile à la voix de la Religion, élève ses yeux appesantis vers l'immense océan de délices, dont les délices terrestres ne sont qu'un imperceptible suintement; aussitôt son cœur palpitant d'une vie nouvelle prendra son essor vers les cieux. Peu lui importera dès lors que son gîte d'un jour sur la terre d'exil soit un palais éclatant d'or ou une cabane de feuil-

lage. La pensée enivrante des joies futures, dominant toutes ses pensées, ôtera aux joies du temps leurs appas séducteurs, à la douleur ses pointes déchirantes. Les biens de la vie ne seront plus que le repas frugal préparé par le Père de famille sur la route de l'éternelle patrie; et cette terre, qui ne pouvait suffire à un seul homme, fournira l'abondant nécessaire à un milliard de paisibles habitants.

CHAPITRE VII.

Oui, Messieurs, quand la preuve d'une vie future ne serait pas vivante au fond de nos cœurs, quand l'enfer et le paradis seraient des fictions inventées à plaisir, il n'en serait pas moins nécessaire de les accréditer parmi les hommes.

Il faut la crainte d'un enfer à qui, ne craignant plus les lois, médite en secret le crime. Il faut l'attente du ciel à qui, n'attendant plus rien de la terre, s'abandonne tristement au dégoût de la vie. La pensée de l'un et de l'autre est indispensable au riche pour tenir en bride ses passions capables de tout bouleverser, au pauvre pour calmer l'indignation que soulève sans cesse dans son cœur le contraste insultant de sa misère avec notre opulence, de son humiliation avec notre fierté, de ses rudes labeurs avec notre lâche mollesse.

Mais qui attachera ce mors salutaire à la

bouche de l'homme, de tous les animaux le plus indomptable?

Sera-ce le ministre de cette religion toute négative, qui se tue à nous dire depuis trois siècles que nous avons le droit de nous faire des croyances, et par conséquent de nous bâtir une morale à notre guise? Est-ce donc pour n'avoir pas assez usé de ce droit que nous avons perdu nos croyances et nos mœurs?

Comment nous ramènera-t-il à l'unité de doctrine, avec cette Bible qui a divisé ses coreligionaires en plus de quatre cents sectes qui n'ont rien de commun entre elles, hors l'esprit de schisme et de division?

Est-ce avec des textes bibliques qu'il ramollira le cœur de ce gros manufacturier qui étale un luxe asiatique au milieu d'un peuple d'ouvriers expirants de fatigue et de faim? Qu'il aille lui dire : Vous ne lisez donc pas la Bible, mon frère; car vous seriez frappé des belles sentences sur la sobriété et la charité que Christ exige de ses disciples.

— Pardon, Monsieur, j'ai souvent lu la Bible; mais de toutes les sentences qu'elle renferme, nulle ne m'a paru plus frappante, plus digne de régler ma conduite que celle-ci :

« Mangeons, buvons, couronnons-nous de roses, car demain nous ne serons plus. »

— Vous êtes dans l'erreur, mon frère, quand vous attribuez à l'esprit de Dieu une telle sentence. Avec un peu d'exégèse vous auriez compris que...

— Un instant, Monsieur, s'il vous plaît : la première *exégèse* d'un chef de manufacture est de surveiller son monde : et là-dessus le haut baron de l'industrie ira asséner quelques vigoureux coups de canne sur la tête de malheureux enfants qu'il voit dormir sur le métier ; et cela très bibliquement, car il a lu dans les Proverbes : « Il est ennemi de l'enfance, celui qui craint de se servir du bâton. »

Il se tournera ensuite vers l'intendant des ateliers pour lui dire : Nous ne manquerons pas d'ouvriers, les rues en regorgent ; réduisez donc le salaire ; au lieu de douze heures de travail, exigez-en quinze et même dix-huit. Plus ces gens seront occupés, plus ils seront sages ; car il est écrit : « L'oisiveté est la mère des vices. »

Un ouvrier, pressé par le besoin et incapable de travail, vient-il solliciter sa charité : Vous vous adressez fort mal, mon cher ; je suis sans pitié pour les fainéants. Si au lieu de gueuser

vous aviez lu la Bible, vous y auriez vu que l'homme sage et laborieux n'est jamais réduit à mendier son pain, et que « qui vit sans travail doit vivre sans manger. »

Parmi les jeunes personnes qui se consument dans ses ateliers, en distingue-t-il une dont la jolie figure remue son cœur de boue, aussitôt il décrète son déshonneur, et en lisant la Bible, il trouve dans la conduite des saints patriarches de l'antiquité des exemples qu'il interprète en sa faveur.

Que ne trouve-t-on pas dans la Bible, quand les passions sont chargées de l'interpréter !

Le diable y trouva des textes pour tenter le Rédempteur lui-même.

Les fanatiques sectaires qui ont grossi de tant de honteuses extravagances les annales de l'esprit humain, n'ont jamais manqué de s'appuyer sur la Bible.

C'est au nom de la Bible que Luther et Calvin ont débité tant de choses édifiantes, qui plus tard ont fait rougir leurs disciples.

C'est au nom de la Bible que les premiers anabaptistes couraient tout nus dans les rues, et massacraient les prêtres et les magistrats.

C'est au nom de la Bible que le quaker refuse

de reconnaître aucune autorité sur la terre.

C'est au nom de la Bible que, dans les camp-meetings, le méthodiste-sauteur saute jusqu'à en perdre l'esprit.

C'est encore pour obéir à la Bible que le piétiste crucifie pieusement ses coreligionaires.

Donner à chacun la Bible comme l'unique règle de ses opinions et de ses mœurs, qu'est-ce autre chose que déifier toutes les folies et consacrer tous les crimes? Les passions seront toujours assez habiles à se créer de beaux prétextes, sans qu'on aille encore leur en fournir de sacrés.

Non certes, ce n'est pas en jetant des Bibles à la tête des gens qu'on redresse les cœurs. Les croyances religieuses fortes et invariables, tel est l'engrais indispensable à la culture des vertus.

Si donc, au lieu de semer des croyances, le ministre du culte réformé se borne à répandre des Bibles, accordons-lui des patentes de libraire; mais ne comptons pas sur lui pour la réforme des mœurs.

Outre la conviction des croyances, il lui manque encore un levier nécessaire pour agir sur l'esprit des peuples, la sainteté.

CHAPITRE VIII.

La probité du prêtre, Messieurs, c'est la sainteté, c'est-à-dire, une surabondance, un excédant de vertu qui lui donne un je ne sais quoi de surhumain.

Quand on veut faire aspirer les hommes au ciel, il faut soi-même mener une vie céleste, et faire toujours plus qu'on n'exige des autres.

La vertu n'arrive jamais au cœur si elle n'entre par les yeux. Le moindre exemple de sainteté fait plus d'impression et corrige plus de vices, que cent discours éloquents sur la morale; ou plutôt, en morale il n'y a d'éloquent que l'exemple, et, comme dit le proverbe, Qui vit bien prêche bien.

Or la sainteté du ministre de la Religion resplendit surtout dans la continence parfaite et la charité.

CHAPITRE IX.

La conscience universelle a dit à tous les peuples que les ministres du Très-Haut doivent être, comme Lui, célibataires. On veut bien les appeler du doux nom de Pères, leur accorder les droits attachés à ce titre auguste; mais c'est à condition qu'ils n'engendreront qu'à la manière du Père céleste, en esprit et par la seule puissance de la parole.

Interrogez l'univers; vous n'entendrez qu'une voix, depuis les plus beaux génies de l'Europe jusqu'à cet Indien sauvage qui répondait naguère à un officier américain qui l'exhortait à recevoir dans sa tribu des ministres du culte réformé : « Le Grand-Esprit n'a pas de femme; « ses prêtres doivent faire de même : puisque « les vôtres sont mariés, nous n'en voulons pas;

« ils nous ressemblent et ne nous serviraient « de rien. »

C'est la femme qui gouverne le monde : pour commander au monde, il faut donc être supérieur à la femme ; et comment l'est-on ? — En lui disant à la face de Dieu et des hommes : Femme ! vous trouverez toujours en moi un cœur de père, mais rien de plus.

Quand un homme a vaincu, par esprit religieux, la plus terrible des passions, on le croit aisément victorieux des autres. Dès lors ce n'est plus un homme comme un autre ; l'opinion publique l'investit forcément d'une considération, d'une puissance morale extraordinaire. Qu'il attaque les vices, si haut placés qu'ils soient ; qu'il demande à pénétrer au fond des consciences pour en extirper les germes secrets du mal, tout lui est permis. Son regard, sa parole console, soutient, enflamme la vertu, terrasse le crime et l'oblige de chercher un refuge contre le remords dans les bras de la charité. Les passions en fureur peuvent bien haïr cet homme, le calomnier, l'égorger ; le mépriser, jamais.

Or, Messieurs, voilà quel doit être le ministre de Dieu, pour répondre à sa destination ? aux besoins de la société.

S'il ne s'agissait que de satisfaire par de belles cérémonies l'instinct religieux inhérent au cœur humain, je conçois qu'un père de famille pourrait s'en acquitter tout aussi bien qu'un autre. Mais il n'en est pas ainsi. Le prêtre est un magistrat à part qui doit obtenir, par la seule force morale, ce que toutes les forces humaines ne sauraient faire; il doit discipliner les esprits et les cœurs, réprimer tous les vices, inspirer toutes les vertus, briser l'orgueil des grands, et l'orgueil encore plus terrible des petits, effacer ce qu'il y a de trop heurtant dans la distinction des classes, et promener sans cesse le niveau de la charité sur l'inégalité des fortunes et des conditions. Mariez le prêtre, et bientôt le thaumaturge aura disparu, et il n'y aura plus d'intermédiaire entre Dieu et l'homme. Dès lors plus d'autre moyen de maintenir une ombre d'ordre dans la société, que d'occuper une moitié des citoyens à juger et à garrotter l'autre.

CHAPITRE X.

J'ai lu la plupart des apologistes modernes du mariage des prêtres (j'entends ceux qu'un honnête homme peut lire); mais de toutes les raisons spécieuses dont ils peuvent s'étayer, une seule m'a paru bien plausible, et c'est précisément la seule qu'ils n'osent pas avouer, je veux dire le grand désir que ces gens-là auraient d'*humaniser* les prêtres. Ils s'imaginent, et avec raison, que ces prêtres à la parole si haute et si austère deviendraient les meilleures gens du monde, si on pouvait leur donner une femme et des petits. Occupés un peu plus de leurs affaires, ils s'occuperaient moins de celles des autres. L'église serait une jolie salle de spectacle, où l'on irait aux grandes fêtes entendre de la musique, assister à de majestueuses cérémonies, admirer quelques phrases innocen-

tes, que l'on écouterait de ses deux oreilles sans le moindre danger pour le cœur.

L'enfer, le terrible enfer rendrait les 999 millièmes de ses victimes, et ne conserverait plus que les abominables scélérats que le jury lui-même envoie sans façon au bourreau. A la voix de l'honnête pasteur, les portes du ciel, que l'Évangile fait si étroites, se dilateraient assez pour absorber le troupeau en masse : agneaux, brebis, béliers, vaches, taureaux, chèvres, boucs, même les chiens, même les loups, tous y passeraient au galop.

Le confessionnal serait un trône où, aux approches de Pâques, grands et petits ne feraient nulle difficulté d'aller souhaiter les bonnes fêtes à monsieur le curé. Si l'humeur naturellement un peu grogneuse de celui-ci vous faisait craindre un accueil moins agréable, au sujet de certaines étourderies que vous n'avez pu dérober à la malignité publique, voici ce qu'il vous conviendrait de faire. Avant d'aborder le mari, vous iriez offrir vos hommages à madame ; là vous feriez l'empressé auprès de mademoiselle aînée, déjà plus que nubile. Si vous ne pouviez parler amour, attendu que vous avez femme, vous brigueriez du moins l'honneur de tenir sur

les fonts le premier enfant à éclore, et l'occasion s'offrirait bien vite; car, dans les pays où le clergé se marie, la fécondité des femmes d'église est chose proverbiale. Enfin vous ne manqueriez pas de louer l'esprit et la bonne mine de la sainte progéniture, fût-elle plus sotte qu'un panier, plus laide qu'une chenille. Cela fait, vous laisseriez la soirée à madame, et le lendemain vous iriez sans crainte vous agenouiller pieusement à côté de la grille.

Messieurs, l'histoire du clergé non catholique est là pour prouver que je mets tout au mieux. Je ne parlerai pas du clergé protestant dont tout le ministère se borne à lire la Bible et à vous servir, de temps à autre, sur une table de marbre, du pain et du vin. A quoi lui servirait la confiance publique? Mais je vous citerai les popes grecs et russes qui disent la messe, prêchent, baptisent, confessent, enterrent et font tout ce que font nos prêtres, plus des enfants. Que sont-ils aux yeux de leurs ouailles? D'honnêtes manœuvres dont la profession est de chanter pour de l'argent, de faire force signes de croix en bredouillant du mauvais grec, et d'aller de porte en porte recueillir des aumônes et vidanger les consciences.

Cette dernière opération, si embarrassante chez nous, n'a rien là de bien incommode. Voici comment la chose se passe.

Dans ce salon doré où, à la lueur de cent bougies, une société brillante goûte successivement, et souvent à la fois, les plaisirs de la musique et du jeu, on annonce à M. le comte de.... que le pope se présente *pour les pâques de la famille.* — Ayez soin du bon père, et priez-le d'attendre un instant.

Aussitôt, dans un coin de la cuisine, une petite table se couvre des abondants débris du dîner; on verse de grands coups au saint homme qui, les larmes aux yeux, présage une éternité de bonheur à une famille de tout temps si affectionnée à la religion et à ses ministres.

La partie de wisk finie, et le pope bien repu, on conduit celui-ci dans un cabinet où M. le comte entre en même temps, prie le pope de l'excuser, se précipite à genoux, et lui dit : « Mon père, vous me voyez tel que j'étais l'an « dernier à même époque, honnête homme aux « yeux du monde, mais peut-être grand pé- « cheur devant Dieu. Vous avez le pouvoir de « me réconcilier avec le ciel; veuillez bien le « faire, car je suis repentant. »

— « Mon frère, remercions Dieu de ce qu'il « vous a fait persévérer dans les bons senti- « ments que je vous ai toujours connus. C'est « avancer dans la vertu que de ne pas reculer. « Vous direz dévotement un *Pater* et un *Ave* « pour les fautes dont vous pourriez être cou- « pable, et l'absolution sacramentelle, que je « vais vous donner, fera le reste. »

Le comte s'incline profondément, se signe, saisit la main du pope, y applique un baiser, et, ce qui vaut mieux encore, quatre ou cinq roubles, puis vole au salon, et prend en main les cartes de madame qui, à son tour, va faire ses pâques.

Voilà, Messieurs, de la religion à bon marché, et dont bon nombre d'entre nous s'accommoderaient fort. Mais considérons le revers de la médaille, et l'éblouissement se dissipera.

CHAPITRE XI.

Dans cette Russie, où les prêtres sont si faciles à contenter, on compte trois espèces d'hommes d'une nature absolument différente. La première, la plus noble, celle pour le service de laquelle les deux autres existent, se compose de ce qu'on appelle l'autocrate ou czar, qui tient dans sa main la vie, l'honneur, la conscience et la bourse de cinquante-huit millions d'hommes.

Empereur et pape, il se fait obéir à la fois des corps et des intelligences. Lui plaît-il d'abolir d'un trait de plume la religion d'un tiers de ses sujets, l'aînée des religions de l'Europe et de la Russie, religion qui ne respire que l'amour de Dieu et des hommes, un ukase paraît: à ce mot redoutable, tous les esprits doivent s'incliner et dire *amen*, avant même d'avoir lu.

Y eût-on défini qu'il n'y a pas de Dieu, il faudrait encore le croire d'une foi divine.

Un vénérable pontife du culte proscrit ose-t-il répondre avec autant de fermeté que de modération : « Dans l'ordre temporel, nous révérons les ordres de l'empereur comme ceux de Dieu même ; mais, en matière de Religion, nous n'obéissons qu'à Jésus-Christ et à son vicaire, » aussitôt un millier de démons à cheval, qu'on appelle Cosaques, fondent le sabre à la main sur le blasphémateur, et l'entraînent dans l'enfer qu'on appelle Sibérie ; les prêtres et les religieux expirent sous le bâton, ou succombent de fatigue et de faim sur la route de l'exil ; les enfants des nobles, jetés brutalement dans des colléges-prisons, n'y entendent résonner que le fouet du correcteur, s'ils n'abandonnent le culte de leurs pères.

Un pope schismatique, précédé de cent grenadiers l'arme au bras, entre dans l'église où l'on a rassemblé à force de coups une centaine de paysans ; il monte en chaire et dit : « Mes « frères, vous avez bien tort de désobéir à l'em- « pereur ; comment ne voyez-vous pas que sa « religion est la seule véritable, puisque c'est « la seule qui puisse vous conserver la vie ? »

Si l'éloquente exhortation demeure sans effet, l'officier commande la manœuvre au milieu des cris et des sanglots, et la lumière divine éclairant enfin ces pauvres ignorants au moment où on les couche en joue, on entonne le *Te Deum*, et le Dieu du pôle compte cent adorateurs de plus.

Cette manière d'agir est si naturelle aux czars, qu'ils ne songent pas même à justifier aux yeux de l'Europe civilisée leurs barbares édits. On ne les voit pas, en effet, inonder les feuilles publiques de factums calomnieux, comme fait leur auguste frère le pape de Berlin.

Mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est qu'en Russie la barbarie n'est pas tellement propriété de la couronne, que les sujets n'en veuillent aussi tâter.

Ces Russes, si dévots à l'autocrate, s'avisent quelquefois, comme les Musulmans leurs voisins, d'étrangler, d'assommer, ou d'empoisonner leur dieu. Quand cette fantaisie leur vient, quelques grenadiers pénètrent pendant la nuit dans le sanctuaire,... et le lendemain un nouvel autocrate publie *qu'il a plu à la divine Providence de couronner dans le ciel celui qui trônait si glorieusement sur la terre, etc., etc.*

Certes, ce n'est pas le catholicisme qui leur a donné ces fantaisies-là.

Au-dessous de l'autocrate que voyons-nous ? De hauts et puissants vassaux qui possèdent tout ce que le fisc impérial n'absorbe pas ; excellents hommes au fond, mais que vous étonneriez fort, si vous leur disiez que leurs paysans sont leurs frères, leurs égaux devant Dieu.

Au-dessous qu'y a-t-il ? Cinquante millions de paysans-serfs, vrais animaux de labourage, à qui on verse de loin en loin un verre d'eau-de-vie, comme on jette ailleurs quelques grains de sel au bétail.

Avec cela, rien de plus parfait que la police du pays. Vous pouvez le parcourir en tout sens et sans le moindre danger, pourvu que votre voiture soit précédée et suivie d'un régiment d'infanterie, flanqué de cinq ou six cents cavaliers et d'une compagnie d'artilleurs, l'œil sur leurs pièces et la mèche toujours fumante.

Eh bien, cette société où l'on trouve tout, depuis la civilisation corrompue de nos grandes cités, jusqu'à la barbarie dégoûtante du Huron, le pope russe la contemple depuis six à sept siècles, et il n'y trouve rien à changer. Les abominables superstitions que le prêtres catho-

lique va détruire au prix de son sang, dans les forêts de l'Amérique, à la Chine, aux Indes, et chez les féroces insulaires de l'Océanie, lui les voit chaque jour sans s'émouvoir. Le soir, quand, enfermé dans son poêle avec sa femme et ses petits, il s'est enluminé de deux ou trois coups de bière, il lève les yeux au ciel et dit : « Remercions Dieu, mes enfants, de ce qu'il « nous a donné un saint empereur qui achèvera « de délivrer la Russie de la tyrannie du pape « de Rome. »

CHAPITRE XII.

Messieurs, que vous en semble? Voulez-vous un autocrate et tout ce qui s'ensuit? vous qui trouvez que c'est trop d'un droit divin, voudriez-vous en réunir deux sur la même tête et mettre nos consciences à la discrétion du sabre? Voulons-nous rappeler la vieille classification de notre espèce en hommes-seigneurs et en hommes-choses ou esclaves? Dans ce cas chassons nos prêtres, trop entichés de leur célibat, et envoyons une ambassade à Papa-Berlin pour lui demander une colonie de ministres meublés de Bibles, de femmes et d'enfants. Mieux encore, chargeons le primat Châtel d'enrégimenter tous les goujats de son espèce; donnons des femmes en titre à ceux qui n'en ont pas, dussent les filles-mères en crever de dépit; puis laissons faire.

En parlant ainsi, Messieurs, ne croyez pas que je veuille mettre sur la même ligne les ministres du culte réformé et ce prétendu clergé, pondu hier au fond d'une remise par un sale et sot libertin. Dieu me garde d'un parallèle qui choquerait aussi étrangement ma conscience et la vôtre !

Je me plais à le dire sur les toits, la plupart des ministres protestants que j'ai eu l'honneur de connaître, m'ont toujours paru gens singulièrement estimables sous une foule de rapports. J'ai souvent admiré comment tant de vertus sociales pouvaient demeurer fermes au milieu de l'incessant flux et reflux de leurs opinions religieuses. Leur malheur est de n'être que des hommes, leur malheur plus grand encore est de marcher dans une carrière où ils furent jetés par des hommes qui certainement valaient infiniment moins qu'eux.

Il y a, en effet, une grande différence entre suivre une religion que l'on reçoit toute faite de ses pères, si mal faite qu'elle soit, et en créer de soi-même une nouvelle qui ôte aux passions toutes les entraves que l'ancienne leur avait mises. Le premier fait peut être d'un très honnête homme, le second est toujours d'un vaurien.

Les fredaines, et les fredaines de la pire espèce, voilà, Messieurs, ce qui a coutume de mettre en verve les faiseurs de religion. On commence par donner de grands coups de pied à la morale; et comme celle-ci appelle à son secours son père le dogme, il ne reste plus que l'alternative d'assommer le père ou de tomber repentant aux pieds de l'auguste fille. Les esprits dans lesquels l'orgueil égale la corruption, prennent le premier parti; mais, le monde ne pouvant se passer de dogmes, ils se voient forcés de créer des dogmes nouveaux.

J'ai parlé ailleurs des drôleries qui déterminèrent le moine de Wittemberg à se faire l'évangéliste de l'Allemagne. J'en pourrais dire encore davantage du chapelain de Noyon, le fondateur de la Rome protestante. L'histoire observe, il est vrai, qu'il buvait un peu moins que papa Luther, et qu'il ne se maria pas; mais elle dit aussi que, malgré son austérité poussée jusqu'à la barbarie envers les autres, le saint homme avait plus d'une manière de se délasser des fatigues de l'apostolat, pas avec son bréviaire, ni avec les grains de son chapelet, croyez!

Lui-même en convient dans son dialogue avec

Jean-Jacques, imprimé récemment à Genève sous ce titre : *L'Ombre de Rousseau à Calvin.* En général, rien de plus sincère que les conversations des morts. Il y a des gens tellement faits pour le mensonge, qu'on n'en tirera jamais une vérité, à moins qu'on ne les mette quelques pieds sous terre.

Bolsec et autres historiens qui l'avaient vu de près, rapportent même que le hargneux réformateur avait, en fait de plaisirs, des goûts vraiment effroyables. Il paraît prouvé qu'avant de songer à faire son *Institution chrétienne*, il avait fait d'autres choses, pour lesquelles les magistrats de Noyon lui appliquèrent sur le dos une décoration dont il ne se targua jamais auprès de ses disciples.

Mais ne parlons plus de ces vieilleries ; les registres de Noyon ne sont plus, et les épaules de Calvin sont lavées.

Encore un mot sur le célibat ecclésiastique.

CHAPITRE XIII.

Je vous crois, Messieurs, trop au-dessus des plates folies du dernier siècle, pour réfuter devant vous le reproche fait au célibat religieux de dépeupler les états. Il suffit d'observer que cette honteuse sottise ne fut mise en avant que par de vieux célibataires gangrenés de vices, usés de débauches, et dont les sales romans ont fermé l'entrée de la vie à un bien plus grand nombre d'hommes, que leurs théories politiques n'en ont fait égorger sur les champs de bataille.

Oui, vraiment, c'est bien quand un excès toujours croissant de population nous fait voir près d'un tiers des Français condamné à un célibat forcé, qu'il nous convient de prêcher le mariage aux prêtres !

Je ne m'arrêterai pas davantage aux terribles dangers pour la morale publique, que les

polissons précités trouvaient dans le célibat du clergé. A ces craintes hypocrites je n'opposerai qu'une réflexion.

Quand découvrit-on chez nous que le célibat ecclésiastique était une source de corruption ? quand le poursuivit-on comme un crime? C'est lorsqu'une tourbe d'abominables brigands, qui se disaient la France, décernaient des pensions sur le trésor aux filles de mauvaise vie, et nous sommaient, la pique à la main, d'adorer une prostituée !

On nous cite quelques misérables (trois au plus) qui, depuis le commencement du siècle, ont oublié leur dignité de prêtre et même d'homme. Mais montrez-moi un corps composé de plus de soixante mille individus, qui dans le même espace de temps n'ait donné que trois noms aux annales du crime. D'où vient que ces misérables, dont on nous jette toujours les noms à la tête, parce qu'on n'en trouve pas d'autres, d'où vient qu'ils ont acquis une monstrueuse célébrité, sinon parce qu'ils étaient les seuls de leur ordre, et que leurs méfaits grandissaient de toute la régularité de leurs collègues?

Plusieurs d'entre vous, Messieurs, se souviendront aussi bien que moi des épouvantables

vociférations de notre populace voltairienne, quand un jour l'exécuteur des hautes œuvres stigmatisait publiquement le front d'un prêtre, et d'un prêtre étranger à la France. Pourquoi ce *bis* effroyable poussé par mille bouches altérées du sang de prêtre ? C'est que ces tigres en guenilles, en blouses, et même en habit fin, voyaient pour la première fois un prêtre sous la main du bourreau, et qu'ils désespéraient d'en voir de longtems un autre.

Et puis, croyez-vous que vous eussiez rangé ces indignes prêtres au devoir en les mariant ! Erreur ! Il en est de cette passion comme de celle du vin : au gosier sitibond il est plus aisé de s'abstenir que de boire sobrement. Le plus sûr moyen de préserver votre maison de l'incendie, est de n'y souffrir jamais du feu, pas même au foyer.

Laissons aux Évêques le libre exercice de leur juridiction ; ne prenons jamais la défense des prêtres qu'ils menacent de la houlette, et nos tribunaux n'auront jamais à s'occuper du clergé.

CHAPITRE XIV.

Laissons donc au prêtre sa virginité, si nous voulons qu'il nous sauve; et lui seul peut nous sauver, puisque nous n'expirons que faute de croyances et de vertus.

Gare à lui et gare à nous, si la femme le touche, car *une vertu sort aussitôt de lui*, comme a dit une plume éblouissante, abusant ingénieusement d'une parole sacrée (Michelet)!

Et quelle est cette vertu que la main de la femme, tant pure soit-elle, met en fuite?

C'est la vertu vivifiante, qui dit au Lazare enseveli dans la fange du vice : Reviens à la vertu; et il revient.

C'est la vertu pénétrante qui va surprendre au fond des consciences un fatal secret, et évente sans bruit la mine qui allait peut-être faire sauter un royaume.

C'est surtout la vertu des vertus du prêtre, celle qui le rend l'arbitre du cœur de Dieu et du cœur des hommes, la vertu qui recueillant un jour l'héritage de ses aînées, la foi et l'espérance, doit leur survivre éternellement..... c'est la charité !

Oui, Messieurs, cette charité ardente qui confond dans ses chastes étreintes le grand et le petit, le riche et le pauvre, l'homme civilisé et le barbare, c'est la virginité qui l'allume et l'entretient. Ce corps que la charité immole sans pitié au soulagement du prochain, la continence a dû auparavant le consacrer sans réserve au service de Dieu.

Il sera humain, compatissant, mais jamais martyr, celui qui a dit à une femme : Je te jure amour et fidélité.

Il pourra s'attendrir sur l'orphelin et le pauvre ; mais il ne les chérira pas d'un cœur de mère, celui qui vit entouré d'enfants dont l'entretien, l'éducation, l'avenir, absorbent ses affections et lui prescrivent de sévères économies.

Le morceau de pain que lui-même s'ôterait de la bouche pour sustenter le famélique qui pleure à sa porte, il n'osera l'arracher des

mains de son enfant. Cette vie que, dans un fléau public, il voudrait sacrifier au salut du troupeau et à la gloire de son ministère, il la doit à sa famille.

Vainement il se débat contre la nature; les plus généreuses résolutions expirent forcément devant les pleurs d'une épouse et le vagissement d'un berceau. Toujours prêtre quand il s'agit de percevoir le salaire de ses fonctions, il ne sera jamais qu'époux et père quand il faudra le verser dans le sein des malheureux et y mêler son sang.

Oui, Messieurs, les aveugles doivent le voir, le mariage est le meurtre solennel du prêtre; le flambeau d'hyménée, sa torche funéraire.

CHAPITRE XV.

Me demanderiez-vous, Messieurs, ce que j'ai entendu quelquefois demander, où sont, de nos jours, les martyrs de la charité, les prêtres au cœur héroïque qui, à l'exemple de leur divin chef, aiment à donner leur vie pour leurs frères?

Ah! Messieurs, ne jugeons pas de l'esprit du clergé par les intrigues, l'ambition, la mondanité et les occupations au moins sottes de quelques freluquets en soutane, vrais enfants perdus de la milice sacrée, qui, après avoir voltigé de porte en porte, se nichent tout à coup dans le chœur d'une église, comme les chauves-souris dans les combles, glapissent en chaire quelques périodes que d'autres ont arrondies, et prennent pour de l'admiration notre profond ébahissement à la vue de tant de fatuité.

Derrière ces mouches paresseuses du sanc-

tuaire, qui nous fatiguent de leur inutile bourdonnement, il est un essaim immense, laborieux, appliqué, qui répare incessamment les brèches de la ruche sociale, en consolide les fondements ébranlés et y élabore en silence le miel parfumé des vertus.

Ce travail ne se révèle qu'à l'observateur attentif, parce qu'il est sans éclat, sans bruit, sans secousses ; il est tel, parce qu'il est vaste, profond, harmonique et continu. C'est le travail de l'Artisan suprême, travail si invisible aux sens que l'homme animal nie Dieu. C'est le travail de la nature, travail lent, mesuré, et pourtant d'une fécondité prodigieuse.

Le bruit n'est jamais que le signal de la faiblesse et du désordre.

Voyez-vous la terre entrer en convulsion, quand, ouvrant son sein aux tièdes ondées, elle répond aux caresses du printemps par des flots de verdure? Au contraire, entendez-vous de sourds mugissements sortir de ses entrailles palpitantes, fuyez, paisibles habitants des montagnes, l'enfer va s'ouvrir une issue sous vos pieds! Tremblez, opulents citadins, demain peut-être l'énorme cétacé se jouera sur le faîte de vos palais!

Non, Messieurs, ne cherchons pas les soutiens de l'État dans ces bruyants parleurs qui avocassent du matin au soir dans les assemblées législatives. Une volière de pies ou de perroquets en ferait pour le moins autant.

Ne les cherchons pas non plus dans ces fanfarons de révolte, qui se croient de grands hommes parce qu'ils défont en trois jours ce qui a coûté des siècles; c'est le mérite des incendiaires.

Le vrai législateur des États, le grand redresseur des torts, l'admirable magistrat qui prévient une foule de crimes, répare doucement ceux qu'il ne peut prévenir, et rend presque toujours à la vertu les coupables qui tombent entre ses mains; voulez-vous que je vous le montre, Messieurs? Faisons quelques pas.

CHAPITRE XVI.

Voyez-vous, dans un coin de l'Église, ce prêtre jeune ou vieux, n'importe, enfermé dans une guérite de bois, sans autre mouvement que de se pencher successivement à droite et à gauche pour écouter ce qu'on lui dit, rappeler ce qu'on a trop oublié, et encourager à mieux faire? Eh bien, c'est le curé de la paroisse ou son vicaire.

Qu'est-ce qui le retient plusieurs heures, chaque jour, dans cette place incommode, surtout par le froid qu'il fait? — La curiosité? — Le bonhomme! s'il a le goût des aventures scandaleuses, criminelles, pourquoi n'irait-il pas lire auprès de son feu, à demi couché sur l'édredon, nos romanciers, nos journaux de bas étage, nos chroniques judiciaires? Pourquoi ne pas aller aux soirées de telle de ses pa-

roissiennes qui, par ses délicieuses médisances, lui ferait la confession de toutes les dames du quartier?

Est-ce l'intérêt? Messieurs, la confession ne se paye pas. Ne parût-il jamais au confessionnal, les 800 ou 1,000 fr. qu'il reçoit ne lui seraient pas moins payés. Il est même très probable que si nos prêtres voulaient renoncer à cette vilaine besogne, il arriverait de tous les coins de la France des pétitions à la Chambre pour l'augmentation de leurs appointements. M. Isambert lui-même s'indignerait de voir les ministres du culte, les gardiens de la morale, moins bien salariés qu'un sous-officier de gendarmes.

Qu'est-ce donc qui cloue à la planche, au milieu de gens la plupart pauvres et sans éducation, un prêtre doué peut-être de talents qui lui feraient un nom dans les salons de la capitale ou parmi les écrivains de l'époque? — La charité et un tendre intérêt pour ce même public qui dit quelquefois : Mon Dieu ! à quoi bon ces prêtres?

En doutez-vous? approchez et voyez ce qui se passe.

Ici c'est une pauvre femme du peuple dont le mari porte régulièrement au cabaret, au

jeu ou ailleurs, le produit d'un travail qui suffirait à peine à l'entretien de six enfants. Vient-elle demander du pain pour sa famille? Non, car dès longtemps l'homme de Dieu, instruit de sa détresse, lui épargne la peine de venir le solliciter. Que cherche-t-elle donc? Ah! une parole de douceur et de consolation pour ce cœur horriblement agité où les plus sanglants outrages entassent chaque jour l'amertume et le désespoir.

Vingt fois peut-être l'infortunée a pris le chemin de la rivière, et chaque fois la pensée de son Dieu et de ses enfants l'a ramenée à l'église.

« Où couriez-vous, ma fille? lui dit le saint confident de ses douleurs. Si vous ne pouvez souffrir quelques jours les outrages d'un homme, comment pourriez-vous souffrir éternellement les outrages des démons! Courage, mon enfant, levez les yeux au ciel. Si l'époux terrestre prend plaisir à vous tourmenter, le céleste époux, qui vous a aimée jusqu'à mourir pour vous, vous prépare une éternité de délices. Demain, ce soir peut-être, il viendra vous appeler : qu'il vous trouve semblable à lui sur la croix, douce, résignée et priant avec amour

pour l'auteur de vos maux. Outre que par là vous adoucirez vos peines, vous aurez encore le mérite et la consolation de ramener votre époux. Oui, croyez-moi, il ne tiendra pas contre une douceur à l'épreuve des mauvais traitements. Il sera plus assidu à la maison quand, à force de vertus, vous en aurez fait un lieu de délices. C'est la grâce que vous allez demander avec moi à l'Agneau immolé pour les péchés du monde, et que je vais faire descendre dans votre cœur au pied de ses autels. »

Le *pain des forts* touche à peine les lèvres de la pénitente, que ce front où la parole du prêtre avait ramené le calme, s'épanouit d'espérance et d'amour. L'ange rentre à la maison. Le mari tapage, puis s'étonne, puis admire, puis aime, puis imite.

Comptons : il y a en France un suicide de moins, un débauché de moins, six misérables orphelins de moins. Il y a de plus une excellente mère de famille, un honnête artisan, six enfants bien élevés.

CHAPITRE XVII.

Après la femme au cœur désespéré, arrive l'homme au cœur cupide. C'est un domestique, le vôtre peut-être, brave homme jusqu'ici; mais l'amour trop vif du gain pourrait bien, à force de subtilités, le conduire un jour aux galères.

Un mot que M. le curé dit un jour en chaire sur les devoirs des serviteurs, réveilla vivement ses inquiétudes sur certains petits profits qui, tout examiné, sont des vols. Après bien des raisonnements qui ne le satisfont pas, sa conscience, encore trop peu philosophique pour mépriser le remords, l'amène aux pieds du prêtre. Je ne sais trop ce que celui-ci lui dit; mais, quelques jours après, son maître reçoit une somme d'une main anonyme qui lui affirme que cet argent lui est dû et que ce n'est point par erreur qu'on le lui envoie. S'il a l'œil à ses

affaires, il s'apercevra aussi que la dépense a diminué sans que le train de sa maison en ait souffert.

Comptons donc un coquin de moins, un honnête homme de plus.

Arrive un jeune légiste que je crois avoir vu figurer dans plus d'une émeute. Il raffolait de l'*Esprit des lois*, du *Contrat Social*, des virulentes philippiques de Mirabeau. Depuis, il a assisté aux conférences de Notre-Dame; il se confesse, il lit Pothier, Domat, est assidu aux cours, plus occupé de connaître les lois que d'en faire.

Notez un Séguier de plus, un Danton de moins.

Au légiste succède un brave officier. Lui aussi a entendu la parole qui triomphait des Bayard, des Condé, des Turenne, et même de Napoléon à ses derniers moments. Il veut se confesser, et certes il y a de quoi. Sauf le péché d'usure et certaines bassesses que repousse l'honneur militaire, rien ne manque pour en faire un délicieux gibier de confessionnal.

La revue sera longue : il faudra suivre le gaillard de la maison paternelle au lycée, du lycée à l'armée, de France en Espagne, d'Es-

pagne en Russie, de Russie en Afrique, et lui entendre raconter bien des gestes omis dans les bulletins de la grande armée.

Bref, le pèlerin se retrouve à Paris, l'an de grâce 1838, en face d'un prêtre qui, au lieu de gronder comme on s'y attendait, lui dit avec douceur : « Réjouissez-vous, mon frère ; Dieu vous a rendu ses bonnes grâces et mis en oubli vos péchés, depuis que vous avez eu la franchise de les reconnaître et de les accuser à son ministre. Vous voulez savoir ce qu'il demande de vous pour expier tant de désordres. Plusieurs de vos collègues, peut-être moins coupables, sont allés s'enterrer sous la cendre et le cilice. Pour vous, restez à votre poste : la Religion et l'État ont encore plus besoin d'officiers chrétiens que de saints religieux. Votre pénitence sera d'accomplir avec une religieuse exactitude les devoirs de votre état, de supporter noblement les censures de ceux qui n'auront pas le courage de vous imiter, de prouver à tout le monde par votre exemple que rien ne sympathise mieux avec le véritable esprit militaire que l'esprit religieux ; et croyez que chacune de vos journées comptera pour une campagne aux yeux du Dieu des armées, et vous prépa-

rera, dans les régions de la gloire, une forêt de lauriers éternellement verts. »

L'homme des camps se retire, bien résolu d'en faire plus qu'on n'exige, et scellant sa promesse de quelque beau juron qui fait trembler l'enfer et sourire les anges.

Quelques jours se passent, un second officier arrive, puis un troisième, etc.; et voilà un régiment devenu la terreur des ennemis et des factieux.

Après cela, que les théologiens d'estaminet cherchent dans l'histoire le prêtre ou le moine qui a inventé la confession : si par impossible ils le découvrent, remercions-les et élevons vite une statue à l'*inventeur*.

CHAPITRE XVIII.

Oui, Messieurs, la confession est divine, parce qu'elle est naturelle. « Qu'y-a-t-il, en effet, de plus naturel à l'homme, a dit un grand penseur, que ce mouvement d'un cœur qui se penche vers un autre pour verser un secret? Le malheureux, déchiré par le remords ou par le chagrin, a besoin d'un ami, d'un confident qui l'écoute, le console et quelquefois le dirige. L'estomac qui renferme un poison et qui entre de lui-même en convulsion pour le rejeter, est l'image naturelle d'un cœur où le crime a versé ses poisons. Il souffre, il s'agite, il se contracte jusqu'à ce qu'il ait rencontré l'oreille de l'amitié, ou du moins celle de la bienveillance. »

Si la confession est nécessaire au crime qui se connaît et s'abhorre, elle ne l'est pas moins au crime qui s'ignore et se flatte.

Un ancien philosophe a dit avec beaucoup de raison que nous avons toujours nos vices sur le dos et ceux du prochain sous les yeux. Si nous voulons nous corriger, il faut donc recourir à un œil charitable qui voie là où le nôtre ne peut atteindre.

Vous me direz que la parole évangélique et la belle morale qu'on entend à l'église suffisent pour éclairer chacun sur ses devoirs. Propos de vieille que cela ! De tous ceux qui assistent à un sermon, les deux tiers sont distraits, et le grand nombre des attentifs s'occupent du prédicateur, ou renvoient charitablement à leurs voisins les traits qui leur arrivent. Un discours public est un feu de bataillon à grande distance, plus bruyant que meurtrier. En confession, au contraire, tous les coups portent, parce qu'on nous tire à bout portant. C'est un duel où, pour peu qu'on montre de la franchise, les vices et les illusions succombent forcément.

Si j'étais théologien, j'en dirais bien davantage. Mais une chose qui vous en dira plus que tous les théologiens nés et à naître, c'est la confession. Confessez-vous, Messieurs; goûtez l'ineffable douceur qui inonde le cœur au sortir d'une bonne confession ; savourez l'odeur de

vertu qui parfume une âme ainsi régénérée, et vous rirez des fantômes dont votre imagination peuplait les avenues de la guérite de bois.

Toutefois, Messieurs, midi sonne, et le prêtre dînerait à minuit, s'il lui fallait auparavant faire une excursion dans nos consciences. Laissons-lui prendre le frugal repas qui l'attend. Trouvât-il une petite volaille sur sa table et un verre de bon vin vieux, qui l'a mieux mérité que lui? Nous l'accosterons au sortir de table.

CHAPITRE XIX.

Il a dîné ; il descend dans son jardin, fait quelques tours, regarde ses fleurs les unes après les autres, gronde son chien assez mauvais fleuriste, puis se recueille, récite quelques prières, et, si personne ne vient lui demander des avis ou des bienfaits, il sort pour en répandre.

Tantôt il va se mêler aux laboureurs, parle de la pluie, du beau temps, puis de Celui qui donne l'une et l'autre ; tantôt il entre chez l'artisan, demande des nouvelles de la famille, appelle les enfants par leur nom, les caresse, leur parle délicieusement du bon Dieu, et tout en ne s'adressant qu'aux marmots il trouve le moyen d'instruire le père et la mère. En sortant

sence vous causait naguère tant de joie? Son sang précieux qui a lavé le ciel et la terre, n'aurait-il pas le pouvoir de purifier votre âme ! N'avez-vous pas tout ce que Dieu chérit le plus après l'innocence, un cœur repentant? Mon Dieu, que feraient ici-bas vos prêtres, si vous rejetiez de votre sein des âmes dont vous avez si bien disposé le cœur! »

Un front serein, un regard amoureux fixé sur la croix annoncent la victoire de l'espérance et la fin du combat. Aussitôt le cierge bénit s'allume, le prêtre tombe à genoux avec les assistants, et convie la cour céleste à voler au-devant d'un bienheureux, puis il se relève pour dire : *Partez, âme chrétienne...* L'âme obéit, et en volant aux joies immortelles, elle imprime sur les lèvres du défunt un sourire que la mort ne peut effacer.

Si c'est une pauvre veuve chargée de famille, que la mort a frappée, soyez sans inquiétude sur les infortunés orphelins. Le prêtre dira à telle de ses paroissiennes : Vous êtes affligée de n'avoir point d'enfants ou d'avoir perdu ceux que vous aviez, en voilà un que Dieu vous envoie. Il dira à une autre : Vous n'en avez qu'un,

au lieu des dix que vous pourriez nourrir ; eh bien, vous en aurez deux.

Il trouvera toujours des mères et des nourrices à ses enfants adoptifs, le prêtre qui n'a point d'enfants selon l'ordre de la nature.

Le prêtre prie de nouveau, scrute sa conscience, non pour savourer le bien qu'il a fait, mais pour se reprocher celui qu'il croit avoir omis. Il gémit devant Dieu d'être un serviteur inutile, promet d'être plus laborieux demain, puis s'endort bien vite ; car dans une heure peut-être il faudra voler au secours d'un malade, et la nuit une fois écoulée, plus moyen de dormir pour le prêtre.

Messieurs, ce n'est là peut-être que le dixième du bien que fait un saint prêtre ; car le secret de la vertu, qu'il recommande si souvent aux autres, il le garde tant qu'il peut lui-même. Toutefois, supposé qu'il n'en fasse pas davantage, que pensez-vous de ses journées?

Un jour ce prêtre meurt, et nos journaux qui ont des articles nécrologiques même pour les orangs-outangs, garderont le silence.

Après tout, comment le monde aurait-il fait attention à ce prêtre, lui qui n'a pas vu passer les Apôtres! Cherchez dans les annalistes de Rome païenne les noms de Pierre et de Paul. Il y avait longtemps qu'ils prêchaient, catéchisaient, baptisaient, quand un jour ils se trouvèrent englobés dans le nombre de ceux que Néron envoyait à la mort. Et pourtant ces ob-

scurs suppliciés avaient ravivé le cadavre infect de l'empire, créé un peuple nouveau, et fondé une puissance qui devait durer autant que le monde, et franchir toutes les limites respectées des aigles romaines.

CHAPITRE XXI.

Avouons-le, Messieurs, le vrai sublime de la vertu gît dans cette vie souterraine du prêtre, vie toujours semblable à elle-même, dont rien n'interrompt l'accablante monotonie, vie toute de sacrifices, où la nature, s'immolant sans relâche, n'est jamais soutenue par l'éclat du martyre et le bruissement de l'opinion.

Quand on a un cœur d'homme, on peut bien quelquefois dans sa vie aller se placer en face de la mort sur un champ de bataille; l'entraînement de l'exemple, le regard des braves, des chefs, de la patrie, de l'Europe entière, et le fantôme de l'honneur, jamais plus brillant que dans la fumée des combats, donneraient du courage aux plus timides. Qui, pour se couvrir de gloire, ne s'exposerait gaiement à se faire couvrir de terre?

Mais se condamner à une sépulture anticipée, en sevrant son cœur des joies de la famille, de tout ce qu'il y a de plus doux parmi les douceurs de la vie; avoir l'oreille incessamment ouverte aux plaintes de la misère, aux cris de la souffrance, au râle des mourants, aux humiliants aveux du remords, et ne recueillir pour prix de son dévouement que les outrages, les sarcasmes, la haine et les persécutions du monde, certes c'est un héroïsme qui paraîtroit fabuleux s'il n'était si commun.

Toutefois cette immolation du prêtre vous paraît-elle moins généreuse, parce qu'elle dure autant que la vie? Faut-il vous le montrer affrontant avec joie une mort qui fait pâlir les braves eux-mêmes? Eh bien, voyez-le, au chevet du cholérique ou du pestiféré, cherchant une âme à sauver dans ce cadavre hideux où la vie ne se manifeste plus que par d'horribles convulsions. Parents, amis, serviteurs, tous s'enfuient saisis d'épouvante; le prêtre seul reste au milieu de cette atmosphère de mort. Que le mal soit contagieux ou non, peu lui importe : pas d'autre contagion, pour lui, que celle du crime; pas d'autre mort à craindre que celle qui prive à jamais de l'amitié de Dieu.

Et cela, Messieurs, ce n'est pas seulement à Paris, à Marseille, à Toulon, qu'on l'a vu. Des bords de la Néva jusqu'aux rives du Mississipi, partout où le fléau entassait des montagnes de cadavres, le prêtre catholique s'est montré prodigue de sa vie, visiteur intrépide des lazarets, et nulle part dans ces terribles chantiers de la mort il n'a rencontré le ministre luthérien ou calviniste soufflant l'espérance à l'oreille de son coreligionaire expirant.

Partout son héroïque charité a forcé les hommages des sectes ennemies et valu à leurs ministres des reproches également injustes et amers. Oui, injustes ; car comment ne voit-on pas que ce qui est sublime dans un prêtre célibataire, serait barbare dans un ministre ayant femme et enfants !

D'ailleurs, comment pourrait-il consoler un moribond, celui qui s'est ôté le droit de rien affirmer? Parlera-t-il de la lecture de la Bible au malheureux dont l'œil s'éteint dans les ombres du trépas? Lui dira-t-il : Consolez-vous, mon frère; Dieu ne saurait damner une âme qui a préféré aux abominations de l'Église romaine la religion de Luther, de Calvin, du roi de Prusse ou de la jeune reine d'Angleterre !

Messieurs, si jamais nous adoptons la religion de Papa-Berlin, stipulons du moins que sa sainteté berlinoise nous garantira du choléra, de la peste et en général de tous les fléaux qui imposent au ministre du culte le pénible devoir de s'immoler pour ses frères.

CHAPITRE XXII.

Le prêtre a deux complices de sa charité : l'un est son frère connu sous le nom de *Frère des Écoles chrétiennes*, *Frère de la Croix*, de *Saint-Jean-de-Dieu*, *etc.* ; l'autre est sa sœur la religieuse, appelée *Sœur de la Charité*, *Sœur-Grise*, *Sœur de Saint-Joseph*, *de la Croix*, *etc.* Ils sont l'un et l'autre pour le petit peuple ce que lui-même est pour toutes les classes, lumière et consolation. Éclairer et consoler! en faut-il davantage à cette pauvre humanité qui est toute ignorance et douleur!

Suivons ces anges d'amour; où vont-ils? ils vont s'entourer des nombreux enfants du pauvre, que la nudité encore plus que la paresse retient dans les tristes réduits où ils ont vu le jour. Ni les haillons souillés de vermine, ni l'o-

deur suffocante de l'humide cabane, ne les rebutent.

Que veulent-ils leur apprendre? La doctrine qui seule empêche les grands d'être des oppresseurs et les petits d'être de vils esclaves ou des scélérats.

Ils les entretiennent du Dieu né dans une étable, du Dieu suant trente ans dans un atelier pour gagner du pain, Lui qui le donne aux rois eux-mêmes. Ils parlent du Royaume éternel qu'il a promis à tous, surtout aux pauvres, si, fidèles à le suivre sans murmure sur la route des privations, ils n'attendent leur pâture de chaque jour que de leur travail et de la bonté infinie de Celui qui nourrit l'énorme éléphant et l'imperceptible vermisseau.

Confrontez cet enseignement simple et sublime avec l'enseignement mécanique que nos anglomanes voudraient lui substituer. L'ardoise lancastérienne peut bien produire des machines industrieuses capables de lire, écrire, chiffrer, des automates révolutionnaires qui vous jetteront un pavé à la tête en criant : Vive la liberté!

Le claquoir du Frère et de la Sœur des écoles chrétiennes peut seul former des hommes

qui portent noblement le poids de l'indigence, des hommes inaccessibles à l'envie et à la cupidité en face de l'opulence et de la grandeur, parce qu'ils croient au céleste séjour où laboureurs, journaliers, mendiants, trôneront éternellement au-dessus des rois, s'ils ont été plus vertueux.

Il y a pourtant des hommes qui préfèrent l'ardoise au claquoir! N'en soyons pas surpris. Il faudrait être bien fou pour ne pas voir que le monde est plein de fous.

CHAPITRE XXIII.

Entrons maintenant dans les hôpitaux, et voyons les anges de lumière transformés en anges de consolation.

Panser des plaies dégoûtantes, essuyer des ulcères honteux, recevoir le dernier soupir des agonisants, ensevelir des cadavres inconnus, et cela non pas un jour, un mois, une année, mais toute la vie; et cela quand la jeunesse, la beauté, les richesses, l'affection d'une famille désolée, promettent une vie douce et même brillante dans le monde!

« Y a-t-il rien de plus grand sur la terre, » demandait un impie fameux (Voltaire), « que le sacrifice que fait un sexe délicat de la beauté, de la jeunesse, et souvent de la haute naissance, pour soulager dans les hôpitaux ce ramas de toutes les misères humaines, dont la vue est si

humiliante pour l'orgueil et si révoltante pour notre délicatesse? »

Non, rien de si grand ne s'est jamais vu sous le soleil, et, par une suite nécessaire, rien ne fut jamais aussi vil, aussi exécrable, que l'écrivain qui osa appeler infâme la Religion qui inspire de telles vertus.

Ah! Messieurs, qui pourrait douter encore en présence d'une Sœur de la Charité!

Jetez au feu, si vous voulez, tous les chefs-d'œuvre de logique et d'éloquence que les plus beaux génies ont produits en faveur du catholicisme; opposez-moi tous les chefs-d'œuvre de séduction que l'incrédulité et l'hérésie ont publiés contre depuis dix-huit siècles : pour remplacer ceux-là et pulvériser ceux-ci, je n'ai besoin que d'une Religieuse Hospitalière.

« Le catholicisme fait des Hospitalières; c'est donc Dieu qui l'a fait. »

Voilà ma démonstration. Malheur à qui ne la comprendrait pas! Ce quelque chose qui nous bat sous la mamelle gauche, chez lui ce serait un caillou.

Se peut-il, Messieurs, que ces anges terrestres trouvent des ennemis! Quoi! il y aurait des hommes qui détesteraient la charité, parce

qu'elle est religieuse ; comme s'il pouvait y avoir une charité irréligieuse !

Vainement voudrait-on le nier, les boues de nos villes recèlent encore de ces êtres à la façon de Robespierre et de Marat, reptiles plus dégoûtants que dangereux, couvés, éclos et nourris dans la fange sanglante du XVIIIe siècle. Qu'ils vivent, Messieurs, pour notre instruction ! Montrons-les à nos enfants comme une preuve de l'horrible dégradation de notre espèce, quand elle ne lève les yeux au ciel que pour blasphémer.

Oui, qu'ils vivent ! ils ne laisseront pas de leur race, soyons-en bien sûrs. Les monstres sont mulets.

CHAPITRE XXIV.

Il y a des hommes qui, tout en faisant l'éloge de nos Hospitalières, n'en travaillent pas moins à leur ravir l'administration des hôpitaux, et à les réduire au rôle de manœuvres sous la direction d'économes salariés. A les entendre, la *place* de ces bonnes Sœurs est *d'être au chevet des malades et de les environner de leurs soins;* mais voilà tout, car *elles ne fournissent pas de cautionnement et n'entendent rien aux règles de la comptabilité.*

Elles ne fournissent pas de cautionnement! Eh! Messieurs, un peuple est terriblement malade quand la Religion et la vertu ne lui paraissent plus caution suffisante.

Que nos ministres et nos fonctionnaires publics soient aussi assidus que les Sœurs de la Charité à la prière du matin et du soir, à l'exa-

men de conscience ; qu'ils aillent à confesse, je ne dis pas tous les huit jours, mais au moins une fois l'an, et vous verrez que cela arrêtera plus de malversations que nos lois sur la responsabilité, sur les cautionnements, vraies toiles d'araignées tendues au-devant des vautours.

Elles n'entendent rien aux règles de la comptabilité ! Il est possible que nos Hospitalières soient moins habiles à tenir des livres de comptes que nos gens de bureau qui n'ont autre chose à faire. Mais les livres de comptes ne nourrissent que ceux qui les dressent. L'essentiel dans la comptabilité de nos hôpitaux est que tous les revenus en soient consciencieusement employés au profit des malheureux ; ce but obtenu, à quoi bon des comptes minutieusement détaillés ? En général, la charité compte peu : son compte, à elle, est de donner tout ce qu'elle a et de se donner elle-même sans réserve. L'obliger à tenir un registre exact de toutes ses impenses, c'est la tuer.

Mettez les deniers de nos hôpitaux entre les mains d'inspecteurs et d'économes à gages ; vous aurez sans doute des livres de charges et de décharges en belle écriture moulée, des co-

lonnes de chiffres d'une ravissante symétrie ; mais, comme en Angleterre, la bonne moitié des revenus se consumera à l'insu des pauvres.

Ces habiles chiffreurs ne vivent pas de chiffres, croyez. Entre toutes les espèces emplumées je n'en connais pas de plus gloutonne ; ce sont de vrais gésiers de canards ; l'or y fond comme la cire au feu.

La manie des formes, qui est le démon familier des hommes de bureau, priverait les pauvres même du peu qu'on leur laisserait. Dans un hôpital soumis à une bonne administration, pour obtenir un lit il faut une supplique appuyée d'un certificat du médecin et d'une attestation de pauvreté. Supposé que la supplique arrive sans fâcheux accident à son adresse et soit trouvée régulière, on la décrète d'un *soit montré ;* en réponse au *soit montré*, on requiert information sur l'exposé des faits — décret d'informer — visite du médecin — enquête sur l'état de fortune — rapports des enquêteurs — délibération — enfin, la chose allant au mieux, il sort au bout de trois ou quatre semaines un permis d'entrer. On vient en porter la nouvelle au suppliant ; mais celui-ci est déjà parti, en compagnie du croque-mort, pour

un pays où l'on entre sans supplique, sans *soit montré,* sans *enquête, etc.*

Au demeurant, bien lui en a pris de s'être sauvé ; car la régularité des formes lui réservait dans l'hôpital une fin encore plus misérable. Pour la moindre tasse de bouillon, il lui aurait fallu un bon revêtu d'une demi-douzaine de *visas.* En suivant la filière des bureaux, le bouillon lui serait arrivé froid comme glace, ou le froid de la mort l'aurait saisi lui-même avant l'arrivée du bouillon. C'est ce qui se voit dans la plupart des hôpitaux de Londres, où la comptabilité est admirable. Le plus souvent on n'y trouve des lits et du bouillon que pour les trépassés.

Je crois l'avoir déjà observé, la plus terrible maladie de l'époque est cette rage d'administration qui possède tout le monde. L'Europe fourmille de bureaux ; les bureaux fourmillent d'employés : comme le seul mérite du grand nombre de ceux-ci est de savoir écrire et chiffrer, il a fallu que l'administration descendît à la portée de leur génie et devînt toute paperassière. Écrire sans mesure et sans fin, entasser protocoles sur protocoles, projets sur projets, rapports sur rapports, comptes sur

comptes, dépêches sur dépêches, c'est maintenant le grand art de gouverner et d'administrer. Un jour le feu prendra à ces montagnes de sottises imprimées ou manuscrites, et je crains fort qu'il n'y ait plus assez de sang dans nos veines pour arrêter l'incendie.

Messieurs, préservons au moins nos hôpitaux. Que la bureaucratie nous y mène tous, les uns après les autres, à la bonne heure, c'est son métier; mais, de grâce, qu'elle s'arrête à la porte. Mourons, s'il plaît à Dieu, de phthisie, d'apoplexie, de choléra, de peste; mourons de toutes les morts connues jusqu'à ce jour; mais ne mourons pas de *comptabilité*.

CHAPITRE XXV.

En parlant du prêtre, de son frère et de sa sœur, puis-je passer sous silence celui que tous trois appellent leur père, celui qu'ils accompagnent sur la route de l'exil ou sur les marches de l'échafaud, quand des frénétiques lui disent : Pontife d'une religion que nous abhorrons parce qu'elle nous commande la vertu, bois du sang avec nous, vautre-toi dans la boue, ou meurs !

L'Évêque ! savez-vous, Messieurs, ce que c'est qu'un Évêque? Certes, si vous l'ignoriez, vous seriez bien peu excusables. Pour en donner une magnifique définition, il vous suffirait de nommer tous nos Évêques à la file. — Tous? — Oui, tous hors un seul (qui, dit-on, ne l'est plus), et encore ce seul en dirait autant que les autres, si vous ajoutiez : Un Évêque est tout ce que celui-ci n'est pas.

L'Évêque est une création chrétienne qu'il faut étudier en elle-même, car l'ancien monde n'offre rien de semblable. C'est le principe générateur des merveilles que nous avons vu opérer au prêtre, au frère, à la sœur. Dans le cercle de la religion et de la bienfaisance, tout ce qui se fait sans qu'il ait dit, Oui, est éphémère, suspect, dangereux. Tout ce qui se fait quand il dit, Non, tourne infailliblement mal, à moins que lui-même ne soit mal avec l'Évêque des Évêques à qui il a été dit : « Paissez les brebis et les agneaux. »

Oui, Messieurs, n'en déplaise à tels de nos perroquets législateurs, un Évêque est quelque chose de si grand, qu'on ne saurait y toucher sans mettre en émoi la presse européenne. Et observez que dans ces sortes de rencontres les qualités personnelles ne sont rien, c'est l'Évêque qui est tout.

Est-ce l'illustre et vertueux baron Droste de Wischering qui fixe tous les regards sur Minden ? Non, c'est l'Archevêque de Cologne. Qu'a-t-il fait pour exciter un intérêt aussi général? Il a eu le courage de répondre : Non ! à un souverain qui se croit dieu, puisqu'il s'arroge le droit de faire des religions. Or, pour punir

ce crime énorme, le nouveau dieu a fait marcher une armée (1) ; pour empêcher le peuple de sympathiser avec le déicide, il a placé un agent de police dans chaque maison, un factionnaire à chaque porte ; et pour ôter au grand criminel l'estime et l'admiration de l'Europe, il a salarié en Allemagne et chez nous tous les débitants de calomnies.

Encore une fois, c'est quelque chose de grand qu'un Évêque,..... pourvu qu'il soit rare à la cour. Peut-être dis-je mal, mais un Évêque à la cour, c'est un poisson sur la paille. Bossuet lui-même y était petit, quand il ne s'y montrait pas en chaire. Qu'on y voie des Évêques *in partibus*, à la bonne heure !

Des Évêques *in partibus !* cela va-t-il intriguer nos dames qui s'avisent de lire sans savoir le latin ? Un Évêque *in partibus !* grand Dieu ! qu'est-ce que cela ? Il y aura telle gentille liseuse qui dira à sa belle voisine : Ma chère, un Évêque *in partibus* est sans doute un Évêque turc, un Évêque bédouin, un abbé Crossé-Mitré de la cour impériale de Maroc.

Mesdames, on dit bien que vous parlez tou-

(1) Voyez les pièces justificatives.

nir encore une fois son troupeau, et déposer dans le cœur du divin Pasteur tout ce que son cœur éprouve d'angoisses maternelles à la vue de tant d'enfants qui s'égarent et s'endorment sur le bord des abîmes sans fond de l'éternité, enfants dénaturés qui ne répondent aux plus touchantes sollicitations que par d'insolentes moqueries et une désolante indifférence.

Que j'aime à le contempler dans le jardin solitaire où il se promène à pas lents, méditant les paroles de vérité et d'amour, qu'il ira bientôt redire à ses ouailles dispersées sur la montagne ou paissant dans le creux des vallées sous la garde du prêtre !

Qu'il est grand, dans ses courses apostoliques, le préfet des âmes, gravissant, le bâton à la main, le sentier étroit suspendu sur les abîmes où le torrent blanchit les rochers de sa bouillonnante écume, et emplit la vallée de ses longs mugissements !

Le pasteur du hameau caché dans les nuages est accouru avec les villageois au pied de la montagne pour lui dire : « Monseigneur, les chemins sont impraticables ; notre jeunesse descendra ; n'exposez pas des jours si précieux au diocèse. »

« Mes enfants, si les chemins sont impraticables, par où êtes-vous donc arrivés? Votre jeunesse descendra; mais vos vieillards, vos enfants, vos malades, la plus chère partie du troupeau, viendront-ils recevoir ma bénédiction et la parole qui rend l'espérance à la vieillesse, éclaire l'enfance, adoucit la souffrance et la douleur? Puisque mon cheval ne peut avancer, il restera ici; la charité me prêtera ses ailes. Si je meurs de fatigue au sein de vos montagnes, vous graverez sur ma tombe l'épitaphe que le divin Pasteur imprima de son sang sur la croix, il y a dix-huit siècles : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.*

Allons, mes enfants, vos âpres rochers se couvrent de roses quand on pense au Calvaire. »

CHAPITRE XXVII.

Et nous, Messieurs, resterons-nous là avec l'humble haquenée du Pontife? Non, Messieurs, trop souvent nous avons fait cortége au vice triomphant : suivons aujourd'hui celui de la vertu; mêlons-nous aux pompes religieuses, les seules connues de nos montagnards.

Voyez dans le fond de l'étroite vallée cette longue file d'enfants, de jeunes filles, de femmes, de jeunes gens, de vieillards, parés comme aux plus beaux jours de fête, précédés d'éclatantes bannières, et s'avançant comme une guirlande mouvante sur les flancs noirs du rocher; plus loin, cette double haie de bouleaux et de sapins sortis de la forêt pour rendre hommage au ministre de Celui qui donne le suc à leurs racines, la verdure à leurs rameaux.

Avançons, Messieurs, deux à deux, chapeau bas, au chant des saints cantiques, au son mille fois répété de la cloche lointaine ; entrons dans le temple rustique dont les vertus du pasteur et l'innocence du troupeau sont le plus bel ornement.

Moins d'attention, s'il vous plaît, aux joues de rose, aux lèvres de carmin de nos jeunes bergères; comme elles, n'ayez des yeux et des oreilles que pour le messager du ciel.

Prosterné au pied des autels, il n'a encore parlé qu'au Dieu qui l'envoie, et déjà des larmes roulent dans tous les yeux. Il se lève, il se tourne vers l'assemblée profondément recueillie ; que dira-t-il? Il dira ce que le vénérable prêtre qui est à ses côtés n'a cessé de dire depuis vingt ou trente ans. Il expliquera la loi du ciel et de la terre, la loi du temps et de l'éternité, la loi sans laquelle les autres lois ne sont que des commérages de tribune, la loi qui commande toutes les vertus, proscrit tous les vices, règle tous les devoirs; la loi qui fait les bons rois, les bons sujets, les bons maris, les bonnes épouses, les bons maîtres, les bons serviteurs ; la loi qui rend les magistrats incorruptibles, les soldats intrépides et humains ;

enfin, la loi qui nous ferait croire au bonheur de cette vie, si elle ne nous apprenait que les joies de la vertu ne sont qu'un faible avant-goût des délices sans mesure et sans fin de la céleste patrie.

CHAPITRE XXVIII.

Le catéchisme va commencer. Écoutez, Messieurs, les questions que l'auguste vieillard adresse à l'enfance, questions colossales qui ont fait radoter si longtemps les plus fortes têtes de l'antiquité, problèmes gigantesques que nos sublimes professeurs de philosophie et d'histoire ne tentent jamais de résoudre en dehors de l'Évangile, sans faire rire jusqu'aux larmes le gros bon sens qui les écoute.

« Dites-moi, mon enfant, qui a créé le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment? Comment, pourquoi existez-vous vous-même? Qu'êtes-vous, un animal, un ange, un dieu, ou un mélange de tout cela? Qu'est-ce que la vie? Qu'est-ce que la mort? Pourquoi l'homme est-il si malheureux avec un désir si vif du bonheur, si vicieux avec tant d'estime pour la vertu, si

ignorant, si rampant avec une si haute idée de ses lumières et de sa grandeur? »

Ecoutons la réponse de ces intelligences de huit ans, élevées au milieu du bêlement des troupeaux. Jamais la raison a-t-elle fait entendre un langage aussi ferme, aussi lumineux, aussi élevé, aussi divin? D'où vient aux petits enfants du pâtre cette merveilleuse science refusée aux plus sublimes génies?

Quel est ce petit livre que vous voyez entre leurs mains? — Messieurs, c'est le plus beau des livres après l'Évangile, puisqu'il n'en est que le résumé fidèle; c'est le code éternel des intelligences et des cœurs; c'est le livre dont les plus beaux livres ne sont que le commentaire; c'est le plus parfait des livres, puisque des milliers de critiques acharnés y cherchent vainement une erreur depuis dix-huit cents ans; c'est le catéchisme, oui, le catéchisme! quel livre, Messieurs! Lisons-le, étudions-le, méditons-le. Brûlons tous nos autres livres, le mien le premier, si vous voulez, pourvu que les autres le suivent; nous en saurons bien assez, quand nous saurons notre catéchisme; nous ne serons que d'orgueilleux idiots tant que nous ne le saurons pas, fussions-nous des

bibliothèques vivantes, des colonnes d'académies.

Etudiez le catéchisme, Messieurs qui nous gouvernez, et si vous faites encore des sottises, vous comprendrez au moins que ce sont des sottises.

Apprenons-le et surtout pratiquons-le tous, si nous voulons sortir de l'effroyable gâchis où nous suons sang et eau depuis que nous sommes brouillés avec le catéchisme.

CHAPITRE XXX.

Mais si nous voulons que les Évêques remontent la ruche, laissons-les gouverner l'essaim comme ils l'entendront. Si pour le grand œuvre, outre des prêtres à demeure appelés curés, il leur faut encore des prêtres toujours sur pied nommés missionnaires.....

Pas de bruit, Messieurs! on trépigne là-bas, probablement parce qu'on ne sait pas parler, parce qu'on a l'esprit dans les hottes. Je sais bien que le mot a peine à entrer dans certaines oreilles, si grandes qu'elles soient; mais il ne s'agit pas de mots dans une assemblée comme celle-ci. En bonne logique, commençons par définir. Messieurs les interrupteurs, voudriez-vous bien nous dire ce que c'est qu'une mission?

J'adressai l'autre jour la même question à un homme du peuple souverain, qui invectivait avec une extrême chaleur contre la *mission* en présence d'un bon nombre de ses pareils. — « Tenez-vous à le savoir, Monsieur? allez dans l'église de..... Vous verrez en chaire un grand homme sec, affublé d'une chemisette de calicot blanc sur un habit noir, une croix sur la poitrine, assourdissant de je ne sais combien de balourdises un troupeau de dévotes et d'imbéciles qui l'écoutent comme un ange et pleurent comme à un enterrement : eh bien, c'est la mission. » Puis s'adressant à son royal auditoire : « Qu'il vienne, le drôle, qu'il vienne à,.... et aussitôt un long bourdonnement de mort circula parmi ces majestés en guenilles.

Voilà, Messieurs, à quoi l'on s'expose en ne définissant pas ou en définissant mal. Ce bon peuple peut prendre des hommes pour des choses, et vous tuer très innocemment un prêtre, tout en croyant ne tuer que la mission.

Messieurs, ne parlons plus des missions, puisque c'est un mot damné dans le monde; mais liberté aux missionnaires, comme à tout citoyen qui n'a ni volé, ni tué, ni incendié, ni fait de ces vilaines choses qui conduisent au

CHAPITRE XXXI.

Quoi, Messieurs, il y aurait encore parmi nous des esprits assez souples au bât pour supporter les sottes histoires du gouvernement occulte, des armées souterraines, du poignard dont la poignée est à Rome et la pointe en tous lieux !

Ah ! Messieurs du *Constitutionnel* et consorts, nous en avez-vous fait de ces contes pendant la comédie de quinze ans ! Que de fois vous aurez pouffé de rire en songeant à l'incomparable innocence de vos abonnés !

Croyez-moi, Messieurs, c'est un métier de damné que vous faites là. S'il profite un moment, il finit toujours mal. Tant vont les cruches à l'eau, qu'à la fin elles se cassent. Vous avez beau être solides, Messieurs..... Tôt ou tard le bonhomme Jacques s'aperçoit qu'on lui

a donné du cuivre pour de l'or, et il arrive chez vous avec ses sabots à la main, la fureur dans les yeux et les gros jurons à la bouche. Chat échaudé craint l'eau froide. Vous diriez plus de vérités que n'en dit le *Moniteur*, qu'on ne vous croirait plus. Vous en êtes à ce point que le seul moyen de ne pas tromper vos lecteurs est de continuer à mentir.

Ah! Messieurs, que vous auriez besoin d'une bonne mission! Si les Jésuites étaient encore à Saint-Acheul ou à Mont-Rouge, je vous supplierais, dans l'intérêt de vos âmes et de celles de vos abonnés, d'y aller faire une sévère retraite durant quelques mois. Mais, comme, grâce à vos homélies, ces bons Pères n'osent plus se montrer nulle part, invitez-les, Messieurs, à vous aller prêcher et confesser dans vos bureaux.

Là, nul danger. Ils y prêcheraient toute une année avec la voix de Brydaine, que personne ne songerait à eux. Les uns diraient: Ces messieurs exercent quelque député novice à réciter les éloquentes improvisations que nous lirons après-demain dans leurs colonnes. — Vous n'y êtes pas, diraient les autres; ces messieurs qui savent tout, ont vent d'une émeute, et ce que

vous entendez est une répétition donnée aux harangueurs chargés de ramener la populace à l'ordre.

Enfin, que ne dirait-on pas? mais bien fin qui verrait là des Jésuites!

Eh bien, Messieurs, puisque vous êtes assurés du secret, vite en besogne. Vous le savez, il y a des Jésuites partout, courez aux plus proches. Il n'y a pas à choisir, qui voit un Jésuite en voit cent.

Craindriez-vous l'embarras d'une confession générale? — Pas de confession moins embarrassante que la vôtre. Tous vos péchés, du moins vos péchés de journalistes, sont écrits, imprimés. Prenez vos feuilles depuis la première jusqu'à la dernière, lisez tout, ne cachez rien.

— Tout? Mais pourtant il nous est arrivé parfois de dire de fort belles choses sur la Religion, le clergé, le roi, etc.

— Oui, Messieurs, mais tout cela était une aiguille à passer du mauvais fil; c'était de la fine impiété frottée de dévotion. Songez que le bien fait à mauvaise intention est pire que le mal.

Ici point de patelinage. La moindre réticence

gâterait tout. Lisez tout d'un bout à l'autre. Ce sera long sans doute; mais ces bons pères savent être patients à l'affût quand il s'agit de gibier de votre espèce. Et puis, nous avons bien eu la patience de vous lire, nous qui ne sommes pas Jésuites.

— Mais pendant l'opération que deviendra notre journal? que feront nos abonnés?

— Vos abonnés, Messieurs, continueront à bâiller comme par le passé. Est-il donc impossible de bâiller sans vous lire? Enfin, vos abonnés..... ils liront mon livre.

CHAPITRE XXXII.

Je n'ai pas la prétention de faire ici l'apologie des Jésuites. Qui en eut jamais moins besoin qu'eux! Quand les quatre parties du monde n'attesteraient pas les immenses services qu'ils rendirent à la Religion, aux sciences, à l'humanité; quand les plus grands écrivains des deux derniers siècles, quelles que fussent d'ailleurs leurs opinions, n'auraient pas rendu un éclatant hommage à leurs talents et à leurs vertus, ne leur suffirait-il pas d'avoir mérité la haine d'un Pombal, d'un d'Aranda, d'un Choiseul, d'une Pompadour et de leur triste séquelle?

On les accusa de corrompre la morale. Qui les accusa? Des prostituées en faveur, une cohue de magistrats et d'écrivailleurs la plupart

perdus de débauches et grands admirateurs de la morale de *la Pucelle*.

On les accusa de compromettre la dignité et la sûreté des gouvernements par leurs intrigues, leur esprit de domination ; et leurs calomniateurs ne furent pas plus tôt maîtres des affaires, qu'ils signèrent le plus honteux traité qui souille nos annales, livrèrent à l'Angleterre des colonies fondées bien plus par les vertus de nos missionnaires que par la puissance de nos armes, et préparèrent tous les désastres qui ont désolé la France, l'Espagne et le Portugal.

De nos jours encore, qui a provoqué le massacre des Jésuites à Madrid et leur barbare expulsion de toute la Péninsule, sinon l'infâme faction qui, pour dévorer plus tôt les restes sanglants de la patrie, convie à l'horrible festin tous les vautours de l'Angleterre et d'ailleurs?

Et..... mais ceci ressemble à de l'indignation : or l'indignation ne déroge pas moins au calme philosophique de Platon qu'à l'hilarité bouffonne de Polichinelle.

D'ailleurs, je le répète, je ne veux point me faire l'apologiste des Jésuites. S'ils sont venus se placer sous ma plume, c'est que je veux vous offrir, Messieurs, quelques réflexions sur

les ordres religieux, magnifique appendice du sacerdoce catholique et son agent le plus actif dans le grand œuvre de la régénération du monde.

Grâce à Dieu, nous n'en sommes plus au temps où l'on ne pouvait hasarder le mot *Moines* dans le beau monde, sans lui donner pour cortége le fanatisme, l'ignorance, la superstition, la paresse et la barbarie. Nous consentons enfin à étudier l'histoire ailleurs que dans les romans du Menteur de Ferney et des ignobles faussaires qu'il traînait à sa suite. Déjà leurs sales productions, repoussées des bibliothèques honnêtes, couvrent le parapet de nos ponts, les quais de nos rivieres, en attendant que les polissons qui les lisent encore, leur rendent pleine justice en les joignant aux immondices bien moins immondes dont l'humide élément délivre nos cités.

A peine avons-nous porté un regard attentif sur le moyen-âge, que nous avons vu cette race stupide et indolente des moines se lever comme des géants au milieu du monde barbare, et livrer un combat de huit siècles pour sauver histoire, sciences, agriculture, beaux-arts, humanité, liberté, en un mot, tout le bagage

de civilisation qui nous distingue des Hottentots.

On avoue maintenant cela ; on s'extasie même devant les prodigieux travaux du monachisme; mais on a grand soin de l'avertir que son temps est passé et que sa présence serait plus nuisible au siècle des lumières et à la régénération qui se prépare, qu'elle n'a été nécessaire aux siècles d'ignorance.

Telle n'est point ma pensée, Messieurs ; et, pour parler sans détour, je crois fermement que, pour sortir du bourbier où nous étouffons, nous trouverions infiniment plus de secours dans le cordon d'un pauvre frère capucin que dans tous les fils d'araignée sortis du cerveau de nos régénérateurs.

CHAPITRE XXXIII.

Oui, Messieurs, je crois à l'actualité du monachisme, et même je l'estime nécessaire plus que jamais, n'eût-il que l'avantage d'offrir une honorable retraite aux malheureux, aux mécontents, à tous ceux qui, forcés d'assister chaque jour à nos farces politiques, seraient tentés de faire un mauvais parti aux farceurs obstinés.

Quand on s'est longtemps fatigué les yeux à considérer ce dégoûtant manége, il ne reste aux hommes trop sensibles que trois partis à prendre : aller méditer les perfections de la céleste cité au fond d'un couvent, se jeter à l'eau, ou marcher bien armés vers les tréteaux : barrez-leur le chemin du couvent, et qu'ils n'enfilent pas celui de la rivière, gare à vous, messieurs les baladins en simarre !

Croyez-moi donc, messieurs nos gouvernants, faites comme nos bons aïeux, fondez force couvents avec vos énormes fortunes d'hier, acquises certes très légitimement, puisque c'est en exerçant le pouvoir, et que le pouvoir est impeccable. Ce sera pour vous le moyen de gouverner en paix, et si, suivant l'exemple de Charles-Quint, vous alliez un beau jour vous faire franciscains ou capucins, vous auriez la consolation, sinon de consommer, au moins de commencer le bonheur public.

Qui sait si en retour le peuple ne demanderait pas à cor et à cri qu'on vous canonisât comme de véritables saints! Cela vaudrait bien les honneurs du Panthéon, surtout depuis que vous en avez chassé la chère Bergère des Parisiens, pour y mettre qui? Des braves sans doute, mais des braves auxquels Soufflot ne songeait pas en dessinant son chef-d'œuvre. Aussi voyez comme ils y sont petits! Vous leur ajouteriez les cent mille héros qui les aidèrent à conquérir en trois jours Paris sur huit mille soldats manquant de pain, de munitions et de chef, qu'ils n'en seraient pas plus grands.

Croyez, il n'est pas facile de remplacer les saints; il faut des colosses de gloire, et même

le colosse de la place Vendôme serait mesquin à côté des héros qui ont conquis le ciel.

Mettez-y donc des saints, mettez-vous-y vous-mêmes. Les jolis grimauds de saints que tels et tels de nos ministres coiffés de la céleste auréole au fond d'une niche gothique ou sur une console terminée en cul-de-lampe ! Quelle fortune pour le ciseau de nos artistes !

CHAPITRE XXXIV.

Nos villes réunissent dans leur enceinte tous les moyens de corruption. Il y a force théâtres où l'opulence emploie ses loisirs à se moquer de la vertu, à donner des larmes au crime malheureux.

Il y a une bourse, des maisons de jeu, d'où sur cent hommes qui y entrent, l'un sort avec un sac d'or sur les épaules, les autres avec le désespoir dans les yeux, le vol ou le suicide dans le cœur.

Il y a profusion de lieux de débauche où tous les vices font assaut d'infamie.

Il y a des académies de filous qui vous font en quelques jours du plus gros lourdaud de province un escroc achevé.

Il y a des universités où de par le Gouverne-

ment on vous enseigne le mépris et la haine de tous les Gouvernements.

Pourquoi n'y aurait-il pas des maisons pour ceux qui, n'aimant ni le vice, ni le jeu, ni la débauche, ni le vol, ni le suicide, voudraient apprendre à servir Dieu et le prochain, à vivre paisiblement, frugalement, dans la pratique de toutes les vertus?

Quoi donc! une sale prostituée circulera librement dans nos rues pour multiplier les victimes du vice; et le vénérable religieux qui arrive du fond de l'Asie, de l'Afrique ou de l'Amérique, devra, en touchant le sol français, cacher soigneusement le costume qui ne prêche que la vertu, et dont la vue imprime le respect à l'Arabe, au Turc, au sauvage!

Une jeune personne pourra disposer de la totalité de ses biens si elle entre dans une maison de prostitution; mais la loi lui en enlèvera les trois quarts et la frappera d'incapacité civile si elle va se consacrer dans une maison religieuse à la prière, au travail des mains, au soin des malades, à l'éducation des pauvres!

On délivrera un brevet d'instituteur au premier goujat qui a l'insigne mérite de n'avoir encore subi ni la prison, ni les travaux forcés;

mais il sera refusé au prêtre coupable d'avoir juré obéissance à une règle qui proscrit jusqu'à l'ombre du vice et ordonne les plus hautes vertus! et la loi frappera d'une amende le charitable curé qui aurait l'audace d'enseigner aux enfants de la campagne les éléments des sciences qu'ils ne peuvent étudier dans nos lycées!

Enfin, les banqueroutiers, les conspirateurs, les faussaires, les bandits de toute l'Europe, trouveront chez nous asile, secours et protection; mais que de paisibles catholiques anglais ou irlandais viennent, sous la direction d'un religieux français, défricher une lande de la Bretagne, aussitôt nos magistrats fondront sur la silencieuse demeure à la tête d'une nombreuse gendarmerie à pied et à cheval, et le salut de la France exigera que l'on repousse au delà de la Manche les dangereux insulaires qui enseignaient à nos paysans à fertiliser les plus mauvais terrains et à vivre gaiement de pain et de légumes mal assaisonnés, au milieu des plus rudes travaux.

Vous rougissez, Messieurs; eh! qui ne rougirait de voir la noble France descendue à cet excès d'ignominie! Honte éternelle à l'hypo-

crite faction qui fait peser sur elle un despotisme inconnu aux sujets du Grand-Turc.

Ne nous séparons pas, Messieurs, avant d'avoir fait retentir un vote vraiment français à l'oreille de nos honorables qui examinent maintenant avec un grand sérieux s'ils continueront à faire des lois en frac, ou s'ils en feront en costume. Infatigables joueurs de boules blanches et noires, pourquoi tant délibérer? Brisez les fers qui nous meurtrissent, ou adoptez le sarreau et le bonnet des esclaves, costume obligé d'un peuple où le mot de liberté n'est plus pour l'honnête homme qu'une sanglante dérision.

CHAPITRE XXXV.

S'IL faut des monastères pour ceux qui se dégoûtent du monde, il en faut aussi pour ceux qui l'aiment passionnément.

C'était une bien belle institution que celle des moniteurs, qui, chez certains peuples de l'antiquité, étaient chargés de dire chaque jour au souverain : Souvenez-vous que vous êtes mortel.

Quel dommage que parmi tant de grands officiers de la couronne, qui sont là on ne sait trop pourquoi, il n'y ait plus de moniteur! Je vote pour qu'on les rétablisse, dût-on ajouter à la liste civile un appoint de cent mille francs. Certes, ce serait de l'argent placé à gros intérêt.

Au reste, c'est moins pour nos princes que pour ceux qui les entourent, que je forme ce

vœu. Hélas! quand Saint-Denis ne serait pas là avec ses cinquante majestés en poussière, trop de scélérats prennent soin de leur rappeler la pensée de la mort.

D'ailleurs, il y aurait de l'injustice à leur attribuer tout le mal qui se fait. La plus large part en revient de plein droit aux flatteurs et aux courtisans. Aussi est-ce à l'oreille de ceux-ci, chaque fois qu'ils se présentent au Conseil, et au grand ou petit lever, qu'il importerait de faire retentir ces terribles paroles : Songez qu'il faut mourir! Mais de peur qu'à la longue ils ne prissent cela pour de l'eau bénite de cour, je voudrais pour moniteur un homme non suspect de plaisanterie, un transfuge de l'autre monde, un véritable revenant, à la carcasse poudreuse, à la voix sépulcrale.

Du château, le spectre irait au Palais-Bourbon, monterait à la tribune, et, après une profonde révérence à M. le président, il dirait : « Messieurs les inviolables, que vous soyez à « droite, à gauche ou au centre, que vous dé- « libériez en frac ou en costume, peu importe, « il faut mourir! »

De là il se rendrait à la Bourse, chez les banquiers et tous les hauts barons de la finance et

de l'industrie pour leur dire : « Messieurs, la « mort a obtenu un bon sur votre vie, payable « dans la quinzaine ; vous savez sans doute « qu'au comptoir où elle aura l'honneur de vous « accompagner, les écus sont complètement « hors de cours, et qu'un verre d'eau froide « donné à vos frères pour l'amour de Dieu, vous « servira infiniment plus que cent millions en » billets de banque. »

Entrant ensuite dans les brillants salons où nos mijaurées, éclatantes de pierreries, reçoivent sans façon de leurs adorateurs le titre de divinités, « Mesdames et Mesdemoiselles, di- « rait-il, notre gracieuse souveraine la mort « vous prépare une soirée dansante ; ne man- « quez pas de vous y rendre, et si vous désirez « connaître la toilette de rigueur, la voici : » écartant alors son suaire, il leur ferait admirer sa jolie taille de squelette, ses collerettes de vers et tous les autres colifichets du sépulcre.

Enfin, des sommités sociales il descendrait dans les théâtres, les estaminets, les échoppes, les places et les rues, confiant à tout le monde ce terrible secret : Frère, il faut mourir !

Oui, Messieurs, la chose dont nous nous doutons le moins, c'est qu'un jour il faudra mou-

rir. « Que les autres meurent, rien n'est plus « naturel, on voit cela tous les jours, dit un « charmant penseur; mais mourir soi-même, « mourir en personne, c'est un peu fort; » et de fait personne n'y songe.

Or tout le mal vient de là. Vivant toujours comme si nous ne devions jamais mourir, ne voyant rien au delà de ce monde, nous ne cherchons qu'à nous y arranger de notre mieux, sans songer que la terre n'est pas assez grande pour donner à chacun ses aises, et que le superflu des uns est le nécessaire des autres. De là ce chamaillis éternel entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas. De là ces révolutions incessantes dont la devise est toujours : *Ote-toi de là, que je m'y mette;* de là les crimes et les misères sans nombre qui font de la vie un avant-goût de l'enfer.

Rien ne serait donc plus utile que l'établissement de moniteurs publics, qui nous diraient à tous : « Infortunés mortels, quel délire est « le vôtre! le prince qui irait dans la rue dis- « puter aux chiffonniers les ordures dont ils « remplissent leur hotte, les condamnés qui « se voleraient l'un l'autre au pied de l'échafaud « qui attend leurs têtes, seraient moins insen-

« sés que vous, Vous ne pensez qu'à vous gor-
« ger de matière, qu'à idolâtrer ce corps que la
« mort va jeter en pâture aux vers ; et cette
« âme immortelle, destinée à s'élever jusqu'au
« trône de Dieu sur les ailes de l'amour et des
« vertus, que faites-vous pour elle? que peut-
« elle attendre du Grand Maître qu'elle a obsti-
« nément méprisé et méconnu, qu'une éter-
« nité de mépris et de haine? »

Eh bien, un jeune homme, une jeune personne, qui sacrifient gaiement richesses, plaisirs, honneurs, pour aller s'ensevelir dans un cloître, nous disent tout ce que nous diraient ces moniteurs, et ils le disent d'une manière mille fois plus forte que ne pourraient le faire vingt Bossuet en personne.

Dites-moi, quand, dans le siècle dernier, Madame Louise de France alla prendre le voile à Saint-Denis et échanger les féeries du palais de Versailles contre la jupe de bure, le pain bis et le lit de sarments des Carmélites, ne vous semble-t-il pas qu'un tel exemple en disait plus contre l'ambition, le luxe et la mollesse, que tous les sermons faits et à faire?

Ah! si au lieu de céder à de coupables suggestions, l'infortunée régente d'Espagne eût

imité, il y a quelques années, l'héroïque conduite de son auguste cousine de France; si au faux éclat d'un trop lourd diadème elle eût préféré la sainte obscurité d'un voile, plus conforme aux douleurs du veuvage, que de maux elle aurait évités!

Elle n'aurait pas été obligée de jouer vingt rôles qui soulèveraient le cœur d'une dame de la halle.

Elle n'aurait pas vu ses soldats assommer ses généraux et faire mine de la crosser elle-même.

Elle n'aurait pas été dans la triste nécessité d'envoyer bouder à Toulouse sa chère sœur et son beau-frère.

Son innocente Isabelle n'aurait pas fait sur le trône ce qu'elle aurait pu faire sans inconvénient dans une couchette d'infante; car on nettoie sans peine un berceau, au lieu qu'il faut des torrents de sang pour laver un trône.

Elle n'enverrait pas déloyalement se promener à l'île de Cuba ceux d'entre nous qui ont sacrifié leur fortune à sa cause.

Elle ne serait pas réduite à voler l'or et l'argenterie des monastères et des églises, après en avoir laissé égorger les propriétaires.

Elle ne laisserait pas mourir de faim ses in-

trépides auxiliaires anglais, qui n'ont pas craint de se faire battre cent fois pour l'amour d'elle.

Elle ne verrait pas devant elle un avenir de mépris et de honte.

Enfin, cette noble Espagne, que sa faction traîne dans le sang et la boue, serait heureuse et paisible sous le sceptre de Charles V, qui sait à merveille son métier de roi, et qui serait encore grand quand tout ce qu'on lui oppose ne serait pas si petit.

Vous voyez, Messieurs, que tout le monde aurait gagné à cet arrangement.

— Mais Munoz? — Munoz, avec de la conduite et du savoir-faire, aurait infailliblement obtenu la main d'une jeune et riche vivandière qui eût fait son bonheur. Au demeurant, Messieurs, cela ne me regarde pas.

CHAPITRE XXXVI.

Oui, Messieurs, la société a grand besoin d'hommes qui sortent de ce monde de fantômes pour nous le faire apprécier à sa juste valeur, et signaler à notre brutale insouciance le monde éternel où nous allons tomber au milieu de nos jeux d'enfants.

Vedettes posées par la religion le long du chemin de la vie, les religieux rappellent sans cesse aux voyageurs terrestres le mot d'ordre de l'Évangile : *Que sert à l'homme de conquérir le monde entier, s'il vient à perdre son âme?*

La société est un théâtre de perpétuelles illusions, une fantasmagorie incessante, une vraie lanterne magique où le bien et le mal, l'erreur et la vérité, le vice et la vertu se brouillent, se mêlent, se confondent, paraissent et

disparaissent avec tant de rapidité, que le spectateur étourdi, ne pouvant rien approfondir, dispense au hasard la louange et le blâme, conspue aujourd'hui ce qu'il adorait hier.

Cela se voit surtout dans nos capitales où le mouvement est immense. Comment la tête ne tournerait-elle pas au milieu de cette tourbillonnante cohue d'hommes et d'affaires! Pour y conserver un peu de réflexion, il faudrait avoir reçu de la nature une de ces têtes fortes et immuables comme la vérité, une tête à la Bonald; et encore l'immortel auteur de la *Législation primitive* aurait-il pénétré si avant dans les profondeurs de l'intelligence, s'il n'avait préféré aux rives bruyantes de la Seine les paisibles solitudes de l'Aveyron?

Nous autres bonnes gens de province, qui avons encore la manie de réfléchir, de raisonner, de chercher en chaque chose le solide et le vrai, nous sommes parfois singulièrement étonnés de ce que nos premiers orateurs et écrivains disent et impriment à Paris. Souvent en lisant au coin du feu leurs discours et leurs brochures, on s'écrie involontairement : Est-il possible que ces puissants génies soient si bêtes! Notre surprise cesserait, si nous savions ce

que c'est que la journée d'un grand homme dans une grande ville. Quand nous aurions compté les heures qu'il donne au sommeil, aux repas, au matériel de ses fonctions, aux intérêts de famille ou de coterie, aux visites reçues et rendues, au théâtre, à la lecture des journaux, aux dissipations de toute espèce, nous nous dirions : Est-il possible qu'il lui reste encore une lueur de bon sens!

Quelle profondeur voulez-vous que conserve un esprit éparpillé sur une si grande surface? Que peut-il en sortir que ce qui y entre tous les jours, un effroyable pêle-mêle de pensées flottantes et décousues? La littérature, fidèle expression de nos mœurs tumultueuses, est une rue de Paris où la grandeur et la bassesse, l'opulence et la misère, la beauté et la laideur, la modestie et l'impudence, la science et la sottise se croisent, se heurtent avec un fracas assourdissant. Arrivés au bout de la rue, que vous reste-t-il? une grande lassitude dans les yeux et un vide non moins grand dans la tête.

L'histoire, bâtie au milieu de ce brouhaha, peut-elle être autre chose qu'un ramas de sarcasmes, de calembours, de jeux de mots, de bluettes, échafaudé sur quelques anecdotes

infidèlement rendues? Les enfants et les badauds, qui aiment le tapage, se pâment d'admiration devant ces bruyantes billevesées, et crient au génie comme ils crient au progrès en voyant croître le tintamarre de nos villes.

Le frottement social sert bien à polir les esprits; mais il finit par les user, quand il devient trop grand. Nous avons beau avoir une tête de granit, si nous approchons de trop près cette puissante folle qu'on appelle l'opinion, elle nous mettra le pied sur la gorge, et le granit sera bientôt poussière.

Les mille et une relations dont on ne peut se dispenser dans un certain monde, énervent le cœur autant que l'esprit, et tuent le courage nécessaire à qui veut demeurer fidèle à la raison. Trop sensibles aux éloges qu'on décerne à notre vanité, nous craignons de blesser les préjugés de ceux qui nous encensent. A genoux dès lors devant cette opinion que nous croyons régenter, nous ne sommes plus que des tambours publics sur lesquels chaque passant donne un coup de baguette.

C'est bien des louanges qu'on peut dire : Qui prend est pris. La soif de la popularité et la peur de déplaire ont accrédité mille fois plus

d'erreurs que l'ignorance et la légèreté. Aussi, quand un auteur nous dit au commencement d'un livre : *Je veux quitter le monde en ami*, on peut être sûr qu'il va marcher à reculons, et tourner le dos à la vérité.

Quiconque veut traverser la vie en compagnie de cette noble fille du ciel, doit mettre bon ordre à sa conscience, faire son testament, dire adieu aux amis, fermer l'oreille aux flatteries comme aux injures, s'habituer à marcher à pied, à vivre de pain et d'eau, à coucher à la belle étoile. S'il trouve parfois un bon gîte, qu'il remercie Dieu, se couche tôt, se lève et parte de même ; car, qui pourrait supporter un long tête-à-tête avec la vérité ? Elle est presque toujours la bien en allée, même là où on lui dit le plus haut : Soyez la bienvenue.

CHAPITRE XXXVII.

Quand je considère tout ce qu'il y a d'hébétant dans le commerce du monde, je ne suis pas surpris que nos bons aïeux aient jugé à propos d'élever tant de maisons de refuge où la vérité et la vertu, si mal menées dans nos villes, pussent respirer à l'aise dans les bras de leurs inséparables amies la solitude, la prière et la réflexion.

Je ne suis pas surpris que les plus grands princes allassent quelquefois rendre visite aux augustes exilées, et leur demander des conseils et des prières.

Je ne m'étonne pas que les fous et les coquins qui cherchent à bouleverser le monde, commencent toujours leurs attaques contre la société par la destruction des corps religieux, à l'exemple des filous qui brisent les reverbères

avant de mettre la main dans les poches des passants.

Je ne m'étonne pas davantage que nos faiseurs de romans politiques, nos rêveurs de progrès et tous les admirateurs de nôtre gâchis gouvernemental, c'est-à-dire, tous ceux qui en vivent, aient une cordiale aversion pour les sociétés religieuses. Ils savent que dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois ; aussi ont-ils grand soin de nous faire tous trotter en vrais colin-maillard au milieu du tourbillon de poussière où ils s'amusent à cahoter le char de l'État. Malheur à ceux d'entre nous qui voudraient se tirer à l'écart et ôter le bandeau ! Poursuivis par les limiers du progrès comme rétrogrades, obscurants, Jésuites, force leur serait de se jeter à la rivière ou de rejoindre le docile troupeau.

En cela on ne peut qu'admirer la prudence de ces messieurs. Il est clair, en effet, que s'ils laissaient à chacun la liberté de s'arrêter, beaucoup en profiteraient. Or, le premier besoin des retardataires, après avoir ôté la poussière de leurs yeux et remercié le ciel, serait de se moquer de nos enfantillages politiques et de plaindre le peuple qui en est la victime. On

chuchoterait d'abord, puis on parlerait tout haut, et le mal de la réflexion gagnant rapidement les esprits, le prestige tomberait, et nos Midas de tout grade seraient réduits à se cacher.

Oui, j'ai la conviction que si un beau matin nous prenions tous l'héroïque résolution de garder la chambre ce jour-là pour réfléchir sérieusement et en personne à nos affaires, et que, consignant à la porte les journaux et les visiteurs, nous nous dissions, la main sur la conscience : Or çà, c'est assez s'étourdir, voyons où nous en sommes ; j'ai la conviction, dis-je, que ce jour éclairerait de beaux dégâts dans la forêt des préjugés.

Je voudrais qu'on choisît pour texte de la première méditation, ces paroles du *Contrat social*, qui m'ont toujours paru la meilleure réfutation de toutes les folies de ce livre éminemment *fou* :

« Pour découvrir les meilleures règles de « société qui conviennent aux nations, il fau- « drait une intelligence supérieure, qui vît « toutes les passions des hommes et qui n'en « éprouvât aucune ; qui n'eût aucun rapport « avec notre nature, et qui la connût à fond ; « dont le bonheur fût indépendant de nous, et

« qui pourtant voulût bien s'occuper du nôtre ;
« enfin qui, dans les progrès des temps, se mé-
« nageant une gloire éloignée, pût travailler
« dans un siècle, et jouir dans un autre. Il fau-
« drait des dieux pour donner des lois aux
« hommes. » (Liv. II, ch. VII, *du Législateur.*)

Ces principes posés bien avant dans la tête, les conséquences ne se feraient pas attendre. Confier l'art divin de faire des lois à six ou sept cents individus étrangers la plupart aux connaissances législatives, possédés du démon de la popularité, et joignant à leurs passions individuelles les passions bien plus tracassières des partis politiques, nous paraîtrait une idée déjà bien folle. Mais réunir ce peuple de législateurs dans la ville la plus tumultueuse du royaume, au milieu du choc éternel des passions, des intrigues, des intérêts, des affaires, au milieu des criailleries étourdissantes du journalisme, et, comme si le vacarme extérieur ne les prémunissait pas assez contre la réflexion, vouloir qu'ils ne délibèrent que sous le feu roulant de l'artillerie tribunitienne, ce serait à nos yeux dessillés un système si étrange, que nous chercherions vainement dans les langues mortes et vivantes une épithète qui lui allât.

CHAPITRE XXXVIII.

La cause du mal une fois connue, on s'occuperait du remède.

Les uns voudraient qu'on abandonnât au roi et à son conseil le soin de faire des lois, sauf le droit de respectueuses représentations aux cours suprêmes chargées de les enregistrer, et peut-être ne seraient-ce pas les plus malavisés. En effet, l'amour du bien public, première qualité du bon législateur, est plus facile à trouver dans le cœur du prince que dans celui du simple citoyen. Le premier, élevé par sa position au-dessus de la sphère des intérêts privés, est naturellement impartial ; son intérêt personnel étant visiblement lié à l'intérêt général, il ne peut faire une mauvaise loi sans qu'il se blesse lui-même.

Le citoyen, au contraire, toujours plus ou

moins dominé par l'esprit de famille, de condition, de localité, agit nécessairement sous l'influence de vues étroites, partielles, et même quand il paraît travailler au bien général, il ne le fait que sous bénéfice d'inventaire.

En un mot, l'amour du bien public est un sage égoïsme dans le souverain, un grand héroïsme dans l'homme privé ; et comme l'héroïsme est chose beaucoup moins commune que l'égoïsme, il est tout aussi rare de voir de bonnes lois sortir d'une assemblée de citoyens, que d'en voir de mauvaises sortir du cabinet du prince. De fait, l'histoire est là pour démontrer que tout ce que nous avons de plus libéral en matière de législation, est l'œuvre des princes absolus.

La voix de l'opinion, toujours forte dans les États où l'unité du pouvoir impose silence aux partis, éclaire mieux le souverain que ne le feraient six cents conseillers, et gêne plus le despotisme que vingt chartes jurées. Rien ne se faisant que par l'autorité du prince, celui-ci est responsable devant Dieu et devant les hommes de tous les actes du gouvernement, et quoique l'inviolabilité le mette à couvert des poursuites judiciaires, il n'en est pas moins soumis aux

arrêts sans appel de l'opinion publique. Dans un gouvernement constitutionnel, au contraire, la responsabilité devient nulle par la division et l'éparpillement du pouvoir auquel elle est inhérente. Tout le monde souffre, mais à qui s'en prendre? Le roi répond : Ce n'est pas moi qui gouverne ; les ministres disent : Les chambres nous ont forcé la main ; ou bien : Dans l'état où nos prédécesseurs ont laissé les choses, nous ne pouvons agir autrement ; le député dira : La chose n'a pas dépendu de moi, c'est la majorité qui l'a voulu. Ainsi chacun fait impunément le mal, parce qu'on ne peut dire à personne : C'est vous qui l'avez fait ou qui l'avez laissé faire, le pouvant empêcher.

On dira que l'absolutisme nous ramènerait les intrigues de cour, l'omnipotence des favoris et des maîtresses. Mais il ne faut pas s'imaginer que l'influence des cours soit chose propre aux monarchies absolues. Tant qu'il y aura un pouvoir sur la terre, qu'il s'appelle monarchique, aristocratique, républicain, démocratique, peu importe, il y aura toujours des gens assidus à le tromper à leur profit.

Avant 1789, on criait beaucoup contre la cour : seule elle faisait tout le mal. Eh bien,

un beau matin elle tomba devant la pique marseillaise, et le lendemain la France avait cinquante mille cours composées de la plus parfaite canaille. Depuis les colosses révolutionnaires jusqu'aux plus minces sans-culottes de province, il n'y avait pas un agent national qui ne fût entouré d'un cercle d'adulateurs, dont il suivait stupidement les coupables inspirations. Ces terribles conventionnels qui croyaient mener la France, étaient eux-mêmes menés en laisse par de misérables goujats. Les lois et les décrets qu'ils enregistraient leur arrivaient du fond des clubs où siégeaient des scélérats en guenilles et des filles publiques.

De nos jours encore, quel est le député qui n'a pas sa petite cour, dont il est obligé d'épouser toutes les passions, s'il veut conserver quelque importance?

Si, comme on le dit, la cour est la peste des gouvernements, mieux vaut n'en avoir qu'une que six cents. Coteries pour coteries, intrigues pour intrigues, j'aime infiniment mieux celles des courtisans grands seigneurs que celles des courtisans en carmagnole. Je suis assuré que les premiers n'iront jamais demander ma tête ni ma fortune au prince. Toutes

leurs menées aboutissent d'ordinaire à supplanter un ministre, un haut fonctionnaire, et à le remplacer avec plus ou moins de bonheur. Bagatelle que cela pour moi et les trente millions de mes concitoyens qui ne voulons que repos et tranquillité !

Au milieu de ces petites révolutions anodines on dort, on rit, on chante, on vaque paisiblement à ses affaires ; on se met à la fenêtre sans redouter la fusillade ; si le canon gronde, c'est pour annoncer des réjouissances ; si l'on sort de chez soi, on ne craint point de trouver au retour la rue barricadée. Enfin on n'est pas obligé d'avoir toujours ses malles faites, un bon passeport dans la poche et l'œil sur la frontière.

CHAPITRE XXXIX.

Ceux à qui ces considérations sembleraient trop rétrogrades, comprendront du moins la nécessité de mettre nos législateurs à l'abri des pernicieuses influences que nous avons signalées.

Or, tout mûrement considéré, je ne vois rien de mieux que de les soumettre au régime monastique. L'idée, je l'avoue, est passablement drôle; mais je n'ai jamais lu le chapitre du *Législateur*, dans le *Contrat social*, sans être convaincu que telle était la pensée de Jean-Jacques. En voici la preuve. Jean-Jacques veut pour législateurs des êtres extraordinaires à tous égards; des êtres qui vivent en dehors du monde, et qui cependant s'intéressent à sa félicité; des êtres qui connaissent à fond notre nature, et qui soient étrangers à nos passions;

des êtres immortels qui puissent travailler dans un siècle et jouir dans un autre.

Or, parmi tous les êtres sublunaires cherchez-en qui remplissent mieux ces conditions que des religieux, j'entends ceux de la stricte observance. Ils vivent en dehors de la société, et pourtant les immenses services qu'ils ont rendus prouvent qu'ils s'intéressent vivement à son bonheur. Une guerre acharnée contre notre nature corrompue leur en a révélé les profondes faiblesses ; le cœur humain n'a pas un repli si secret qu'ils n'aient sondé vingt fois. Des hommes qui renoncent aux illusions de l'amour-propre par le vœu d'obéissance, aux rêves de la cupidité par le vœu de pauvreté, aux lubies de l'amour et aux embarras de famille par le célibat, se donnent beau jeu contre les passions. Enfin, les religieux jouissent d'une sorte d'immortalité, et nous en avons qui comptent près de dix siècles d'existence.

On en rira tant qu'on voudra ; mais en y regardant de près on doit comprendre qu'un ordre de Frères-Législateurs est une véritable nécessité sociale, dans un temps où l'on veut refaire à neuf toutes les constitutions politiques. Si jamais entreprise a exigé des esprits profon-

dément méditatifs, exempts de préjugés, maîtres de leurs passions, libres des mille et une fadaises qui remplissent les journées des hommes du monde, certes c'est bien celle-là.

Oui, Messieurs, si nous voulons encore des chambres législatives, convertissons-les en véritables monastères où l'on n'entre point sans une vocation bien éprouvée. Établissons-les, loin du tumulte, dans une agréable solitude, comme serait un des parcs de la couronne, celui de Saint-Germain, par exemple, ou de Fontainebleau, sans préjudice toutefois des réclamations de la liste civile pour les lapins victimes de nos glorieuses journées.

Ce serait peu néanmoins de préserver nos solitaires de la dissipation du dehors, si le régime intérieur ne les empêchait de se gâter les uns les autres; car il en est des hommes les plus sages comme des meilleurs fruits : ils ne peuvent se toucher sans se corrompre, à moins que la Religion ne s'interpose.

Je voudrais donc, entre autres choses : 1° que nos Frères ne se réunissent qu'une fois la semaine et que l'intervalle des séances fût consacré au silence, à l'étude et à la prière; 2° que dans la discussion on ne prononçât jamais la

clôture avant que tout le monde eût émis son opinion motivée, ce que chacun devrait faire en peu de mots et sans bavardage, sous peine de se voir administrer par le Père correcteur une rude discipline ; 3° qu'on ne votât jamais aucune loi sans s'y être préparé par un jeûne solennel au pain et à l'eau.

Il est certain que les lois se bâtiraient moins vite ; mais elles n'en seraient que meilleures, leur bonté étant toujours en raison inverse de leur nombre et en raison directe du temps qu'on a mis à les faire.

CHAPITRE XL.

Si l'institution que j'ai l'honneur de proposer à mes compatriotes ne laisse rien à désirer sous le point de vue législatif, elle est d'une perfection ravissante sous le rapport économique.

Ne craignons pas d'entrer ici dans quelques détails ; ils sont bien faits pour intéresser vivement notre France, si passionnée pour l'économie que, pour avoir un gouvernement à *bon marché*, elle a fait avec joie à son ancien budget un appoint annuel de trois ou quatre cent millions.

Il est reconnu que dans les communautés religieuses les plus sévères (celles qui conviendraient le mieux à des législateurs), un homme se nourrit et s'entretient au moyen de vingt-cinq centimes par jour. Comme nos Frères-Législateurs ne quitteraient leurs cellules que

pour aller à l'église, il me paraît qu'ils pourraient bien se contenter de la table des Trappistes, occupés une grande partie du jour à des travaux manuels vraiment faits pour ouvrir l'appétit.

De peur néanmoins qu'une nation aussi généreuse que la nôtre ne fût accusée de tenir le râtelier bien haut à ses hommes d'État, je serais d'avis qu'on doublât le chiffre, de sorte que le traitement annuel de chaque Frère s'élevât à 182 fr. 50 c.

Ce chiffre multiplié par celui de 700, nombre approximatif des membres de nos deux chambres, donnerait 127,750 fr. Ne lésinons pas, et mettons 150,000 fr. tout ronds. C'est à peine le salaire connu d'un président de la Chambre, et pourtant avec cela nous habillerions et nourririons tout le corps législatif.

Je ne parle pas des frais de logement. La vente du Palais-Bourbon et du Luxembourg fournirait amplement de quoi bâtir et entretenir la plus belle Chartreuse du monde, et je parie que le trésor y trouverait encore un joli bénéfice, à moins que les vendeurs ne jugeassent convenable de convertir l'excédant en *pots de vin*, comme font souvent nos habiles,

au risque de passer pour de terribles ivrognes.

Voyons maintenant les profits qui dédommageraient le trésor public de cette nouvelle charge de 130,000 fr.

1° On épargnerait au moins huit ou dix millions qu'empochent nos honorables, les uns à titre d'employés ou de peusionnaires, les autres en qualité de vendeurs d'une chose qu'ils n'avaient pas, je veux dire la conscience.

2° Le budget de l'armée diminuerait de moitié. Eh certes, à quoi bon tant de soldats? Les États voisins, nous voyant prendre une attitude sage et pacifique, congédieraient les deux tiers de leurs troupes, et les ambitieux du dedans, peu désireux de fonctions qui donneraient droit à cinquante centimes par jour, n'entreprendraient plus des émeutes.

3° On supprimerait une infinité de places lucratives, qui seraient sans but dès que nous aurions des législateurs incorruptibles liés par le vœu de pauvreté, exempts des soucis de famille, des obsessions de parents et amis.

4° L'abolition des pots de vin allégerait de beaucoup l'article du budget relatif aux travaux publics, sans que ceux-ci en souffrissent le moins du monde. Les moines entendent à

merveille l'art de faire de grandes choses avec de petites ressources. Qu'on donne, par exemple, à des Franciscains les 180,000 fr. stipulés secrètement à Tafna, et vous verrez qu'ils nous construiront une belle route royale à la place de ces vilains *chemins vicinaux*, qui sont, dit-on, des chemins de voleur, de véritables casse-cou praticables aux seuls Arabes.

5° La liste civile elle-même, au lieu de progresser appuyée sur les apanages, pourrait bien faire un pas d'écrevisse. Certes, il ne ferait pas bon parler des lois d'amour devant une assemblée d'hommes vêtus de bure et ne buvant que de l'eau. Sept cents excellences qui ne dépenseraient annuellement que 130,000 fr., jugeraient sans aucun doute que la bagatelle de dix-huit millions jointe à d'immenses revenus patrimoniaux, peut suffire à l'entretien d'une famille, si nombreuse qu'elle soit.

6° Les candidats à la députation seraient dispensés de tenir table ouverte dans les tavernes où se réunissent les électeurs, d'abuser de leur crédulité en leur faisant des promesses trompeuses, et les femmes de ces rois en espérance ne consentiraient plus à se salir la figure en embrassant sur les deux joues les élec-

teurs campagnards dont elles sollicitent la voix pour leurs maris. Ce seul changement dans nos mœurs ferait baisser le prix des cosmétiques et des savons parfumés.

Enfin, on ferait si prompte justice de nos prodigalités, qu'en moins de deux ans nous verrions notre budget revenir à son chiffre antérévolutionnaire de trois cents millions.

Mais ce qui vaudrait encore mieux que tout cela, c'est l'heureuse révolution morale qu'un tel état de choses produirait dans le public.

Le grand mal du système actuel est d'allumer dans les cœurs une soif excessive de l'or. Les richesses menant droit à la considération et au pouvoir, chacun veut arriver aux richesses, et par le chemin le plus court. Au lieu de suivre patiemment la route longue, mais honorable et sûre, qui conduit au mont escarpé qu'habite la fortune, on s'engage dans des sentiers périlleux où, pour quelques ingambes qui parviennent, des milliers de balourds roulent au fond du précipice, et vont expirer dans un bagne ou se rompre la tête contre l'échafaud.

Si du moins le pouvoir n'était accordé qu'aux richesses, on pourrait espérer que des fonctionnaires déjà fort opulents s'en tiendraient à

leurs salaires certes très honnêtes; mais il n'en est pas ainsi. Comme dans un gouvernement constitutionnel il faut beaucoup parler, quiconque possède à un haut degré le talent de la parole, peut aspirer au fauteuil. Or, la première chose que fait un homme d'État qui n'a encore que le mérite du bavardage, est de se donner le mérite des écus, seule chose qui lui manque pour être décidément un grand homme.

Il butine donc, et va vite en besogne; car les moments sont courts. Cinq ou six mois lui suffiront souvent pour acquérir plus de terres et de châteaux qu'il n'avait auparavant de chemises.

J'en connais un, Messieurs, et je n'ai pas besoin de le nommer, qui naguère habitait un galetas et empruntait les souliers d'un voisin pour faire ses visites. Un portefeuille lui échoit, grâce à son intarissable faconde, et aujourd'hui Son Excellence logerait sans se gêner la moitié de nos maréchaux, et pourrait de son superflu chausser à double toute l'armée.

Voler pour gouverner, gouverner pour voler, tel est le cercle vicieux où le régime constitutionnel nous enlace. Je n'y vois pas d'autre remède que le divorce éclatant du pouvoir et de

la richesse. Que l'esprit de pauvreté, de mortification et de sacrifice donne seul entrée aux honneurs, et l'impulsion fatale qui précipite la société cessera bientôt.

CHAPITRE XLI.

Aux législateurs il me semble qu'on devrait joindre les écrivains, espèce dont l'influence est encore plus puissante. En égarant l'opinion, en dépravant les mœurs, ils préparent de loin les mauvaises lois, et trop souvent le législateur est contraint de sanctionner les folies dont ils ont imbibé l'esprit public.

La liberté de la presse est certainement chose fort commode à qui trouve gloire et profit dans le trafic de la pensée; mais il ne faut pas s'imaginer que ce soit là un des premiers droits d'un peuple, comme on voudrait nous le persuader. On pourrait lui préférer, ce semble, la libre exploitation du tabac, denrée d'un usage un peu plus général.

Sur trente-trois millions de Français que nous sommes, combien y en a-t-il qui sachen

lire ? — A peine la moitié. Parmi les seize millions et demi qui connaissent les grosses lettres, combien y en a-t-il qui lisent autre chose que leurs heures de messe ? — Un demi-million, et c'est beaucoup dire. Sur ce nombre combien qui soient en état d'occuper la presse ? — Un millier tout au plus. Et dans ce millier d'écrivains combien à qui Boileau dirait : « Soyez plutôt maçons, si c'est votre métier ? » Neuf cent soixante-dix au moins. Qu'est-ce donc qu'un droit qui ne profite qu'à un millionième des citoyens ? C'est un privilége, et non une liberté publique. Cependant nous avons vu des milliers de braves, qui ne savaient pas distinguer l'A du B, voler à la mort pour sauver la liberté de la presse.

Tout le monde sait qu'il a suffi souvent d'une plume pour renverser des empires victorieux d'un million d'épées. Cependant, quand un homme veut porter une épée, on le soumet à une sévère discipline, on lui demande des serments ; au lieu qu'on n'exige rien de qui veut s'armer d'une plume. Cela n'est pas très logique.

Le moindre pharmacien, le plus petit droguiste est soumis à la patente et à la visite d'un

inspecteur, bien que sa négligence ou sa scélératesse ne puisse compromettre qu'un petit nombre d'existences ; et il n'y aura point de contrôle pour l'homme dont les écrits sèmeront la mort dans des millions de cœurs et élèveront peut-être des montagnes de cadavres !

Aux considérations morales, trop gothiques pour notre siècle, on oppose les intérêts matériels du commerce et le grand nombre d'ouvriers qui vivent de la presse. En prenant la chose sous ce point de vue, pourquoi n'autoriserait-on pas une nouvelle Brinvilliers à fonder une manufacture de poisons, si elle trouvait assez de chalands pour occuper plusieurs milliers d'empoisonneurs ?

Ce n'est pas que je prêche le rétablissement de la censure. Qui voudrait encore de cette aveugle tailleuse ? Elle a si bêtement usé de ses ciseaux, qu'ils sont plus émoussés qu'une pantoufle. Je demande des garanties suffisantes contre les écarts de la presse, non des entraves rebutantes.

Or nous trouverions cela dans une institution de *Frères-Ecrivains*, formés de longue main à la sublime mission d'éclairer le monde.

On ne fait tant de mauvais livres que par la

difficulté qu'il y a d'en faire de vraiment bons. Pour écrire de grandes et belles choses, sans sortir du vrai, c'est peu d'avoir du génie, si l'on n'a beaucoup d'étude et de réflexion. La vérité a besoin d'être longuement méditée, si on veut qu'elle se présente sous des faces larges, neuves et saisissantes ; elle ne captive les esprits que par sa profondeur et l'abondance de sa lumière. L'erreur, au contraire, ne brille que par sa légèreté ; c'est un fantôme qui se joue dans les ténèbres, et s'évanouit sitôt qu'on veut l'approfondir. Avec une certaine chaleur de style, avec du brillant dans l'imagination et peu ou point de jugement, on peut lui donner beaucoup de vogue. C'est ce qui séduit tant d'auteurs qui ne se traînent dans la boue que parce qu'ils ont les ailes trop courtes.

Les honnêtes écrivains eux-mêmes gâtent souvent tout par la hâte qu'ils ont d'écrire avant de penser, de publier avant d'écrire. Une vérité leur apparaît, aussitôt le public est averti qu'on va mettre immédiatement sous presse un ouvrage, dont il n'y a encore d'écrit que le titre.

On met cependant la main à l'œuvre. On redit dans le second chapitre ce qu'on avait dit

et répété dans le premier, ou bien on avance bravement le contraire, et cela sans qu'il y ait faute de l'auteur, car il a remis hier au compositeur le brouillon du premier chapitre. Le livre terminé, on voit avec peine qu'il jure étrangement avec le titre annoncé; mais que voulez-vous? le mal est irréparable. Au reste, bien sot qui relèverait cette peccadille au milieu d'une si belle galimafrée!

Dans un monastère tel que nous l'entendons, ces inconvénients n'existeraient pas. Le trésor public se chargeant de l'entretien des Frères, ils n'auraient pas, pour excuser leur malheureuse précipitation, le prétexte qu'il faut vivre. Ensuite, durant les épreuves du noviciat (qui serait au moins de dix ans), on aurait soin de les prémunir contre les illusions de l'amour-propre et de tant d'autres passions qui ont coutume de fourvoyer les têtes pensantes.

Peut-être la sévérité du régime claustral comprimerait-elle un peu l'élan de leur génie; il est possible que leurs productions manquassent quelquefois de ce sublime laisser-aller qui plaît tant dans les écrivains du premier ordre. Mais ce léger défaut serait abondamment compensé par la religieuse vénéra-

tion que nous inspireraient des écrits partis des saintes profondeurs du cloître, et dont les auteurs nous seraient personnellement inconnus. En effet, cette dernière circonstance n'est pas indifférente, et mérite bien un petit chapitre. Patience, Messieurs, ce sera le dernier.

CHAPITRE XLII.

Dieu seul gagne à être connu. Il n'est qu'un mot aux yeux de l'homme irréligieux qui le fuit; il est l'Être des êtres, il est tout dans la pensée du sage qui le contemple.

Il en est tout autrement des créatures. Tel de nos semblables qui paraît un demi-dieu à distance, est à peine le quart d'un homme, si on le regarde à brûle-pourpoint.

Ce n'est que depuis l'invention du télescope que nous avons trouvé des taches au soleil. Si nous perfectionnions assez nos instruments pour observer cet astre de près, peut-être découvririons-nous que c'est au fond bien peu de chose.

On en ferait d'abord un globe incandescent du diamètre de la terre, plus tard une montagne de feu. Enfin, tel de nos astronomes qui

maintenant se ferait couper la tête pour soutenir qu'il est plusieurs millions de fois plus gros que notre planète, croirait lui faire honneur en le réduisant aux dimensions d'une grosse courge phosphorescente. Jugeant dès lors de l'effet par la cause, nous n'imaginerions pas qu'une courge pût nous éclairer, et il nous faudrait des bougies en plein midi.

C'est ce qui nous arrive parfois avec certains grands hommes. On lit, on admire, on idolâtre leurs écrits, on brûle du désir de les voir de près, dans la pensée que ces puissantes têtes n'auront pas un cheveu qui ne pétille de génie. Est-on trompé dans son attente, aussitôt on passe de l'admiration à l'indifférence et à la pitié. On relit quelquefois leurs ouvrages, dans la conviction qu'on y doit trouver une foule de platitudes et de pauvretés inaperçues dans l'enthousiasme d'une première lecture; on les y trouvera sans aucun doute, et le livre réputé aussi maussade que l'auteur, passera de notre bureau au fond de la bibliothèque, s'il ne lui arrive pis.

Même conduite envers les hommes d'État. Tant qu'ils vécurent loin des affaires, on ne tarissait pas sur leur capacité, et on craignait

vraiment que la France ne fût pas assez grande pour occuper de si vastes génies. Quel dommage, disait-on, qu'on ne puisse leur confier dix portefeuilles au lieu d'un ! Eh bien, il a suffi d'un portefeuille pour les anéantir dans l'océan des médiocrités. Colosses en entrant au conseil, ils en sont sortis plus petits et plus plats qu'un pepin de courge.

Quelle est la raison de cela? Notre amour-propre fatigué, peut-être à notre insu, de la supériorité des hommes au-dessus de l'ordinaire, s'amuserait-il à exagérer leurs défauts au point d'effacer leur mérite réel? ou bien serait-ce le propre de nos grands hommes d'être en effet bien petits? C'est une question qui passe ma portée. Il me suffit que le fait soit vrai pour dire en toute charité à nos sommités littéraires et autres :

Messieurs et Seigneurs, l'obscurité convient au génie comme la nuit au ver luisant. Descendez bien vite de ces hautes places où, malgré la bonne opinion que vous avez de vous-mêmes, la lorgnette du public vous découvrirait des quintaux de sottise et de ridicule avant de vous trouver une once de mérite. Cachez-vous, Messieurs ; imitez la réserve du soleil. Placez-

vous à quelques millions de lieues pour nous éclairer. Encore une fois, ne montrez pas la courge, si brillante qu'elle soit.

J'ai fini, Messieurs, et je pense que rien de votre part n'obste à la clôture immédiate de cette bien longue session. Quant à moi, je regrette vivement que, tout en vous exposant mes vues sur deux nouveaux instituts religieux, j'aie oublié une grande partie de ce que j'avais à vous dire sur les anciens. Peut-être me sera-t-il donné de réparer cet oubli dans la session prochaine. C'est un sujet qui sourit singulièrement à ma pensée. J'ai souvent rêvé à l'état religieux avant le mariage, et plus souvent encore depuis. Ai-je bien fait de m'en tenir au rêve? Je ne sais. Il y a des questions moralement insolubles du vivant de certaines personnes.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

PIÈCES

JUSTIFICATIVES.

Rapport

Du Président supérieur des provinces Rhénanes, à son Excellence von Altenstein, ministre des affaires ecclésiastiques, sur la prise de l'Archevêché de Cologne.

Du camp de Cologne, à minuit, le 20 Nov. 1837.

EXCELLENCE,

Au moment où j'ai l'honneur de vous écrire, notre drapeau flotte sur les tours de l'Archevêché. Le rebelle Droste de Wischering et son so-

crétaire sont sur la route de Minden sous la conduite de nos héroïques dragons. L'armée victorieuse et tous les fidèles adorateurs des volontés de S. M. bénissent le Dieu de Luther d'avoir vu s'accomplir sans effusion de sang le plus glorieux fait d'armes dont il soit fait mention dans nos annales.

En attendant que je puisse transmettre à V.E. des renseignements plus détaillés, voici un précis de nos principales opérations.

Aussitôt que j'eus reçu de votre bureau les ordres souverains, j'assemblai secrètement les officiers supérieurs de l'armée pour leur en donner connaissance et concerter avec eux mon plan de campagne. Il faut bien le dire, la lecture de l'auguste missive produisit une pénible sensation. Ce n'est pas que personne fût assez criminel pour oser douter de la légitimité des ordres de S. M. ; mais on était effrayé des difficultés dans l'exécution.

Il faut avouer en effet que nous avions contre nous la très grande majorité des habitants. Et d'abord, les papistes toujours très nombreux,

malgré le zèle du gouvernement de S. M. à exterminer cette race abominable, ne pouvaient manquer d'être opposés à l'entreprise, ces misérables affectant l'incroyable prétention d'avoir une conscience indépendante de celle de notre suprême Seigneur. La plupart des évangéliques eux-mêmes répugnaient aux mesures de rigueur. Enfin, qui le croirait! plusieurs ministres du culte royal montraient une grande froideur; il y en eut même, le Dieu de Luther les confonde! qui murmuraient tout bas le mot de persécution.

Tout compté, nous n'avions pour nous que les forçats libérés, les repris de justice, les filles publiques, gens fort désengoués du papisme, et prêts à voler sous nos drapeaux, si l'on avait lâché le mot de pillage.

Venaient ensuite huit ou dix chanoines de la métropole, excellents sujets, d'une soumission sans réserve au Trône, et qui feront bravement la nique à leur Archevêque, au Pape et à l'univers catholique, tant que la munificence royale tombera en pluie d'or sur leurs larges bedaines. Aux chanoines il faut ajouter les docteurs Her-

mésiens, puissants raisonneurs qui prouveront, quand il plaira à S. M., que la cour de Rome est une vieille radoteuse qui ne sait plus ce qu'elle dit.

Quelque confiance que nous eussions dans notre belle armée et nos fidèles auxiliaires, nous n'en jugeâmes pas moins convenable de prendre toutes les précautions capables d'assurer le succès.

On mit d'abord en question si l'on attaquerait de jour ou de nuit. Un vieil officier se leva et dit : Messieurs, je suis un soldat d'Iéna, et je n'ai jamais songé à cette vilaine journée sans en attribuer le malheur à l'immense faute que commirent nos chefs, en faisant manœuvrer notre magnifique armée en plein jour en face de l'ennemi. Les Français nous aperçurent, et, malgré notre supériorité numérique, malgré les ravins dont nous étions environnés, ils arrivèrent sur nos batteries avec l'insolence qu'on leur connaît, nous culbutèrent les uns sur les autres, et firent si bien que, quelques jours après, ils galoppaient au long et au large dans nos États, demandant partout où étaient les Prussiens.

S'il avait fait nuit ce jour-là, les Français ne nous auraient pas vus, ils ne nous auraient pas battus, ou, s'ils l'avaient fait, la retraite aurait été moins désastreuse; car vous savez, Messieurs, que, pour une armée qui fuit, il fait beaucoup plus clair la nuit que le jour. Je vote donc pour une attaque nocturne.

Tout le conseil applaudit à un avis si sage, si bien motivé, et il fut arrêté que nos braves soldats ne sortiraient pas de leurs casernes avant l'heure où les honnêtes gens ont coutume de quitter les rues. J'assignai à chacun son poste.

Dix heures sonnées, nous sortons à pas de loup; de forts détachements d'infanterie occupent les principales places; des canons sont braqués au débouché des rues; des piquets de cavalerie circulent partout, lient nos opérations, et invitent les curieux à fermer portes et fenêtres s'ils ne veulent se faire plomber la cervelle.

Les avenues de l'archevêché bien gardées, je forme trois colonnes d'attaque commandées par les plus braves officiers; je m'avance à la tête de la première, et nous allions franchir la

porte de la cour d'entrée, quand un gros caniche, dont la police, par une inconcevable incurie, m'avait laissé ignorer l'existence, se mit tout à coup à gronder. Ce terrible contretemps était de nature à tout perdre. L'ennemi, averti de notre marche, pouvait enfiler un souterrain inconnu, et l'honneur de nos armes s'éclipsait aux aboiements d'un caniche.

Nous fîmes halte, et j'allais tenir conseil pour aviser aux moyens de faire taire le maudit animal, quand un professeur Hermésien, logé tout auprès, s'apercevant de notre embarras, vole jusqu'à nous et dit que le désir de défendre la sainte mémoire d'Hermès l'ayant souvent conduit à l'archevêché, il a eu tout le loisir de cultiver la connaissance du chien, et qu'il est même plus avant dans ses bonnes grâces que dans celles du maître. Joignant l'effet aux paroles, il s'avance vers l'aboyeur, lui dit deux mots; celui-ci, reconnaissant un ami, s'approche en remuant la queue; le docteur lui rend caresses pour caresses, puis lui empoigne vigoureusement les deux mâchoires, quatre grenadiers le saisissent en même temps par les pattes, et on l'emporte à travers les rangs de nos braves

qui auraient éclaté en cris de vive le Roi! si je ne leur avais commandé le silence sous peine de haute trahison.

Sortis avec tant de bonheur d'un aussi mauvais pas, nous traversons rapidement la cour. Sur le refus d'ouvrir, une porte est brisée, on pénètre dans une grande pièce où aboutissent plusieurs corridors. A l'extrémité de l'un de ces corridors paraît un homme en grand uniforme (on a reconnu plus tard que l'uniforme était une livrée); il tenait d'une main une chandelle et de l'autre un meuble d'une forme assez suspecte. On marche droit à lui; effrayé, il pose meuble, chandelle, et s'enfuit à toutes jambes. Il me vint en pensée que le meuble pourrait bien être une machine infernale destinée à faire sauter l'armée royale. Une légère vapeur qui s'élève au-dessus, assez semblable à la fumée d'une mèche, confirme mes soupçons. Ne doutant plus d'une explosion imminente, je fais suspendre la marche; mais l'explosion tardant trop et craignant de perdre un temps précieux, j'ordonne à quelques-uns d'aller à la découverte: personne ne bouge; indigné je m'élance en avant, et je trouve que la machine recèle une

substance en apparence assez inoffensive ; mais ayant su depuis, par l'interrogatoire du fuyard, qu'elle était partie du foyer de la révolte au moment de notre entrée, j'ai pensé qu'il pourrait y avoir quelque exécrable machiavélisme au fond de cette affaire ; je l'ai donc fait sceller de mon sceau, et je l'expédie par ce courrier à V. E. qui pèsera le tout dans sa haute sagesse.

Nous touchions à l'appartement du coupable : on traverse sans obstacle deux pièces faiblement éclairées, et nous trouvons dans la troisième le séditieux prélat debout auprès de son feu, un livre à la main. Je le sommai de se soumettre aux ordres de S. M. ou de se démettre de son siége, ajoutant que, en cas de refus, j'avais ordre de le déporter sur-le-champ hors du diocèse. Il répondit que sa conscience ne lui permettait pas de faire ce qu'on demandait, et que la violence seule pouvait le séparer de son troupeau. En conséquence je lui ordonnai de nous suivre, ce qu'il fit avec un calme et un sang-froid qui ne peuvent être que l'effet d'un profond endurcissement. Dès qu'il eut pris place dans la voiture qui l'attendait à la porte, je lui

réitérai la sommation, et, sa réponse étant la même, je fis signe au postillon et à l'escorte de piquer des deux.

Je rentrai pour mettre la main sur les papiers, et nous passâmes le reste de la nuit à crocheter les armoires où nous espérions en découvrir. La quantité de ceux qu'on a saisis et adressés à votre bureau est fort grande, et je ne doute pas qu'on n'y rencontre la preuve de vastes conspirations, surtout si l'examen en est confié à M. le baron Bunsen. V. E. connaît mieux que personne l'adresse avec laquelle ce consciencieux diplomate découvre des crimes d'État où tout autre ne trouverait pas de quoi faire fouetter un chat. Dieu conserve longtemps à notre auguste Monarque des ministres aussi dignes de son admirable loyauté !

La prochaine dépêche fera connaître les officiers qui se sont le plus distingués dans cette immortelle entreprise ; mais je prie dès aujourd'hui V. E. de recommander à la munificence Souveraine le docteur Hermésien qui a fait tomber en notre pouvoir le terrible caniche. L'étonnante sagacité qu'il a développée dans cette

affaire et son dévouement sans bornes à la cause royale font douter s'il existe un sujet aussi propre à l'épiscopat. Je l'ai déjà dit, l'esprit de la plupart des chanoines est excellent, et dès demain nous aurons un administrateur qui respectera beaucoup plus les fusils de nos soldats que tous les canons de l'Église papale.

Je prie V. E. d'agréer, etc.

Le Président supérieur des Provinces Rhénanes.

FIN DU SECOND VOLUME.

PLATON-POLICHINELLE.

PROPRIÉTÉ

Lyon. imp. de J. B. Pélagaud.

PLATON-POLICHINELLE

OU

LA SAGESSE DEVENUE FOLIE

POUR SE METTRE A LA PORTÉE DU SIÈCLE

PAR UN SOLITAIRE AUVERGNAT

TROISIÈME PARTIE

Les Religieux seraient-ils encore bons à quelque chose?

SIXIÈME ÉDITION

LYON

J. B. PÉLAGAUD ET Cie

Imp.-Libraires de N. S. P. le Pape, Grande rue Mercière, 26.

ANCIENNE MAISON RUSAND

1847.

AVERTISSEMENT.

Patience, Lecteur! voici le dernier volume de Platon-Polichinelle. Oui, le dernier! je suis bien aise qu'on le sache, afin d'ôter aux continuateurs, s'il y en avait, l'idée de me prêter de l'esprit ou des platitudes. Je suis trop fier pour accepter l'un, trop riche pour avoir besoin des autres.

— Mais pourquoi finir sitôt? — Parce que le public se lasse bientôt de lire qui ne se lasse pas d'écrire. Les exemples seraient là par milliers, s'ils n'étaient injurieux. Tel jugé admirable dans son pre-

mier volume, devient estimable dans le second, passable dans le troisième, insupportable dans le quatrième.

Le manteau de la réputation est de si mauvaise étoffe, que vouloir y mettre une allonge, c'est s'exposer à des déchirures. De là tant de grands hommes déguenillés.

Si mon livre est aussi mal pensé, mal écrit qu'on le prétend dans certain monde, il est temps qu'il finisse. En fait de sottises les plus courtes sont les meilleures. Si au contraire l'admiration publique lui donne rang parmi les astres (honneur qu'il mérite pour le moins autant que la chevelure de Bérénice), il est assez long. Ce n'est pas ce que nous disons ou écrivons, qui profite, mais ce que le public écoute et retient : maxime d'une extrême importance que je voudrais voir gravée sur la langue de nos plus féconds écrivains et orateurs.

Bien des personnes s'imaginent que brochure est synonyme de livre insigni-

fiant. Sotte pensée, s'il en fut jamais ! La société n'a péri que par les brochures. Où étaient, il y a un siècle, les erreurs qui nous dévorent ? Dans deux ou trois pages fugitives. Déposé dans quelques âmes ardentes, le fatal couvain fermenta, et la démangeaison philosophique gagna toutes les têtes.

La vérité serait-elle moins féconde, moins expansible, moins contagieuse ? Je ne le pense pas. Si l'erreur trouve un terrible auxiliaire dans les passions, la vérité a Dieu pour elle. C'est là un allié comme il n'y en a pas. Habitué à faire tout de rien, il choisit les petits moyens pour arriver aux grandes choses.

Quand l'homme agit seul, il lui faut des apprêts immenses pour faire des riens. Considérez la politique européenne depuis qu'elle a cru pouvoir se passer du Ciel. C'est la montagne qui s'ébranle pour enfanter une souris. Quand Dieu s'en mêle, c'est souvent la souris qui accouche d'une montagne.

Croyons-le bien, il n'y a pas de livre si léger, quant à la forme et quant au fond, qui ne puisse sauver le monde, si tel est le bon plaisir de l'Agent suprême.

« Petit poisson deviendra grand,
« Pourvu que Dieu lui prête vie. »

Telle phrase, que j'aurai écrite sans trop savoir pourquoi (il y en a beaucoup, je vous le jure), et qui n'aura rien dit à l'immense majorité des Lecteurs, pourra bien porter une pensée de salut dans une tête providentielle. Platon-Polichinelle sera oublié; mais la pensée grandira, et pour peu que les événements secondent le penseur, la société se trouvera rassise sur ses éternelles bases.

Fiat! fiat! fiat!

PLATON-POLICHINELLE,

OU

LA SAGESSE

DEVENUE FOLIE.

CHAPITRE PREMIER.

On a beaucoup ri, dit-on, de ma *Chartreuse législative* et de ma *Chambre monacale*. J'en suis bien aise.

Je l'ai dit en commençant, et je ne me lasse pas de le répéter : notre mal, notre grand mal, c'est que nous ne savons plus rire.

Le monde se remplit de visages renfrognés, soucieux, de mines froides et transies. Si l'on

rit encore par-ci par-là, c'est un rire pire que les larmes ; c'est le rire grimacier de l'orgueil, de la haine, du crime ; c'est le rire de démon que Voltaire a enseigné aux hommes (1). Ah ! qui nous rendra le rire innocent et pur qui imprimait aux physionomies de nos aïeux je ne sais quoi de céleste !

Chose étrange ! jamais on ne se montra si avide, si fou de divertissements ; jamais on n'éleva tant d'autels à la joie, au plaisir, et jamais la vie ne fut si maussade. On sort du bal, du théâtre, comme on sortait autrefois de l'église le lendemain des folies du carnaval, la cendre sur le front. En vain par ses prodiges le génie culinaire s'efforce de convier la gaieté à nos festins : on n'y vit que de moutarde. Le Champagne lui-même ne fait plus vibrer dans nos cœurs la fibre racornie de la joie.

Nos plaisirs sont morts : jetés au creuset du matérialisme ils ont perdu leur esprit, l'a-

(1) On demandait à Thomas, moribond, ce qu'il pensait de Voltaire : « Voltaire, répondit-il, est un mauvais génie « qui est venu rire d'un rire de démon sur les malheurs de « l'espèce humaine. »

rome divin qui dilate et embaume le cœur ; il n'en reste que la lie, la sensation. On jouit comme l'animal, on ne sait plus se réjouir. Le démon de l'ennui plane sur nos fêtes.

Au demeurant, rien là qui doive nous étonner. La vraie joie est l'auréole du bonheur ; c'est l'irradiation naturelle d'un cœur arrivé au terme des désirs. Or, qui peut ici-bas trouver un terme aux désirs de l'homme ? Aussi vastes que sa pensée, ils franchissent les limites du temps, de l'espace, et plongent dans l'infini. La Religion seule, en nous révélant dans les profondeurs de l'avenir une félicité éternelle, incommensurable, apaise nos immenses convoitises et ouvre nos cœurs aux douces joies de l'espérance.

L'existence humaine, si mesquine, si désespérante, quand on la renferme entre les deux néants du berceau et de la tombe, grandit sans mesure en se projetant dans l'éternité. Tout change de face sur la terre dès qu'on l'envisage comme l'avenue du ciel. Les maux de la vie ne sont que l'aiguillon providentiel qui hâte les pas de l'exilé vers la patrie. Les plaisirs sont des roses semées le long du chemin : elles réjouissent de leur parfum le voya-

geur qui passe, et n'ont des épines que pour l'imprudent qui s'arrête à les flairer.

Le tombeau, cet horrible écueil des plus riantes existences, sourit au chrétien, comme la porte triomphale au guerrier haletant de fatigue au sortir d'un rude combat. La Foi, l'Espérance et la Charité, penchées amoureusement sur sa couche funèbre, lui disent de concert : Soldat du Christ, dépose ici ta pesante armure, et, paré d'innocence et de vertus, monte au fortuné séjour où t'appellent l'amour de ton Dieu, les acclamations des légions immortelles, la couronne impérissable et le banquet qui n'aura pas de fin.

Hélas ! ces consolations si douces au cœur des humains, une infernale philosophie nous les a enviées. Aveugles mortels, nous a-t-elle dit, pourquoi chercher dans les chimères de l'avenir ce que la nature vous offre chaque jour ? Le ciel descendra sur la terre, quand vous renoncerez aux folles espérances dont vous berce la superstition.

Le monde a prêté l'oreille à ces discours insensés, et, croyant enfanter le bonheur, il est entré en convulsion. Les vieilles institutions ont croulé sous les coups du bélier populaire,

et depuis un demi-siècle l'anarchie et le despotisme s'en disputent dans la boue les sanglants débris.

La terre, torturée par l'industrialisme, a multiplié ses dons; le luxe a créé de nouvelles jouissances, et l'homme gorgé de matière, hébété de plaisirs, blasé sur tout, s'écrie avec un sombre désespoir : Bonheur, tu es donc une chimère! — Oui, répond le hideux suicide, accourant avec des cordes, des pistolets, des poignards et des poisons.

Hélas! oui, le monde s'enterre, et dans la prodigieuse activité dont il s'enorgueillit, je n'aperçois que les mouvements fébriles d'un moribond qui se roule dans ses douleurs. Fanfaron décrépit, qui singes encore le jouvenceau et rêves le progrès à la barbe du fossoyeur, dis-moi donc, n'entends-tu pas les chants funèbres éclater autour de toi? Tes poëtes, tes romanciers, que murmurent-ils à ton oreille? Le doute, le blasphème, les souvenirs impurs et les rêves pleins d'angoisses du *Dernier jour d'un Condamné*. Muses *aux hymnes d'airain*,

« La corde du bonheur se brise sur leur lyre,
« Les cris du désespoir sont leurs plus doux concerts. »

Infortuné prodigue, réduit à disputer aux immondes animaux leur pâture, que ne te souviens-tu de la maison de ton Père, où tes jeunes années coulèrent dans l'innocence, l'abondance et la joie ! As-tu donc oublié sans retour ta divine Mère, celle qui te conçut au pied de la Croix, t'allaita de son sang durant trois siècles, affronta pour toi l'épée du Barbare, et te donna, avec les arts et la science, le sceptre de l'univers ? Ingrat, si tu l'as effacée de ton souvenir, tu vis toujours dans le sien. Chaque jour, par ses prières elle arrête dans les mains du Père céleste les foudres suspendues sur ta tête. Chaque jour elle te convie à venir retremper dans son sein maternel la vie qui t'abandonne. Mais la voix sacrée de ses ministres ne trouve plus d'écho dans ton cœur endurci.

M'écouteras-tu mieux, moi, messager folâtre, apôtre-troubadour, vélite de la vérité, voltigeant sans cesse des rives du Jourdain aux sources d'Hélicon, et tournant contre l'erreur tout ce qui servit à son triomphe, le rire amer de l'ironie, la massue du ridicule et le trait pénétrant du sarcasme ?

Rassure-toi, pauvre malade, ce n'est ni le

jeûne, ni l'abstinence, c'est le baptême du rire que je viens te prêcher. Ris jusqu'aux larmes de ce qui t'occupe depuis un demi-siècle, occupe-toi de ce que tu as jusqu'ici méconnu, bafoué, et je réponds de ton salut.

CHAPITRE II.

Après avoir félicité ceux qui ont ri, je dois un mot à ceux qui ont eu le malheur de se fâcher.

Quelle rage, se sont-ils écriés, de faire de la politique hors de propos ! Il nous annonce des réflexions sur les Ordres religieux, et le voilà à cheval sur le système représentatif. Ne dirait-on pas le *Plaideur* de Racine, appelant le soleil, la lune et les étoiles à la défense de sa larmoyante couvée ?

Je m'attendais à ce reproche, et je suis charmé qu'il m'offre l'occasion de signaler une autre maladie du siècle, non moins grave que la précédente, et tenant aux mêmes causes ; je veux dire cette fureur d'individualiser, ce génie du morcellement qui, pulvérisant les

plus hautes questions de l'ordre intellectuel, n'y veut laisser que des vérités isolées, des unités sans adhérence, des faits partiels, passion basse qui atteste notre profonde déchéance morale.

Mais, pour expliquer ceci, j'ai besoin d'une petite excursion dans les nues. Que le lecteur prudent qui ne lève jamais un pied sans que l'autre touche terre, veuille bien me pardonner cette absence. C'est l'affaire de trois ou quatre chapitres au plus.

L'homme, roi de la nature, n'est investi de l'empire que par les vérités générales. Par elles il connaît l'ensemble des rapports des êtres entre eux, et il règne ; car régner, c'est conserver l'ordre en maintenant les êtres dans leurs vrais rapports. Entreprend-il de descendre des principes généraux dans leurs ramifications sans nombre, son intelligence, trop faible pour embrasser l'ensemble et les détails, s'égare dans le dédale des spécialités ; le fil des vérités se brise dans ses mains, et il ne sait plus ressaisir les notions capitales qui sont les rênes du monde intelligible. C'est un souverain au génie minutieux et tracassier qui, non content de régler les affaires publiques, pénètre dans l'in-

térieur de la famille, se mêle aux querelles domestiques, fatigue son peuple, et perd enfin le trône pour avoir voulu régenter les ménages.

Contemplez la science dans ces siècles reculés qu'il nous plaît d'appeler barbares : quelle profondeur et en même temps quelle simplicité dans ses conceptions ! Des hauteurs où elle se place, embrassant d'un coup d'œil l'ordre moral et physique, elle en formule admirablement les lois ; et son langage profondément métaphorique, révélant de nombreux rapports entre les corps et les esprits, rappelle encore à l'unité ces deux grandes divisions des êtres. Le philosophe, qui médite ces idiomes antiques, rencontre souvent dans une seule racine un monde de pensées, et il ne peut trop admirer, avec de Maistre, *le Génie puissant qui présida à la formation des langues.*

Alors apparaissent à travers les ombres de la fable les génies constituants, les Menou, les Fohi, dont l'immobile Orient subit encore les lois. Viennent ensuite les législateurs de la pensée : Homère, Hippocrate, Platon, intelligences cyclopéennes, qui tracent au vrai et au beau des limites humainement infranchissables.

A l'âge héroïque de la synthèse, où les connaissances humaines, rayonnant d'un foyer commun, puisent dans leur unité une force et un éclat incomparables, succède l'âge dissolvant de l'analyse.

L'esprit humain, las de contempler la vérité dans son centre lumineux, veut en suivre les rayons jusqu'à la périphérie. Accablé de leur nombre, il appelle à son secours la division. La science universelle se fractionne. Le beau se sépare du vrai. La poésie, la peinture, la sculpture, corrompent la simplicité des dogmes antiques, enivrent le cœur et l'imagination de délicieuses folies.

La philosophie, armée du syllogisme, du scalpel et du marteau, distingue, dissèque, pulvérise. Bien que maigre à faire peur, elle se trouve encore trop d'embonpoint et se subdivise à l'infini. C'est d'abord la logique, l'éthique et la physique. Puis la logique, c'est l'idéologie, c'est la dialectique, c'est la grammaire, c'est la rhétorique, c'est la poésie, c'est la musique, ce sont les arts libéraux avec leurs innombrables familles.

En éthique, c'est en premier lieu la métaphysique et la jurisprudence. La métaphysique,

c'est l'ontologie, c'est la pneumatologie subdivisée en théologie, psychologie, etc. La jurisprudence est encore plus féconde. Enfin, la physique se partage en générale, spéciale, et chacune est grosse d'un monde de sciences.

Chaque fraction aspire à la souveraineté, et prétend recomposer le tout à sa manière. Le métaphysicien déduit la matière de l'esprit, le physicien fait jaillir l'esprit de la matière. L'idéaliste doute de l'existence des corps, le matérialiste nie celle des esprits. Le soleil, les atomes, l'eau, l'air, le feu, la terre ont tour à tour mission de bâtir le monde et meurent à la peine.

C'est le siècle des petites choses et des grandes prétentions ; car l'orgueil est toujours en raison inverse de la puissance ; et l'on ne parle nulle part plus haut que là où l'on ne fait rien. La politique se perd dans le bavardage de la tribune, dans les intrigues des coteries et le tumulte des assemblées populaires. Le reste des croyances publiques est broyé sous le pilon d'une nuée de dialecticiens et de sophistes rhéteurs. Le pyrrhonisme épicurien vient souffler sur cette poussière, et la froide matière apparaît comme l'unique réalité.

La vérité alors, c'est le plaisir ; la vertu, c'est la richesse ; le pouvoir, c'est la force brutale. Le sensualisme captive tous les talents, et la Grèce animalisée n'a plus de couronnes que pour les courtisanes, les baladins, les parfumeurs et les cuisiniers. La gravité romaine se laisse entraîner à ces jeux d'enfants, et bientôt l'empire de fer dévoré par la rouille du sophisme et du luxe, volera en poudre sous la massue du Barbare.

Voilà donc quel fut le progrès antique. Des visions élevées de la science soutenue par les croyances traditionnelles, l'esprit humain tombe dans les investigations minutieuses du rationalisme ; du rationalisme il est précipité dans le sensualisme.

La science primitive avait été donnée à l'homme comme la boussole qui devait le diriger au port à travers les orages de la vie. Au lieu de suivre, sur la foi de l'Ouvrier, la route qu'elle lui indique, il porte une main téméraire sur la savante machine et veut en pénétrer les mystérieux mouvements. C'est le Sauvage qui brise la boîte à musique pour découvrir le petit animal qui chante si bien. L'aiguille, la rose, les cercles, le pivot, la

boîte, soumis à une stupide analyse, se mêlent, se brouillent, se confondent. Vainement il s'efforce de les rapprocher. Après mille essais infructueux il jette à la mer ces informes débris, puis concluant avec un orgueilleux dépit que la boussole, le port et l'ouvrier ne sont qu'une chimère, il brise le gouvernail et prête la voile à tous les vents.

CHAPITRE III.

Les hommes n'étaient plus que des animaux industrieux occupés à fouiller la terre, quand l'éternelle Vérité, descendue parmi eux en personne, leur fit entendre cet oracle : *L'homme ne vit pas seulement de pain.* Etonnés, ils lèvent la tête, et la parole divine, dissipant l'épais brouillard de l'ignorance, leur révèle les mystérieuses et sublimes réalités d'un monde supérieur.

On aperçoit distinctement, à travers les voiles transparents de la foi, et la vérité première dont l'absence laissait flotter au gré du doute toutes les vérités, et la suprême loi dont l'oubli livrait toutes les lois aux caprices de la force. Dieu, créateur et législateur universel, apparaissant à la tête de l'ordre phy-

sique et moral, tout s'explique. Les vérités, rebelles jusque-là aux théories humaines, se classent d'elles-mêmes et gravitent harmoniquement vers leur centre radieux.

Alors commence l'ère de la philosophie chrétienne, seule vraie, parce que, renfermant dans sa haute synthèse la dernière raison de tout ce qui est, seule elle est complète, universelle (*catholique*). Née encore plus pour agir que pour parler, elle se réalise dans la société par des institutions profondes, vastes et durables. Catholique dans ses œuvres aussi bien que dans sa doctrine, elle trouve dans sa charité des remèdes pour toutes les misères, comme elle a dans sa vérité des armes contre toutes les erreurs.

Mais pour comprendre la puissance du système catholique, il faut l'envisager dans son admirable unité. Or la raison ne le peut qu'en s'élevant sur les ailes de la foi. Si elle reste à terre, son angle visuel, trop aigu pour embrasser ce prodigieux édifice dont Dieu est en même temps le sommet et la base, ne lui en laisse voir qu'une faible partie, et encore sous un jour trompeur. Dès lors, tout lui paraissant défectueux, elle blâme étourdiment l'archi-

tecte, et entreprend de réformer son œuvre. C'est un myope qui, ne voyant que les pieds d'une statue colossale, accuse bêtement l'artiste d'avoir ignoré les proportions du corps humain.

Tel fut le génie du rationalisme hérétique, génie pauvre, étroit, mesquin, occupé sans relâche à morceler, à diviser, à détruire, et n'élevant que des ruines. Misérablement cramponné à une parole obscure de la Bible, c'est là qu'il voit tout le Christianisme. Dans sa folle synthèse, il faut que le tout entre dans la partie, que le vaste océan s'engouffre dans un verre d'eau.

Que serait devenue la vérité chrétienne, si elle se fût encagée dans les pitoyables formules d'Arius, de Nestorius, de Pélage, de Luther et de Calvin? Mutilée, et partant fausse (l'erreur n'étant qu'une vérité incomplète et déplacée), elle serait tombée pièce à pièce sous le marteau du raisonnement, et l'histoire elle-même en aurait perdu le souvenir. On ignorerait jusqu'au nom des anciens sectaires, si le Catholicisme n'avait couvert leur tombe de ses trophées. Le Protestantisme même étant tel, non par ce qu'il professe, mais parce qu'il

nie, que serait-il si personne n'affirmait ? Sans le *oui* que deviendrait le *non ?*

Le rationalisme, chassé des positions qu'il avait prises dans le champ théologique, entreprend de se constituer sur le terrain de la philosophie. D'ennemi devenu rival du Catholicisme, il appelle toutes les connaissances humaines sous sa bannière, et veut bâtir l'édifice de la raison à côté de la maison de Dieu. Il y aura désormais deux vérités distinctes, la vérité chrétienne et la vérité philosophique, appuyée l'une sur la parole de Dieu, l'autre sur la parole du *Maître.*

Aristote arrive en croupe d'un Arabe, affiche le programme de ses catégories à la porte des universités, arme les yeux de ses disciples d'un microscope, leurs mains d'une épingle, et les voilà travaillant à qui mieux mieux sur des fétus.

L'un s'amuse à coudre le monde intelligible avec des fils d'araignée et le pose hardiment sur la pointe d'une aiguille ; l'autre, après avoir architecté assez lourdement notre globe, le coiffe encore d'une énorme calotte d'airain fondu, puis il lui commande de se tenir ferme dans le vide, appuyé sur un syllogisme. Le

syllogisme en se chamaillant avec un dilemme laisse tomber sa noble charge, et l'univers aristotélique déconfit, au lieu de retourner aux quatre éléments d'où on l'avait tiré, se divise sans mesure et sans fin. Les dialecticiens sortent enfin de cette poussière, comme les mites sortent d'un fromage consumé.

La vue du dogme catholique tente alors l'appétit de la gent ronge-menu. Les plus hauts mystères sont envahis. Bernard sort de Clairvaux : sa foudroyante éloquence tombe sur les sacriléges comme de l'huile bouillante sur une fourmilière. Abailard, pour n'être pas grillé, se couvre d'un capuchon. Thomas paraît ensuite. Aux sublimes mugissements du Bœuf napolitain, les fragments épars des connaissances humaines viennent se ranger dans un bel ordre autour de l'Arche sainte : la raison soumise à la foi rayonne des plus vives lumières, et soulève de grandes vérités à la clarté du divin flambeau.

Quelques siècles s'écoulent, et le rationalisme échappé des ténébreuses cavernes de Bacon cherche de nouveau à secouer le joug divin. Descartes lui-même essaie de donner sa pensée pour base à la philosophie, et ce puis

sant génie a la faiblesse d'attribuer à sa raison les sublimes vérités qu'il ne tient que de la foi. Le schisme progressif de la Religion et de la science s'arrête cependant devant le XVIIe siècle, siècle vraiment grand, parce qu'il fut profondément catholique.

Les géants passés, après des travaux qui ne passeront pas, arrivèrent les pygmées. Ceux-ci, rougissant de se voir si petits, crurent que le meilleur moyen de se grandir était de traîner dans la boue ce que les géants avaient adoré. Au signal parti de Ferney, un million de nains échassés sur le mensonge et le sarcasme se mettent à crier à tue-tête que le Christianisme est une infâme superstition indigne du moindre examen, qu'il faut courir sus aux cagots qui défendent encore cette honteuse production de la barbarie, que la philosophie seule peut donner le dernier mot de toutes choses.

On se met à l'œuvre : on réchauffe toutes les folies des cosmogonies païennes; on crée de nouvelles théories qui reculent les bornes de l'humaine sottise. Au Dieu qui a tout fait on substitue un Dieu qui ne fait rien, qui ne peut rien, un Dieu embourbé dans l'éternelle

matière, un Dieu-matière. Le monde est une comète éteinte, un éboulement, une éclaboussure du soleil, un globe de verre d'abord incandescent qui serait inhabitable, si les huîtres, très-friandes de verre fondu, ne s'étaient avisées de le digérer. L'homme, c'est un champignon doué de la faculté locomotive, un poisson qui a transformé ses nageoires en pieds et en mains, un gros singe à qui le frottement social a donné de l'esprit et fait tomber le poil...

Les cagots et leurs partisans riaient de tant d'extravagances; mais la philosophie, qui veut qu'on se moque de tout, excepté d'elle-même, écuma de fureur. Que faire cependant? exterminer tous les rieurs était chose impossible. Pour en diminuer le nombre, elle employa, au lieu du fer, le poison du libertinage. La société fut donc inondée d'un déluge de sales romans. L'effet en fut prodigieux. Beaucoup de rieurs devinrent sérieux, puis trouvèrent que les folies étaient des démonstrations sans réplique : l'esprit est logé si près du cœur, que celui-ci est rarement malade sans que l'autre batte la campagne.

Quand les libertins se crurent les plus forts,

ils jetèrent la plume pour saisir le poignard, appelèrent la guillotine au secours de l'Encyclopédie, et le XVIIIe siècle, tombé au pouvoir des prostituées et des bourreaux, expira dans l'ordure et le sang.

CHAPITRE IV.

Le Catholicisme sortit de cette horrible lutte couronné de toutes les gloires. Son sang avait lavé la boue que de vils chiffonniers lui avaient jetée au visage. Assis sur les décombres accumulés par la philosophie, jamais sa parole ne se montra plus puissante. Les masses se précipitèrent dans son sein.

Des génies providentiels parurent et résumèrent, dans des écrits qui demeureront, l'immense procès qui venait d'être jugé. Vainement le philosophisme grommela entre ses dents une espèce d'appel ; il ne fut pas entendu : le sang lui avait étouffé la voix.

Son orgueil profondément humilié n'en devint que plus fort. Guéri pour longtemps de l'envie de se mesurer corps à corps avec l'Hercule ca-

tholique, il lui vint en pensée de dire tout haut que ce géant n'était qu'un fantôme, une grande ombre du passé, un spectre qui ne pouvait manquer de s'évanouir au soleil éblouissant du siècle des lumières. Cependant, comme il venait de donner de belles preuves de vie, on convint de lui jeter quelques paroles de respect et d'admiration. On loua les magnifiques cathédrales, les belles flèches gothiques qu'il avait élevées, les services rendus autrefois aux sciences, à l'humanité; mais on l'avertit qu'il gâterait tout, qu'il se couvrirait d'un éternel ridicule, s'il osait contester à la philosophie du XIXe siècle le droit de reconstituer la société, et que bien certainement on ne lui ferait pas l'honneur de réfuter une aussi sotte prétention.

Le Catholicisme étant donc supposé mort ou bien moribond, que mettrons-nous à sa place? se demanda-t-on. « Entreprendrons-nous, en face de son Symbole, une solution nouvelle des questions qu'il a résolues? Opposerons-nous à son Décalogue une nouvelle théorie des devoirs? Gardons-nous-en bien. Tout le monde répéterait ce qu'on a dit tant de fois, que si le dogme catholique renferme des mys-

tères, les dogmes des philosophes ne sont qu'un tissu d'absurdités, et que leur morale nous rabaisse autant au-dessous des animaux que les préceptes évangéliques nous élèvent au-dessus. Profitons du passé. Ne nous amusons pas à raisonner en présence du fantôme; car il se servirait encore de nos raisonnements pour nous fouetter à la barbe du public, ce qui serait désolant pour la sublimité de nos génies.

« Disons donc à tout le monde que le temps de la synthèse et de la composition n'est pas encore venu ; que l'esprit humain en est à l'analyse ; que, avant de classer les idées et les faits, il faut les avoir trouvés, et que c'est pour les trouver que nous mettons sens dessus dessous la littérature, l'histoire, la science, la société.

« Si l'on nous dit que les faits sans point de ralliement formeront par leur nombre un pêle-mêle, un chaos inextricable, et que la société repose non sur des idées, mais sur des principes, etc., répondons hardiment que des difficultés aussi pitoyables ne sauraient arrêter la marche de la philosophie progressive. Quoi donc ! le XIXe siècle ne nous croirait pas assez forts pour le tirer d'un chaos momentané !

Pour se jeter dans un avenir absolument neuf, il voudrait des garanties ! Notre parole ne lui suffirait pas ! la parole d'un Guizot, d'un Thiers, d'un Lerminier, d'un Jouffroi, des rédacteurs de l'*ex-Globe* et du *Journal de Paris*, la parole de Balzac, auteur des *Contes drôlatiques*, inventeur du *Néo-catholicisme !* Conçoit-on tant de défiance ! »

Avouons, en effet, que les circonstances sont bien faites pour inspirer cette confiance sans borne que la nouvelle philosophie exige de nous. Qui ne voit que, par ses prodigieux labeurs, elle est au moment de satisfaire à tous les *desiderata* de la science ?

Déjà ses intrépides géologues, le sac sur le dos, le marteau et le chalumeau à la main, parcourent nos montagnes les plus élevées, furètent les cavernes les plus profondes, et reviennent chargés de pierres de toutes les couleurs. Bientôt nous saurons si ces énormes masses qui forment la charpente du globe ont été fondues au foyer des volcans, ou si elles se sont cristallisées à l'eau froide. Forcée dans ses derniers retranchements, la nature matérielle ne peut plus défendre son secret.

Vous voulez savoir ce qu'il faut penser de

l'âme humaine. Eh bien, nos physiologistes sont sur le point de vous le dire. M. Magendie, après avoir disséqué grand nombre de cerveaux d'hommes, de femmes, de chiens, de chats, de renards, etc., vient de démontrer que le fluide *céphalo-spinal* est décidément le principe de la vie, et que l'intelligence n'en est que la diminution; car M. Magendie, qui n'est pas galant, observe que les femmes en ont plus que les hommes, les idiots plus que les femmes, les bêtes plus que les idiots. Enregistrons donc cette magnifique donnée : *L'intelligence est en raison inverse de la vie.*

Vous voulez des principes de moralité. Patience ! les phrénologistes sont occupés à inventorier les protubérances et les dépressions de notre crâne : l'opération terminée, nous connaîtrons le nombre précis de bosses et de trous qu'il faudra faire à la tête de nos enfants pour les transformer en anges d'esprit et de vertu.

Une section de notre Académie est aussi sur la trace d'un fait non moins curieux, depuis que notre Gouvernement, dans son extrême sollicitude pour la moralité publique, lui a posé ce problème : *Déterminer l'influence des*

variations de l'atmosphère sur l'accroissement des assassinats, des suicides et autres crimes qui ont marqué cette année (1838) (1).

Vous demandez un système politique complet. Aidez-nous donc à démolir ce qui reste de nos institutions vermoulues ; car lorsque, par l'analyse, on aura réduit à leur plus simple expression l'élément du pouvoir et celui de l'individualité, on saura peut-être comment accorder ces choses qui n'ont cessé de jurer jusqu'à ce jour.

(1) Le journal ministériel qui a publié ce fait incomparable, a oublié de nous dire quelle section. Pour moi, je parierai notre bonne ville de Paris contre une épingle, que c'est la section *des sciences morales*.

CHAPITRE V.

Voila donc où nous en sommes. La science, devenue une stérile compilation d'idées et de faits, est tombée à l'état de pulviscules. Elle s'est divisée d'abord en deux règnes, le règne s'est subdivisé en deux sous-règnes, le sous-règne en deux embranchements, l'embranchement en deux sous-embranchements, le sous-embranchement en deux sciences du premier ordre, la science du premier ordre en deux sciences du second ordre, la science du second ordre en deux sciences du troisième ordre : ce qui fait deux règnes, quatre sous-règnes, huit embranchements, seize sous-embranchements, trente-deux sciences du premier

ordre, soixante-quatre du second, cent vingt-huit du troisième (1).

La plus forte mémoire succombe sous cette effrayante nomenclature. Si l'on examine en détail les cent vingt-huit lots scientifiques, on voit que deux ou trois emplissent la meilleure cervelle. Ainsi, nos plus fameux docteurs sont condamnés à mourir avec cent vingt-cinq brevets d'ignorance. Si toutes nos connaissances sont un rien, comparées à ce que nous ignorons, que peuvent donc savoir ceux qui ne possèdent que les 3/128 de ce rien ?

Perdus dans le fretin de la science, nous comptons les vérités une à une, comme le Sauvage compte ses soleils, sans remonter jamais à l'unité générale. Considérez les savants de nos jours qui, en histoire, en philosophie, en politique, ont voulu formuler des théories en dehors des données catholiques, ont-ils enfanté autre chose que de monstrueuses agrégations d'idées incohérentes et de faits discordants ? L'un arrache une tuile du palais de la vérité, et veut que l'édifice entier vienne se

(1) Voyez la *Classification naturelle de toutes les connaissances humaines*, par M. Ampère.

poser sur cette magnifique base. L'autre aperçoit une des cent mille portes qui donnent entrée dans l'immense sanctuaire, et il entend que nous y passions tous à la file, sous peine de rester éternellement dehors.

Nous n'avons plus que des vérités *erratiques;* détachées de leur base divine, et soumises aux investigations d'une froide analyse, elles demeurent sans puissance sur les esprits et les cœurs. C'est un papier-monnaie qui a perdu l'empreinte royale et qu'on abandonne au chiffonnier.

Fatigués du doute qui est au fond de toutes les conceptions humaines, les esprits se précipitent vers les tristes réalités de la matière; et le sensualisme qui submergea l'ancien monde, nous aurait déjà engloutis sans retour, si le Catholicisme n'était là. Mais ses doctrines simples et sublimes heurtent une raison rapetissée par de minutieuses recherches, comme le soleil blesse un œil longtemps plongé dans les ténèbres. Ses institutions, fruit d'une sagesse divine et d'une héroïque charité, sont calomniées par l'égoïsme incapable de les comprendre.

Entre ces institutions, nulle n'a été plus

mal jugée que le monachisme. Les écrivains modernes qui en ont le moins mal parlé, n'y ont voulu voir qu'un fait singulier, une institution à part, tout au plus le développement d'une idée religieuse : nul ne l'a envisagé dans son vrai jour, c'est-à-dire, comme la réalisation des principes de la civilisation chrétienne, comme le plus fort garant des libertés publiques que nous devons à l'Evangile. En considérant les ordres religieux sous ce point de vue, on aurait compris mon amalgame du régime monastique avec le régime représentatif, et je n'aurais pas été obligé d'écrire quatre mortels chapitres pour montrer comment nous sommes tombés à ce degré de faiblesse intellectuelle, que nous ne savons plus lier deux idées.

Oui, je l'avance sans craiate, parce que je le prouverai sans effort, c'est dans le monachisme qu'il faut chercher le type de ces institutions éminemment libérales après lesquelles nous soupirons.

Pour que nous fussions vraiment libres, il nous faudrait, dit-on, trois choses : l'égalité de tous dans la jouissance des droits civils et politiques, l'élection et la responsabilité des

fonctionnaires publics, la mort de l'arbitraire par le règne exclusif des lois.

Or ces trois conditions de liberté ne se sont encore réalisées que dans les sociétés monastiques, et si elles pouvaient jamais se produire sans danger dans la société civile, ce ne serait que sous l'influence morale du monachisme.

CHAPITRE VI.

Il y a des principes qui changent totalement de nature, selon qu'on les considère d'en haut ou d'en bas. Tel est le principe de l'égalité.

Tant qu'un homme ne possède en propre que l'air qu'il respire et l'eau qu'il puise au torrent, l'inégalité des conditions et des richesses est à ses yeux la plus révoltante des iniquités. Quoi, dira-t-il, les hommes ne sont-ils pas tous enfants du même père ! Quand Adam bêchait et qu'Eve filait, où étaient les gros propriétaires, les rentiers fainéants, les seigneurs ? Les riches ont-ils donc un estomac différent du nôtre, ou en ont-ils plusieurs? Ah ! si cette justice dont on parle tant venait une bonne fois habiter parmi les hommes, elle ne manquerait pas de besogne. Que de châteaux

à démolir pour bâtir une maisonnette aux pauvres gens! que d'équipages à envoyer au diable pour fournir à chacun le moyen d'avoir des souliers aux pieds, une vache et un âne à l'écurie!

Ces considérations sont de la dernière évidence, quand on les fait nu-pieds au coin d'une rue. Mais qu'un caprice de la fortune transforme tout à coup notre prolétaire philosophe en gros propriétaire, en rentier, en seigneur, et qu'un de ses camarades vienne lui dire : Monsieur, je suis sans abri, et vous ne pouvez occuper seul tout ce château; choisissez donc l'étage ou l'aile qu'il vous plaira; j'habiterai l'autre en attendant que la justice vienne me bâtir une maisonnette. Vous savez aussi que je n'ai encore ni chaussure aux pieds, ni vache, ni âne, ni écurie; ne trouvez donc pas mauvais que je me serve de vos équipages quand il me prendra fantaisie de courir la ville ou la campagne.

Je doute fort que le nouveau Crésus goûtât une pareille proposition. De toutes les réponses qui s'offriraient à son esprit, la plus douce sans doute serait celle-ci : « Croyez-moi, mon ami, restez où vous êtes; car si vous

veniez vous installer ici sans y être invité, la justice que vous ne connaissez guère, arriverait tout aussitôt pour vous conduire dans une maisonnette encore plus incommode que la rue, et il serait possible qu'on vous mît aux pieds telle chaussure qui ôte aux coureurs l'envie de vagabonder.

Vous connaissez aussi bien que moi, Messieurs, une foule d'ex-sans-culottes, gracques fougueux tant qu'ils trônèrent dans un galetas, et devenus depuis d'une délicatesse extrême sur l'article de la propriété. En 93, ils prenaient mal à la vue d'un château. Les grandes propriétés, le luxe des tables, des équipages, leur paraissaient une horrible insulte à la misère publique. — Quand tant de gens manquent du nécessaire, s'écriaient-ils sentimentalement, quel honnête homme peut avoir du superflu? Quelle horreur surtout pour les exemptions, les priviléges!

Vingt ans plus tard, les beaux châteaux étaient l'ornement du pays; le luxe des grands alimentait le commerce, nourrissait les artistes, les artisans. Sans grosses propriétés, point d'agriculture savante; sans priviléges, point d'industrie manufacturière. Enfin, cette

pauvre Restauration eût bouleversé la société de fond en comble, si elle eût élevé le moindre doute sur la légitimité des vols révolutionnaires.

Demandez à tel de ces messieurs pourquoi il faut qu'il y ait des riches et des pauvres : jamais il n'a ouvert un livre, et pour cause ; cependant il vous prouvera très-bien qu'il y aura nécessairement des riches et des pauvres, tant que les hommes ne naîtront pas avec le même degré de forces physiques et morales ; tant qu'ils n'auront pas avec la même aptitude pour le travail la même application, le même esprit d'économie ; tant qu'ils ne trouveront pas dans les circonstances de temps et de lieu les mêmes conditions de succès ; tant que la nature se montrera si partiale dans la distribution de la santé et de la maladie, de la rosée et de la grêle, de la chaleur et de la gelée ; tant que le vent sera assez injuste pour faire voler votre navire au port, et abîmer le mien dans les flots.

Il vous dira encore, avec l'auteur du *Dictionnaire philosophique*, que « le genre humain, tel qu'il est, ne peut subsister, à moins qu'il n'y ait une infinité d'hommes utiles qui

ne possèdent rien du tout ; car certainement un homme à son aise ne quittera pas sa terre pour venir labourer la vôtre ; et si vous avez besoin d'une paire de souliers, ce ne sera pas un maître des requêtes qui vous la fera.

« Chaque homme, dans le fond de son cœur, a droit de se croire entièrement égal aux autres hommes. Il ne s'ensuit pas que le cuisinier d'un cardinal doive ordonner à son maître de lui faire à dîner. Le cuisinier peut dire : Je suis homme comme mon maître ; je suis né comme lui en pleurant, il mourra comme moi dans les mêmes angoisses et les mêmes cérémonies. Nous faisons tous les deux les mêmes fonctions animales. Si les Turcs s'emparent de Rome, et si alors je suis cardinal, et mon maître, cuisinier, je le prendrai à mon service. Tout ce discours est raisonnable et juste ; mais en attendant que le Grand-Turc s'empare de Rome, le cuisinier doit faire son devoir, ou toute société humaine est pervertie. »

Impossible de mieux dire. L'égalité absolue est la chimère des chimères. Toutefois il n'y a que deux sortes de gens qui comprennent cela, les riches, et ceux d'entre les

pauvres qui ont l'œil assez bon pour découvrir dans les biens de la vie future un magnifique contre-poids aux misères de la vie présente.

CHAPITRE VII.

Il en est de l'égalité des droits politiques comme de l'égalité des richesses. Le droit de tous aux emplois, à l'administration de la chose publique, l'obligation d'abolir le cens, etc., sont axiomes inhérents au pavé et qu'on fera bien de ne jamais nier en présence d'un certain public.

Quoi donc ! s'écrie-t-on par là, l'intégrité, la moralité nécessaires aux fonctionnaires publics seraient-elles chevillées aux grandes richesses ! Certes, on aurait bonne grâce à le dire au milieu des étranges confidences que la presse et les tribunaux font chaque jour au public. Si désormais administrer c'est voler, nous avons des voleurs très-capables.

Dira-t-on qu'il faut de l'esprit pour gou-

verner ? mais bien bête qui aujourd'hui en manque : le génie court les rues en sabots. Puis, ne sait-on pas ce qui se fait aux Chambres ? Faut-il donc être un aigle pour distinguer une boule blanche d'une boule noire ? Combien n'y disent mot et font même douter s'ils entendent, malgré un appareil auditif très-remarquable !

On veut de l'éducation, des manières ; mais est-il rare de voir au Palais-Bourbon telles scènes qu'on ne souffrirait pas dans un estaminet ?

Il peut y avoir du vrai en cela. Cependant quiconque ne veut ni voler ni être volé, jugera qu'on n'a déjà que trop abaissé le cens, et il aura cent mille bonnes raisons pour ne pas vouloir d'une Chambre en sabots, ne fût-ce que pour éviter le tapage. Bon peuple, dira-t-il, vaque paisiblement à tes affaires, et souviens-toi que tu es une majesté constitutionnelle : le souverain règne, et ne gouverne pas.

Reste donc l'égalité civile. Elle est écrite en tête de nos chartes. Mieux vaudrait qu'elle fût en queue. Peut-être nos honorables qui lisent la charte à rebours, y donneraient-ils plus d'attention.

Qu'est-ce que l'égalité civile, quand les lois ne sont pas inspirées par l'amour du bien général ? Et comment le seraient-elles là où le droit de les faire n'appartient qu'à une classe ? Que l'industrie manufacturière, la finance et la patente dominent dans l'assemblée législative, gare à l'industrie agricole ! Que la grosse propriété y balance la haute industrie et la finance, gare à la petite industrie et à la petite propriété ! Que de misérables passions antireligieuses arrachent aux législateurs des lois ou des ordonnances pour empêcher qui que ce soit de distribuer la science gratis, attendu qu'on a résolu de la vendre en compagnie de la corruption à beaux deniers comptants; voilà 20,000,000 de Français condamnés à l'ignorance, et les familles aisées, qui n'aiment pas la corruption, enverront leurs enfants étudier hors de cette France où l'Europe entière venait autrefois étudier.

Quant aux lois justes en elles-mêmes, quelle différence la condition de chacun ne met-elle pas dans leur application ! Là où monnaie fait tout il n'y a de coupables que parmi les pauvres. Dans les méfaits les plus évidents, la

richesse est au moins circonstance atténuante : il n'y a point de menottes pour qui porte des gants.

Tel, pour une parole déplacée, vous fait sauter la cervelle en présence de témoins, c'est un brave. Tel autre vous dit entre quatre yeux, le pistolet à la main : « La bourse ou la vie, car je meurs de faim, et la loi défend de mendier ! » c'est un infâme assassin. Celui-ci a volé plusieurs millions à l'état pour payer ses maîtresses, pour doubler le nombre de ses terres, de ses chevaux ; allons ! Messieurs, chapeau bas devant cette poitrine couverte de décorations : avant-hier il fut ministre ; il y a tout à parier qu'il le sera après-demain. Où mène-t-on ce pauvre diable en compagnie de deux gendarmes ? à la prison ou aux galères. Qu'a-t-il fait ? il a pris quatre écus pour payer son loyer !

« Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.
« Où la guêpe a passé, le moucheron demeure. »

L'égalité civile elle-même serait-elle donc une chimère ? — Hélas ! oui ; surtout chez les nations libérales où, pour les raisons que nous en avons donné ailleurs, les bureaux du Gou-

vernement sont des comptoirs, la balance de Thémis un trébuchet : la vertu s'y lamine à l'hôtel de la Monnaie, et s'imprime à la Banque. Sans doute on y parle beaucoup d'égalité, de fraternité ; mais chacun la prêche à ses supérieurs pour les rabaisser jusqu'à lui ou s'élever jusqu'à eux, nul à ses inférieurs pour se les égaler.

Qu'est-ce donc que l'amour de l'égalité dans le monde ?

L'HORREUR DE LA SUPÉRIORITÉ D'AUTRUI.

CHAPITRE VIII.

Toutefois il existe certaines sociétés où l'égalité et la fraternité ne sont pas des mots, où les lois sont les mêmes pour tous, où les places, toujours accordées au mérite personnel, ne sont que des charges dont on se décharge le plus tôt que l'on peut; car elles sont sans appointements, et le peu d'honneur qu'elles donnent est gâté par une grande responsabilité devant Dieu et devant les hommes : ce sont les sociétés religieuses.

Là, quand un candidat se présente, on le fait entrer dans la douane du noviciat, et l'on a soin de l'y mettre nu comme la main, afin qu'il n'éblouisse personne par ces brillants dehors qui, dans le siècle, servent à classer notre espèce en grands et en petits.

S'il sort du pays de la richesse, on lui dira : Monsieur le financier, disposez de vos écus en faveur de vos parents et des pauvres ; car, quand encore le diable n'aurait pas réussi à glisser dans vos comptes des erreurs de calcul, vos richesses nous ôteraient notre plus beau trésor, l'amour de la pauvreté. Si dans la distribution de vos aumônes vous voulez comprendre notre communauté, qui en effet est pauvre, faites que Dieu s'en souvienne ; car, par nous, nous n'y donnerons aucune attention. Sachez-le bien, les choses vont ici autrement que par le monde. Supposé, par exemple, que vous comptiez aujourd'hui à notre économe vingt mille francs en bonnes espèces, et que demain en donnant à manger aux poules (c'est par là que vous commencerez), vous cassiez une écuelle de deux sous, l'économe ne manquera pas de vous dire : Frère Matthieu, avec vos gaucheries vous ruinez la maison.

Si c'est un militaire signalé dans vingt bulletins et à la poitrine triplement étoilée, monsieur le colonel, lui dira-t-on, prenez ce sarrau de toile, mettez ces sabots aux pieds, et, le chapeau de paille à la main, allez prendre

l'ordre du jour chez le frère jardinier qui vous apprendra l'art d'aligner des choux, de former un carré d'asperges, de charger un âne en deux temps. Vous vous appellerez frère Placide.

Si le postulant est un empereur et roi qui, durant trente-sept ans, a gouverné assez bien la moitié du globe, comme cela se vit en 1556 au monastère de Saint-Just, on conduira frère Charles dans un petit atelier de jardinier et d'horloger, et il recevra en échange du baudrier impérial et de l'épée un cilice et une discipline.

Même galanterie de procédés dans les couvents de femmes. En 1771, une Fille de France se présente à la grille des Carmélites de Saint-Denis, et là, prosternée aux pieds des Religieuses, elle leur dit : « Je vous supplie toutes, Mesdames, de me faire la grâce de me recevoir parmi vous, de me regarder comme votre sœur, d'oublier ce que j'ai été dans le monde, et de prier Dieu pour le Roi et pour moi. »

La Prieure, un peu ébahie, se sert en répondant du titre de *Madame:* « Que dites-vous là, ma révérende Mère? une postulante chez les

Carmélites ne s'appelle point Madame, mais ma sœur... Lorsque j'aurai mérité une mortification, vous pourrez me le faire comprendre en m'appelant Madame. » Aussitôt Madame Louise de France est baptisée *sœur Thérèse de Saint-Augustin*.

Quelques jours après, l'étiquette des Carmélites appelle sœur Thérèse à la cuisine pour laver la vaisselle. On lui désigne un chaudron fort sale : elle s'en empare joyeusement et prétend le rendre, comme les casseroles, aussi propre en dehors qu'en dedans. Elle le tourne et retourne en tous sens, elle s'écorche les mains, sue sang et eau. Son manteau devient aussi noir que le chaudron, sans que le chaudron en soit plus propre. Ses charitables sœurs la laissent faire, jusqu'à ce que, suffoquées par le rire, elles l'avertissent que les chaudrons ne se lavent que d'un côté (1).

Après ce premier naufrage des vanités humaines, dans lequel on a perdu jusqu'à ses noms et prénoms, on place durant plusieurs mois le novice en face de Dieu et de lui-même. Là on lui ordonne tantôt d'aller chercher ses

(1) *Vie de Madame Louise*, par l'abbé Proyart.

lettres de noblesse dans le néant où il était encore neuf mois avant son illustre naissance ; tantôt, d'examiner dans un sépulcre la différence qu'il y a entre les cendres d'un empereur et celles d'un goujat. Quand il a compris que les plus éclatantes existences se confondent par les deux bouts avec les plus obscures, on lui ordonne d'en analyser le milieu, d'inventorier consciencieusement sa vie, en faisant la part du bien qu'il tient de Dieu et qu'il doit lui rendre, et la part du mal qu'il s'adjugera à lui-même, sans préjudice des réclamations à élever par le diable. L'opération terminée avec l'aide d'un bon directeur, il est probable que notre novice jugera qu'on lui fait beaucoup d'honneur en le souffrant dans le monastère.

Dès qu'on le verra bien pénétré de cette pensée, on assemblera le chapitre ; on ira au scrutin, et si les boules blanches sont en majorité, il recevra l'accolade fraternelle, puis prendra la place que lui donne l'ordre d'ancienneté, c'est-à-dire, la dernière.

Si Frère Matthieu et Frère Placide se font remarquer par leur ferveur et surtout par leur humilité, il est possible que dans huit à

dix ans on les élève à la dignité d'économe, de cellérier, de prieur et de provincial, de définiteur; mais ils trouveront dans le chapitre des devoirs un joli rabat-joie.

Il se peut que Frère Charles, en récompense de sa docilité, obtienne le grade de réveilleur du couvent de Saint-Just; mais il se peut aussi qu'on lui préfère Frère Charlot, autrefois mitron dans les offices de S. M. I. et R.

Sœur Thérèse de Saint-Augustin a si bien profité depuis l'histoire du chaudron, que ses sœurs la choisiront pour maîtresse des novices, puis pour supérieure; ce qui lui vaudra l'honneur d'habiter la plus triste cellule du couvent, large de sept pieds, longue de dix, meublée d'un crucifix, d'une chaise de bois et de deux tréteaux servant de lit, éclairée par une lucarne si bien calfeutrée que le vent viendra éteindre sa lampe. C'est là qu'elle recevra la visite de son auguste cousin le roi de Suède, et Gustave, émerveillé de tant de magnificence, s'écriera : « Non, Paris et la France, Rome et l'Italie ne m'ont rien offert de comparable à la merveille que renferme le couvent des Carmélites de Saint-Denis. »

CHAPITRE IX.

Il y a nombre d'esprits par le monde qui n'auront pu lire le chapitre précédent sans hausser les épaules et sourire de pitié en voyant jusqu'où la bêtise humaine peut descendre dans l'échelle de la superstition. La qualification d'imbéciles, de fous, est bien la plus douce qu'on aura trouvée pour Frères Matthieu, Placide, Charles et sœur Thérèse. Puis, seront venues les belles homélies du siècle dernier sur la déplorable influence de la monacaillerie. Je laisserai ces Messieurs sourire tout à leur aise.

Quand un homme, non content d'un assez beau patrimoine de niaiserie, s'est encore rembourré la cervelle de toutes les fadaises d'un siècle aussi fécond que celui de l'Encyclopé-

disme ; quand suffisamment muni de poudre voltairienne, il s'est couvert du triple rempart de la sottise, de l'ignorance et de l'orgueil, je me garde bien d'en entreprendre le siége. C'est place imprenable : il faut la saluer en passant d'une bordée de mépris, et continuer son chemin.

Je m'adresse donc aux intelligences démantelées ou susceptibles de l'être, et je dis : Ces pratiques de la vie religieuse considérées en elles-mêmes ne sont, si vous voulez, que des minuties ; mais, sous le point de vue moral et politique, elles sont d'une prodigieuse influence. C'est par elles qu'on apprend à une foule d'individus qui ne s'en doutaient guère, que les hommes n'ont tous qu'une tête, qu'un estomac, que deux mains et deux pieds.

Pourquoi des couvents, et pourquoi faut-il que des empereurs, des princes, de gros messieurs y aillent de temps à autre bêcher un jardin, laver un chaudron et donner à manger aux poules ? — Pour sauver le dogme le plus cher à l'humanité, le dogme de l'*unité de l'espèce humaine*.

Vainement les Cuvier, les Blumenbach rempliront nos amphithéâtres de squelettes

caucasiens, mogols, éthiopiens, américains, malais, et nous diront : Regardez, Messieurs, et jugez si nous avons encore besoin d'un Adam blanc, d'un Adam noir, d'un Adam cuivré, d'un Adam lapon, patagon, etc. ; créations ridicules de l'ignorance antibiblique du XVIIIe siècle ! » Ces démonstrations ne sortiront pas des cabinets de la science.

Si la religion ne crée pas des amphithéâtres d'anatomie comparée où elle range côte à côte des individus de tous les rangs auxquels elle aura ôté tout ce qui cache l'homme à lui-même et aux autres, vous verrez que le monde ira son train. Non-seulement l'Européen ne voudra pas reconnaître *l'os de ses os et la chair de sa chair* dans un nègre et un albinos ; mais, dans le même royaume, dans la même ville, sous le même toit, il y aura deux races d'hommes d'extraction si différente, si antipathique, qu'ils ne s'observeront que pour s'éviter. Chaque jour un gros seigneur, étouffé à table pour s'être cru dix estomacs, sera enterré à côté de dix faméliques à qui personne n'en soupçonnait un.

Oui, Messieurs, dans les pays où il n'y a plus d'amphithéâtres religieux, les pauvres

meurent de faim, et c'est la preuve la moins équivoque qu'on n'y croit plus à l'unité de l'espèce. Hélas ! cette exécrable hérésie se répand au long et au large avec une effrayante rapidité.

Ah ! que nous aurions besoin de voir encore des têtes couronnées ou bien empanachées se courber sous le capuchon, pour soulever tant de têtes que notre luxe, notre cupidité et la faim collent au pavé !

CHAPITRE X.

J'AVAIS écrit les philanthropiques lignes qu'on vient de lire, hier à cinq heures du soir, et j'allais prendre un modeste dîner, que je jugeais trop splendide en pensant à tant de malheureux qui iraient peut-être coucher à jeun par la récalcitrance des têtes empanachées à suivre mes conseils, quand un homme du mouvement (un voiturier), chargé du service de la malle-poste de la ville au bourg que j'habite, m'apporta une grosse liasse de journaux. C'est un cadeau que me fait de temps en temps un ami de la capitale, et dont je fais usage chaque fois qu'un trop grand travail de tête me fait craindre une nuit orageuse.

J'ouvre une feuille et je tombe sur la ru-

brique de Rome, voulant avant tout prendre des nouvelles de ma bonne mère. J'en avais à peine lu un alinéa, que donnant de la tête dans les étoiles, Ciel ! m'écriai-je, ça a pouvait-il arriver plus à propos ! Beaucoup s'imaginent qu'ici-bas tout se fait par eux ; ne pourrai-je pas croire, avec autant de modestie et encore plus de vérité, que tout se fait pour moi, et que Platon-Polichinelle est le mot d'une foule d'énigmes où les plus habiles perdent les yeux ? Quoi ! pour émanciper ma plume j'ai besoin d'une sottise gouvernementale ; et voilà que le lendemain j'apprends qu'on l'a faite plus belle que je n'osais l'espérer ! Aujourd'hui il me faut un événement héroïque, c'est-à-dire, par le temps qu'il fait, un événement impossible ; et aussitôt la Providence me le jette, comme au lion sa pâture. Ah ! que mon curé vienne avec ses *peut-être !...*

Faute de m'expliquer, on pourrait bien prendre ceci pour un logogriphe ou un discours du Trône. Bon nombre de lecteurs voudront même avant tout que je leur fasse connaître mon curé avec ses *peut-être*. Essayons de les satisfaire, bien que cela déplaise à

certains esprits moroses et impatients qui verront là un de ces alibi-forains dont, disent-ils, j'ai surchargé mes deux premiers volumes au grand regret des hommes judicieux. Ces gens-là, qui très-certainement n'ont jamais écrit, ne veulent rien dans un livre qui n'aille droit au but, comme si la grosseur d'un livre, laquelle a coutume d'en régler le prix, n'entrait pour rien dans le but d'un auteur.

Episode souvent vaut plus que le poëme,

était le proverbe familier de ma tante Angélique, conteuse des plus intrépides, mais si passionnée pour les digressions, qu'elle ne finit jamais un seul conte en sa vie.

Puis, ne pourrais-je pas dire aux impatients ce qu'un condamné, marchant au supplice, criait à la foule qui se précipitait vers le lieu de l'exécution : « Courez, bonnes gens, courez tant qu'il vous plaira ; je suis sûr qu'on ne fera rien sans moi ! »

CHAPITRE XI.

Mon curé m'a toujours paru fait pour donner un démenti à qui prétendrait que les prêtres d'autrefois ne valaient pas ceux d'aujourd'hui. Loin de moi l'idée d'un parallèle entre ce qu'on appelle le vieux et le jeune clergé. Je connais de vieux prêtres, j'en connais de jeunes; mais je ne connais point de vieux ni de jeune clergé, comme je ne connais point de jeune ni de vieille Eglise.

Au lieu d'imiter les panégyristes enragés, qui ne peuvent louer un Saint sans faire la nique à tous les autres, je dirai : En fait de modestie, de prudence, de science, de charité, de désintéressement, etc., je ne connais personne qui surpasse mon curé : je veux

ignorer s'il a des inférieurs, et je souhaite qu'il ait beaucoup d'égaux.

La vertu, chez lui, date de loin. Il n'avait pas vingt-six ans, que le Directoire, frappé de son mérite, le jugea digne d'aller compléter sa théologie à la citadelle de Rhé, avec promesse d'être envoyé plus tard à l'université de la Guyane, où tant de ses confrères se sont fait graduer martyrs.

Il est vrai qu'une belle nuit il s'évada du séminaire, ce qui l'obligea à dire la messe dans les bois et à prêcher *à plein vent* (1), jusqu'à ce qu'il prit fantaisie à l'aigle des Pyramides de venir plumer nos pentarques; mais depuis il a expié ce trait de jeunesse par tant d'application à l'étude et aux devoirs du sa-

(1) C'était une illégalité; car M. Isambert, à qui le diable de la légalité n'en apprendrait pas, disait naguère à la Chambre avec une éloquence bien digne du grand air : « La prédication à l'intérieur des églises est dans le droit du « Clergé; mais la prédication *à plein vent* n'est pas dans son « droit. (Séance du 17 janvier 1839.) » Tenez-le donc pour dit, messieurs les prédicateurs : Si le grand Maître vous a ordonné il y a 1800 ans de prêcher *en tout lieu*, cela doit s'entendre *en tout lieu clos et couvert*, en vertu de la judicieuse apostille dont M. Isambert vient de doter l'Evangile.

cerdoce, qu'on lui pardonne aisément d'avoir abrégé le temps de son éducation.

Bref, c'est lui qui a fait, à son insu, le portrait du bon prêtre qu'on a vu dans mon second volume ; et voilà pourquoi cette miniature n'est pas si mal, au dire des connaisseurs. Ceux à qui elle paraît flattée, ne connaissent pas assez nos prêtres, et je gage qu'ils n'ont jamais vu mon curé.

Toutefois, il faut bien le dire, cet excellent homme avait naguère à mes yeux un tort fort grave, celui de ne pas admirer Platon-Polichinelle. La délicatesse de sa foi s'accommodait peu de mes transitions un peu lestes du sacré au profane ; sa charité souffrait de certaines épithètes trop sonores accolées sans façon à des noms propres. Le pouvoir, toujours respectable, si mal placé qu'il soit, ne lui semblait pas assez respecté. Puis, venaient d'autres considérations non moins justes, tempérées cependant de modestes *peut-être*, adverbe singulièrement cher à mon curé, quand il ne parle pas en surplis, appuyé sur la foi de l'Eglise.

J'avouerai avec candeur, au risque de passer pour un grand sot, que j'étais vraiment

affligé des scrupules d'un homme placé assez avant dans ma confiance pour que je lui fasse parfois telles confidences que je ne ferais pas même à ma femme, bien qu'elle soit d'une discrétion à exciter l'envie de tout son sexe et de la moitié du nôtre.

Déjà, dégoûté du dangereux projet de faire de la sagesse avec de la folie, j'allais jeter au feu les sept ou huit premiers chapitres de ce volume, quand celui qui autrefois gourmanda un prophète par la voix d'une ânesse, nous redressa, mon curé et moi, par un prodige non moins grand.

CHAPITRE XII.

Depuis quelques jours mon compatriote et quasi-voisin Montlosier avait quitté le monde, vérifiant le proverbe, que, « la mort est l'écho de la vie. »

Entre les opinions tout à fait singulières de cet esprit fort singulier, celle qui tenait le haut bout était que l'on pouvait aller au ciel tout en tournant le dos à l'Eglise. De là tant de ruades qu'il se crut permises contre les prêtres, sans préjudice toutefois de ses droits de chrétien.

En se mettant au lit pour la dernière fois, M. de Montlosier voulut encore conserver sa posture anticatholique, et parut néanmoins demander les Sacrements. Le Clergé désirait fort les lui accorder; mais pour que la chose

se passât avec la décence convenable, il était indispensable que le malade fît un demi-tour à droite. Celui-ci sembla d'abord le promettre, puis le refusa sèchement, certains amis prétendant qu'il ne pouvait le faire sans gravement se compromettre.

Au milieu de ces discussions, l'obstiné malade s'en alla, et les prêtres se retirèrent pénétrés de douleur. Or le diable, qui aime tant les prières qu'on fait au mépris des lois de l'Eglise, s'indigna de voir que les prêtres ne priaient pas sur la tombe de M. de Montlosier. Après avoir clabaudé tout son soûl, il se souvint de ses vieilles prouesses parlementaires, et le mot d'*abus* lui rappela maintes victoires remportées autrefois par l'enfer.

Aussitôt un *Appel comme d'abus* est sur la route de Paris. Mais comment une chose aussi surannée sera-t-elle accueillie dans la capitale ? Ira-t-elle aux Chambres ? Je ne vois que M. Isambert qui puisse prendre cela au sérieux, et l'on sait que nos honorables font sieste quand M. Isambert occupe la tribune.

Ira-t-elle au Conseil d'Etat ? Mais quel est le maître des requêtes qui a jamais lu une demi-page de Fevret ? Puis, une assemblée de

protestants, d'indifférents, d'athées, oserait-elle bien s'ériger en concile et heurter à ce point l'opinion publique! Le virus parlementaire circulerait-il encore dans les veines d'un corps glacé par l'incrédulité? La mort ne guérit-elle plus de la fièvre?

Voilà ce qu'on disait d'un bout à l'autre de la France, quand l'arrêt avec ses impayables considérants vint éclipser toutes les pauvretés du *Moniteur*.

On rit tout haut et tout gros. Mon curé seul ne riait pas. Que pensait-il? Je l'ignore. Mais à quelques jours de là j'appris de bonne source que Jeannette était allée au marché, et que, entre autres provisions, elle avait apporté à son maître la brochure de M. de Cormenin, et le second volume de Platon-Polichinelle.

CHAPITRE XIII.

Délivré aussi providentiellement de mes scrupules religieux, j'avais repris la plume avec une nouvelle ardeur, et je venais d'émettre le vœu singulier qui termine mon IXe chapitre, lorsque les journaux m'apprirent que j'étais exaucé.

Un prince de l'Eglise et du siècle, placé sur les marches du trône le plus haut qu'il y ait au monde, puisqu'il touche au Ciel, avait déposé la pourpre romaine avec plus de joie que d'autres la revêtent, et son Eminence se présentait au noviciat des Jésuites avec la brillante perspective de devenir un jour régent de grammaire, ou d'aller faire le catéchisme aux Sauvages de l'Amérique.

Notre rachitisme moral est tel que peu

d'esprits auront mesuré la portée de cet événement ; elle est pourtant immense. Encore deux ou trois faits semblables, et la société est sauvée.

Je l'ai dit ailleurs, et il ne sera pas inutile de le répéter ici : Ce qui nous perd, c'est l'effroyable cupidité que l'oubli des croyances religieuses développe dans les cœurs. Le Ciel n'étant plus rien dans la pensée des hommes, la terre devient tout. L'idée du bonheur se confond avec l'idée du pouvoir, des richesses, des plaisirs ; et dès lors chacun se précipite en forcené vers le pouvoir, la richesse, le plaisir ; car l'entraînement de l'homme vers le bonheur est irrésistible. Mais les biens de la terre sont trop bornés pour satisfaire tant de convoitises. De là le combat à mort de l'orgueil contre l'orgueil, de la cupidité contre la cupidité, lequel se révèle, dans les hauts rangs de la société, par la violence des partis politiques et les secousses des révolutions ; dans les classes inférieures, par le vol, le brigandage, le meurtre et tous les symptômes d'une extrême démoralisation.

Que cet état de choses continue un demi-siècle, le monde livré à l'empire brutal de la

force reproduira au sein de notre Europe les horreurs de la société païenne, et de plus grandes encore.

Déjà dans les pays où, comme en Angleterre, le Christianisme s'est laissé manipuler à des libertins et à des femelles, les distinctions douces et nuancées qui formaient autrefois la chaîne sociale s'évanouissent devant la division brusque et tranchée de notre espèce en riches et en pauvres, en sybarites et en faméliques. D'un côté, honneur, pouvoir, richesses, instruction, luxe effréné; de l'autre, abjection, oppression, ignorance, misère, dénuement affreux.

Peu importe que les lois abolissent l'esclavage là où trois cent mille propriétaires ou rentiers disent à 20,000,000 d'hommes : Condamnez-vous à un travail forcé de quinze et même dix-huit heures par jour; et nous vous empêcherons de mourir de faim. Sacrifiez-nous la moralité, la santé, la vie de vos enfants; et vous aurez un morceau de toile pour couvrir leur nudité.

Ce ne sont plus, comme autrefois, quelques victimes isolées qu'un peuple superstitieux immole à des divinités sanguinaires; ce sont

des populations nombreuses que la religion de l'or égorge chaque jour sur les autels de l'industrialisme.

Comment arrêter les progrès de cette cruelle superstition ? quelles barrières opposer aux fougueuses passions qui tendent sans cesse à briser l'unité de la famille humaine ? — Celles que le Christianisme leur a opposées, et pas d'autres. A l'orgueil qui ne veut souffrir autour de lui que des adorateurs et des esclaves, opposez l'amour de l'humilité qui se dévoue aux plus obscures fonctions pour la gloire de Dieu et le service du prochain ; à l'avarice qui convoite les richesses d'autrui, l'esprit de pauvreté qui aime à prodiguer les siennes propres ; aux appétits brutaux qui ravalent l'homme jusqu'à la bête, l'admirable vertu qui en fait *une intelligence servie par des organes*.

Or comment populariser ces trois vertus, si antipathiques aux penchants corrompus de l'homme ? Chacun le voit, la parole est impuissante à produire ce résultat, si elle n'est soutenue par l'éclat de l'exemple. Les plus éloquents discours sur le vide des biens et des plaisirs de la vie n'ont jamais corrigé un seul

ambitieux, un seul avare, un seul libertin. Mais que des hommes placés au sein de l'opulence et des grandeurs descendent volontairement des hautes régions où notre ignorance loge le bonheur, pour mener une vie pauvre, humiliée, laborieuse, vous serez bientôt témoins d'une révolution dans l'esprit public.

Le petit peuple supportera avec plus de patience le joug du travail et les privations auxquelles il verra les riches se soumettre par choix.

La classe moyenne, moins envieuse d'honneurs dont on fait si gaiement le sacrifice, modérera son essor vers les sommités sociales.

Les grands acquerront une plus juste idée de la véritable grandeur, et trouveront un sens à ces paroles de l'Evangile : « Qui veut occuper le premier rang, doit se faire le serviteur de tous. »

Enfin, les uns et les autres, élevant leurs regards vers les régions éternelles, jugeront le chemin de la vie assez spacieux pour y marcher tous sans trop se heurter.

CHAPITRE XIV.

On voit que je ne considère l'influence monastique que sous le rapport politique et moral. Il y aurait sans doute de grandes et belles choses à dire sur les services occultes que les ordres religieux rendent à la société en déposant aux pieds du suprême Monarque le tribut quotidien de la prière et des bonnes œuvres.

Si notre esprit, moins fasciné par les sens, consacrait à l'étude des lois fondamentales de l'ordre le temps qu'il donne à la frivolité, nous comprendrions mieux le rôle immense réservé à la prière dans le Gouvernement du monde, et bien certainement nous regarderions d'un autre œil ceux qui remplissent pour eux et pour nous le premier devoir de la créature intelligente.

Nous aurons beau appeler les sophismes de l'orgueil au secours de notre paresse, Dieu veut être prié, et, certes rien de plus juste. C'est l'unique redevance qu'il imposa à l'homme, quand, après l'avoir créé à son image, il lui inféoda le magnifique domaine du monde. « J'ai fait toutes ces choses pour vous, lui dit-il, jouissez-en donc en paix : je ne me réserve que votre cœur. Que le sacrifice de louange et d'amour y soit perpétuel, afin que, reconnaissant des bienfaits reçus, vous en méritiez de plus grands encore. Y manquer, ce serait provoquer ma justice et vous attirer des malheurs proportionnés au bonheur sans fin que ma bonté vous destine. »

Tel fut le pacte primitif du Créateur avec la créature, pacte reconnu de tous les peuples ; car tous les peuples ont prié. Malheureusement leur prière était un crime : au lieu du vrai Dieu, ils adoraient leurs passions. La justice divine voulait que les félons fussent mis au ban de l'empire ; la miséricorde s'y opposa. Enfin, après quatre mille ans de patience, du côté de Dieu, de crimes et de misères, du côté des hommes, le Fils éternel vint mérite notre pardon, et dans le traité de la nouvelle

alliance, il stipula de plus fort l'obligation de la prière, et y ajouta celle de la pénitence.

Dieu sans doute ne pouvait exiger moins. Malheur à nous si nous avions l'insolence de lui refuser ce peu! Cependant, hommes du siècle, combien y en a-t-il parmi vous qui prient réellement? combien qui, pour se présenter moins souillés à l'audience du Seigneur trois fois saint, ont soin de se baigner, au moins une fois l'an, dans les pleurs de la pénitence? combien, au contraire, de vassaux insensés qui prétendent jouir du fief terrestre sans jamais faire hommage à l'éternel Suzerain!

Ah! s'il en est si peu qui prient, et si entre ceux qui prient il en est tant qui se montrent indignes d'être écoutés, la société a donc grand besoin d'hommes qui prient sans relâche et s'efforcent par leurs bonnes œuvres de faire équilibre à nos crimes.

Sachons-le bien, durant notre existence terrestre nous sommes tous solidaires devant Dieu. Sa providence générale exige impérieusement une certaine somme de prières et de vertus. Que les autres payent pour nous, que nous payons pour les autres, ou que chacun paye sa quote-part, ce sera au sortir de la vie

la matière du compte particulier que chaque individu devra lui rendre ; mais aujourd'hui peu lui importe qui paye, pourvu qu'il soit payé. Le genre humain est devant lui comme un seul homme digne de faveurs ou de châtiments, selon qu'il est fidèle ou non à solder le tribut de sa dépendance.

Les temples où s'acquitte la dette sacréo deviennent-ils déserts, n'envoient-ils plus au Ciel que la fumée de l'encensoir, stérile symbole des pieux élans de nos cœurs vers l'auteur de tout bien ; il fait signe aux ministres de sa colère : aussitôt l'air, l'eau, le feu, la peste, tous les fléaux réunis ou divisés se mettent à l'œuvre, et ne cessent de faire le dégât, jusqu'à ce que le Maître leur dise : Assez ! voilà mes enfants rebelles qui se souviennent enfin de moi et crient merci. Si dans ces exécutions générales sa justice frappe la minorité innocente en haine de la majorité coupable, pourquoi sa bonté n'épargnerait-elle pas les coupables en faveur des innocents, toutes les fois que ceux-ci peuvent balancer les autres ?

Quand donc nous verrons une Chartreuse, une Meilleray, un couvent de Carmélites, en

un mot, une de ces maisons où l'on donne exclusivement à la prière et aux œuvres de pénitence le temps non nécessaire aux premiers besoins du corps, gardons-nous de dire comme tant de benêts : A quoi bon ces gens-là ?

Disons plutôt : Voilà ceux qui jour et nuit traitent avec Dieu des destinées du monde. Si au lieu de vomir autour de nous les feux qu'elle recèle, la terre se couvre d'abondantes moissons ; si une douce alternative de pluie et de beau temps empêche nos champs de se raccornir sous l'action solaire ou de s'abîmer dans les flots ; si l'air dilate agréablement nos poumons, au lieu d'y porter les crampes de la mort, c'est à ces angéliques créatures que nous le devons.

Oui, Messieurs, croyons-le fermement, quand, à force de pourchasser les *fainéants* qui prient, nous serons tous des *hommes d'action*, c'est-à-dire, de vrais bipèdes qui ne lèveront les yeux au ciel que pour voir s'il fait nuit ou jour, la parole du Prophète s'accomplira : Dieu froissera l'univers dans ses mains comme un livre usé, et le jettera au feu.

Rien que de très-positif dans ces considérations, si l'on voulait réfléchir en grand ; mais la philosophie pulvisculaire du siècle nous a tellement gâté

les yeux, que les vérités trop fines ont mille peines à se faire voir.

Laissons donc de côté l'influence secrète des institutions monastiques sur la marche du monde, et continuons de montrer que, par les trois vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté, elles sont, dans la balance sociale, l'unique contre-poids aux efforts des passions perturbatrices, la réaction nécessaire, indispensable du principe de la civilisation chrétienne contre l'action dissolvante de l'égoïsme humain.

Pour cela jetons un coup d'œil sur les différentes pièces dont se compose le mécanisme social.

Il y a nombre de gens par le monde qui, après avoir dormi ou chanté tout le jour, ne feraient nulle difficulté de venir le soir se ranger autour de votre table, et vous dire : Allez prendre le frais ; nous souperons pour vous. Il y a des acheteurs qui aimeraient à payer leurs marchands et fournisseurs avec un *je ne vous dois rien.*

En un mot, la société fourmille d'individus qui ne savent ce que c'est que la justice. Il faut donc qu'il y ait des magistrats pour la leur faire connaître ; et comme ceux qui se moquent de la justice ne respecteraient pas davantage les magistrats, on a placé près des tribunaux des hommes à pied et à cheval, portant un sabre au côté, une carabine à la main, des pistolets à la ceinture, choses toujours respectables ; plus loin, un être à face humaine occupé à couper les têtes incorrigibles. Honneur donc à la magistrature ! respect à la force publique ! Quant au faucheur de têtes, contentons-nous de lui jeter de l'or, et encore bien peu ; car aujourd'hui l'or honore.

Si la paix au dedans ôte tant d'hommes à la charrue, la paix au dehors en distrait encore davantage. Les traités sans armée sont pour

les peuples ce que sont pour les bandits les lois sans le bourreau. Nos gouvernants auraient beau faire admirer à l'Europe leur extrême modération, nul doute que nos amis d'au delà de la Manche, du Rhin et du Niémen ne trouvassent mille bonnes raisons de venir une troisième fois lamper notre Champagne, s'ils ne voyaient un demi-million des nôtres prêts à les reconduire chez eux plus vite qu'ils ne seraient venus. Honneur donc à nos braves, et votons sans grimaces le budget de l'armée !

Mais que serait l'armée sans aucun chef ? Elle se compose de divisions, la division de brigades, la brigade de régiments, le régiment de compagnies, et comme on ne peut concevoir de compagnie sans capitaine, de régiment sans colonel, de brigade et de division sans généraux, il n'y a pas non plus d'armée possible sans un chef suprême qui donne aux divisions l'unité du *moi*. Il en est de même de la magistrature et de l'administration : chacune doit avoir un chef, et ces trois chefs suprêmes doivent n'en former qu'un, à moins que l'on ne veuille faire du gouvernement un monstre à trois têtes.

Honneur donc, trois fois honneur, respect

et soumission à celui que Dieu appelle à exercer le sublime métier de roi ! Quiconque s'efforce d'altérer en nous ces sentiments a sans doute au fond du cœur l'envie bien arrêtée d'entrer sans permission dans nos magasins, nos caves, nos greniers, au risque de voir passer son butin aux mains des Prussiens et des Cosaques.

Voilà bien les principaux éléments du corps social. Mais le corps ne serait qu'un cadavre sans un principe supérieur qui en unisse et vivifie les différents organes, en coordonne les mouvements : il faut une âme à la société ; or, quelle est cette âme ?

CHAPITRE XVI.

Beaucoup s'imaginent que, avec des Chambres pour faire des lois, avec des tribunaux et des gendarmes pour veiller à leur observation, un état ne peut manquer d'être prospère ; c'est une grossière erreur.

Les lois sont inexécutables si elles n'ont leur fondement dans les mœurs publiques. Défendez une action qui a passé dans les habitudes d'un peuple, et que chacun commet à la face du soleil, vous ne trouverez point de juge qui consente à punir le transgresseur : en condamnant celui que la conscience universelle absout, il serait assassin. Quand tout le monde est coupable, personne qui ne soit innocent.

Si les lois sont faites par les mœurs, les mœurs à leur tour sont formées par les doc-

trines dominantes. Selon que l'homme se regardera comme un animal jeté ici-bas par une force inconnue, sans autre avenir que le tombeau, sans autre devoir que le plaisir, ou comme un être moral qui doit s'élever au suprême bonheur par la route des vertus, il est évident que sa manière de penser et d'agir sera bien différente. Dans le premier cas, vous aurez un ogre prêt à vous faire rôtir, s'il juge votre chair préférable à celle de la boucherie. Dans le second, vous aurez un frère qui, non content de respecter votre vie et vos biens, volera à votre secours quand il les verra menacés.

Maintenant que la doctrine qui fait les ogres se propage chez un peuple, on verra à quoi serviront les lois, les juges, les gendarmes. Les vols, les escroqueries, les banqueroutes frauduleuses, les outrages à la pudeur, les infanticides seront chose si commune qu'on y donnera à peine quelque attention. Les assassins, les empoisonneurs, les incendiaires, paraîtront encore devant les assises ; mais la loi suprême du besoin et du plaisir sera là pour les excuser : s'ils savent s'en prévaloir, bien des jurés diront au fond du cœur : En vé-

rité, ces gens-là sont plus malheureux que coupables; à leur place j'en aurais fait autant; et un *non*, faux jusqu'à l'absurde, sera l'unique réponse aux questions du président.

Le parricide lui-même trouvera des circonstances atténuantes. Grâce aux romanciers et aux innombrables benêts qui répètent leurs sottes homélies, l'épithète de barbare sera, non pour le scélérat qui égorge l'innocent, mais pour la loi qui frappe le meurtrier. En un mot, beaucoup ne voudront plus de la peine de mort, parce que bien peu trouveront dans leur conscience la certitude qu'ils ne la mériteront pas un jour.

Dès lors pas de plastron assez fort qui mette votre cœur à l'abri du poignard, pas de mur qui tienne contre la main du brigand. Des armées de gendarmes et d'archers seront occupées à promener des tribunaux au bagne des armées de vauriens. La *ficelle* du garde-chiourme sera le vrai lien social. Qu'elle se brise, garde-chiourmes, gendarmes, magistrats, négociants, industriels, laboureurs, etc., disparaîtront dans une mer de sang.

Faites prédominer, au contraire, la loi de justice et d'amour qui, condamnant jusqu'à la

pensée du mal, exige que nos esprits et nos cœurs soient incessamment en harmonie avec la sainteté de Dieu même, bientôt l'herbe croîtra sur les degrés du palais de Justice, la police séchera de désœuvrement, Bicêtre deviendra désert, et sur cent chevaux de gendarmes, quatre-vingt-dix iront à la charrue.

Sans doute il y aura encore des passions, et par conséquent des délits et des crimes; mais, l'ivresse de la passion tombée, la conscience ne trouvera au remords d'autre remède que le repentir, et l'exécration publique environnant les grands coupables ôtera au crime sa contagion.

Mais pour faire régner cette loi admirable qui supplée toutes les lois, et que rien ne supplée, il faut, comme pour la loi humaine, un magistrat qui la promulgue, l'explique, en procure l'exécution; il faut une force armée qui appuie la parole du magistrat. Or, le magistrat, dans l'ordre spirituel, c'est le prêtre; la force armée, ce sont les Religieux.

Pour ne pas donner prise aux esprits de travers, expliquons-nous.

CHAPITRE XVII.

La société périt moins par les crimes énumérés dans le Code pénal, que par certains désordres qui échappent à l'action des lois. Les crimes ne sont que symptomatiques : ce sont des bubons pestilentiels qu'une incision guérirait, s'ils n'étaient produits par un principe morbifique retranché aux sources de la vie.

Les lois ne peuvent rien contre l'orgueil, l'avarice, la luxure, tant que ces vices ne sont que des vices. L'Evangile tonne contre eux ; mais il n'a des foudres que pour leurs excès évidemment hostiles aux lois divines et humaines. Ce sont cependant ces trois passions qui démolissent l'édifice social, sans sortir

ostensiblement des limites de la légalité. Donnons des exemples.

Tel ambitieux, pour arriver aux honneurs que convoite son orgueil, a pris un chemin qui n'est ni celui de la sédition, ni celui de l'injustice, mais qui n'en est pas loin. Le voilà devenu plus grand que père et mère, sans cesser d'être honnête homme et même chrétien. A merveille ! mais son exemple a enflammé mille ambitions rivales moins délicates dans le choix des moyens. Ceux qu'il a coudoyés et dépassés trop brusquement dans sa carrière, ceux qui ont dû vider le fauteuil où il s'est assis, ont aussi leur ambition, et le feu de cette passion s'est grossi du feu encore plus violent de la vengeance. Que de crimes et de malheurs peuvent jaillir d'un peu de précipitation ! La foule est si grande, si compacte à la porte des honneurs, que l'ébranlement causé par ceux qui entrent trop vite peut étouffer un bon nombre d'aspirants et pousser les autres à brûler le palais.

Ici c'est un industriel qui, non content de mettre largement du foin dans ses bottes, veut encore en garnir la mangeoire de dix élégants coursiers, occupés à promener sa seigneurie.

Rien de plus innocent que ce désir. Le moyen pour y parvenir ne l'est pas moins. Il invente une machine qui, sans nuire à la qualité des produits, diminuera de moitié les frais de fabrication. Les dix coursiers entrent à l'écurie; mais cent ouvriers sortent de la manufacture. Sur vingt maisons rivales, quinze seront ruinées sur-le-champ; cinq, pour soutenir la concurrence, réduiront d'abord le salaire d'un tiers, doubleront le travail, puis emploieront les machines et congédieront les trois quarts de leurs gens. Vous aurez donc quinze établissements à mettre aux enchères et plusieurs milliers de père de famille réduits à opter entre le crime et la mort. Je ne crois pas qu'une armée de brigands eût semé plus de misère, préparé plus de crimes.

Plus loin, c'est un opulent sybarite qui fait de sa maison le rendez-vous de tous les plaisirs. Il lui arrive bien de dérober des femmes à leurs maris, des filles à leurs mères; mais comme il n'a jamais pris un centime dans la poche de personne et qu'il paye sans rechigner les notes des fournisseurs, il passe pour un modèle de probité et de bienfaisance, surtout parmi les habitués de ses fêtes.

Cependant ce luxe effréné, qui béatifie tant de parasites, trouve des imitateurs ignorants du proverbe : En singeant les gros on se crève. Les singes pressureront d'abord leurs fermiers, ruineront leurs terres, puis les verront vendre au profit des créanciers. De plus, dans ses sales ébats le pourceau doré a éclaboussé maintes familles honnêtes, et du haut du castel le libertinage triomphant est descendu jusqu'à l'humble chaumine. Bientôt une nombreuse génération d'enfants délaissés, privés d'éducation, libres de tout frein, croîtra pour désoler la société et tenir en haleine les gendarmes, les garde-chiourmes et le bourreau.

CHAPITRE XVIII.

On le voit donc, ce ne sont pas les scélérats qui désolent le monde ; ce sont les *honnêtes gens*. Comment les contenir ? Les moyens de répression matérielle étant évidemment impraticables, il ne reste que la répression morale. A l'exemple contagieux des trois vices destructeurs il faut opposer l'exemple éclatant, entraînant, des vertus contraires.

Qui le donnera, cet exemple ? Le prêtre ? — Oui, sans doute ; car si le magistrat n'obéit pas le premier aux lois, qui les observera ? Mais cela ne suffit pas.

Le prêtre séculier est obligé de cacher sous le voile de la vie commune ce qu'il y a de plus sublime dans les vertus qu'il pratique. Puisque Dieu lui a confié la nombreuse famille des

indigents, il est bon qu'il jouisse d'une certaine aisance. Ses relations habituelles avec le monde et le devoir de l'hospitalité exigent qu'il soit honorable dans le vivre et le couvert. Il y a des honneurs attachés à ses fonctions, qu'il ne peut refuser. Parce que sa charité trouve toujours de quoi donner, on s'imagine aisément qu'il est riche. Parce qu'il paraît quelquefois à notre table et qu'il nous fait asseoir à la sienne, on le juge moins ennemi des commodités de la vie. Enfin, aux yeux de plusieurs, la grande influence qu'il exerce le paye suffisamment des sacrifices qu'il fait aux lois de son état.

Le prêtre toujours humble dans l'exercice du plus haut pouvoir qui existe, toujours pur dans le contact des plus insidieuses passions, toujours pauvre et désintéressé au milieu des agaceries de la fortune, est un spectacle qui ravit d'admiration les anges, et que les hommes remarquent à peine.

Pour frapper les regards d'un monde sensuel, pour le forcer de croire à la vertu, il faut donc que des âmes généreuses renoncent volontairement aux jouissances même légitimes de l'orgueil, des sens, de la cupidité,

et embrassent, à la face du ciel et de la terre, ce que l'obéissance, la pauvreté et la mortification ont de plus effrayant.

Ce sont là, si l'on veut, des excès, mais des excès destinés à neutraliser l'influence d'excès contraires. Tant que des ambitieux et des avares, pour s'élever de la rue au faîte des grandeurs et de l'opulence, culbuteront cent familles sur leur passage, il faudra que des grands et des riches descendent sur le pavé et enrichissent cent familles de leurs dépouilles.

Puisque la société abonde en voluptueux qui voudraient nous transformer en purs animaux, il importe que le Trapiste et le Chartreux nous sollicitent à vivre en purs esprits, afin que, marchant entre ces deux excès, nous consentions à vivre en hommes.

Otez au magistrat spirituel cette force armée qui appuie ses sentences et impose silence aux passions, l'équilibre est rompu dans la balance sociale ; le plateau des vertus remonte vide dans les cieux, et les vices déchaînés inondent la terre de crimes.

CHAPITRE XIX.

Mais, demandera tel lecteur à qui l'on ne dit rien tant que l'on ne dit pas tout, si le monachisme est une haute inspiration chrétienne, une nécessité sociale, pourquoi fut-il inconnu à l'âge héroïque du Christianisme ? pourquoi le voit-on paraître seulement au IVe siècle, comme un champignon sinistre au pied d'un arbre en décadence ?

Je demanderai à mon tour : Si le monachisme est un remède, pourquoi aurait-il précédé le mal ? S'il est un élément de la société chrétienne, comment aurait-il paru avant cette société ?

Quand les Chrétiens, réunis autour de la croix encore fumante, ne formaient qu'une immense communauté de frères où il n'y avait

ni grands, ni petits, ni riches, ni pauvres; quand l'aspect continuel des prisons, des chaînes, des gibets ensanglantés, des brasiers ardents, faisait rayonner au ciel leurs pensées et leurs désirs, à quoi bon des Religieux? On ne peut toutefois nier qu'il n'y eût dès lors bon nombre de personnes des deux sexes qui se distinguaient du commun par une vie plus retirée et par le vœu de continence.

Lorsque plus tard la société, entrant dans le Christianisme, y eut introduit le principe de propriété et l'inégalité des conditions, l'établissement des corps monastiques devint indispensable. Jusque-là les Chrétiens avaient été, comme tous les peuples naissants, un peuple de soldats. Maîtres de l'univers après un combat de trois siècles, il leur arriva comme aux vainqueurs qui ne voient plus d'ennemis, de poser les armes. Le repos qu'ils ne devaient chercher qu'au ciel, ils voulurent le goûter ici-bas. L'amour des honneurs, des richesses, des plaisirs, les fit rapidement déchoir de l'esprit de sacrifice, d'abnégation et de charité qui leur avait donné la victoire. Dès lors c'en était fait de la société catholique si, à l'instar de la société temporelle, elle n'eût formé

un corps de troupes régulières qui, exercé de longue main au maniement des armes spirituelles, combattit pour ceux qui ne combattaient plus, déjouât par la puissance de la prière et l'ascendant des vertus les efforts de l'ennemi au dedans et au dehors, et perpétuât dans son sein l'héroïque valeur de ses premiers enfants.

Qui nous racontera les exploits de ces incomparables milices, alors surtout que les débris des légions romaines fuyaient de toutes parts devant les torrents de Barbares que l'orient et le couchant, le nord et le midi vomissaient chaque année sur l'Europe? Qui souvent fit reculer ces hordes sauvages ou dompta la férocité de leurs conducteurs? Des évêques, des moines, des vierges chrétiennes.

Geneviève, par ses conseils autant que par ses prières, sauve Paris des mains d'Attila.

Le *Fléau de Dieu* marche contre Troyes, après avoir fait de la Champagne un monceau de ruines. Saint Loup lui envoie des députés, ils sont massacrés. Lui-même se présente et demande au Barbare ce qu'il prétend : « Ignores-tu qui je suis? répond Attila. Le fléau du Dieu vengeur remplit sa destination. Et moi,

répliqua l'Evêque, je suis un Loup, dépouillé de sa férocité naturelle, et commis à la garde du troupeau du Dieu de miséricorde. Epargnes-en les faibles débris, et ne frappe que le pasteur. » Le Hun, atterré d'admiration, se retire. Vaincu peu de mois après dans les plaines de Châlons, il demande au serviteur de Dieu le secours de ses prières, et veut qu'il protége la retraite de son armée, en l'escortant jusqu'au Rhin.

L'année suivante, c'est encore le saint Pape Léon qui arrête sur les rives du Pô ce lion, dont les rugissements pétrifiaient les Romains.

Quarante ans auparavant, Alaric, marchant au sac de Rome, n'avait trouvé qu'un ermite pour lui barrer le chemin.

Odoacre, avant de proclamer en Italie la fin de l'empire, était allé s'agenouiller aux pieds du solitaire Sevérin et les paroles du saint homme avaient fait du soldat hérule un prince doux et modéré.

Un siècle plus tard, lorsque Totila eut pris Naples, Ravenne et Rome, à la face de Bélisaire, il n'y eut plus en Italie qu'un homme qui pût s'en faire écouter, saint Benoît, abbé du Mont-Cassin.

CHAPITRE XX.

Quand, las de chevaucher dans les ruines et le sang, les vainqueurs fichèrent leur lance en terre, et firent de leur tente un castel, la force allait immobiliser l'Europe dans la barbarie, si l'Eglise n'eût partout allumé des foyers de civilisation qui peu à peu dissipèrent les ténèbres du chaos, et en disposèrent les plus rebelles éléments à s'unir.

La barrière était à jamais infranchissable entre le seigneur du château et le troupeau de serfs occupés à labourer ses terres, si le prêtre ne se fût interposé pour abattre l'orgueil de l'un, relever le moral des autres et les réunir tous aux pieds du Seigneur des seigneurs devenu esclave pour l'amour de nous.

Quel ordre eût pu s'établir entre des guer-

riers farouches, ignorants, fous de leur indépendance et s'abordant la lance au poing, si les Evêques n'eussent porté dans leurs assemblées les premières notions de la justice et du droit ?

Mais l'Evêque et le prêtre, par leur isolement et leurs fréquents rapports avec les Barbares, perdaient chaque jour de leur influence, et force leur fut de chercher dans le cloître un asile contre les violences de ces robustes enfants. Les moines imposaient davantage par leur nombre et la singularité de leur vie. Tel châtelain qui pillait sans scrupule les terres de l'Evêque, et arrachait le calice des mains du prêtre, n'osait toucher à l'âne du couvent.

Aussi, tandis que don Abbondio tremblottait dans son presbytère en songeant aux menaces du seigneur Rodrigo, Frà Cristoforo volait au donjon du tyran et le faisait pâlir au milieu de ses *bravi* (1).

L'Eglise se retrancha donc dans les monastères. Les abbés devinrent Evêques, les moines prêtres, et les serfs, mal protégés par la

(1) Ceci ne sera compris que de ceux qui ont lu les *Promessi Sposi* de Manzoni ; mais qui ne les a pas lus ?

tonsure, se réfugièrent sous le capuchon. C'était peu toutefois de se défendre contre la barbarie, si on ne la minait dans ses sources.

Deux choses faisaient le barbare : un orgueil excessif qui ne lui laissait voir hors de sa caste que des êtres d'une espèce inférieure, créés pour son service et ses plaisirs ; un profond mépris du travail de l'esprit et des mains, qui plaçait dans l'ignorance et l'oisiveté les premiers titres de noblesse !

Le monachisme attaquait de front ces deux préjugés. Il proclamait l'égalité universelle en se recrutant indifféremment dans toutes les classes, en n'accordant qu'au mérite personnel reconnu par le suffrage public les distinctions établies dans son sein. Il ennoblissait, sanctifiait l'étude, l'agriculture, l'exercice de tous les arts utiles.

Chaque monastère était en même temps une petite république de frères gouvernés par un chef électif soumis lui-même à la commune loi, une école où l'on enseignait tout depuis le principe de lecture et d'écriture, jusqu'aux sciences du premier ordre, une ferme-modèle où l'exploitation des terres s'enrichissait chaque jour de nouvelles découvertes, enfin un vaste atelier ouvert à tous les arts.

Un tel spectacle agissait puissamment sur l'imagination des Barbares. La vénération générale pour des hommes dont les rois ambitionnaient l'amitié, rejaillissait insensiblement sur les travaux auxquels on les voyait s'appliquer. Des mains, que les princes baisaient avec respect, ne pouvaient manier longtemps le hoyau sans l'ennoblir.

Le fier châtelain qui, en visitant les monastères, rencontrait parfois sous la mitre du seigneur abbé un de ses anciens serfs, s'habituait à voir des hommes dans ces *vilains taillables à merci de la tête jusqu'aux pieds*. L'abondance et la paix qui régnaient dans ces heureuses solitudes, les merveilles qu'une industrieuse activité y enfantait chaque jour, l'éclat des cérémonies religieuses et l'odeur de sainteté qu'on y respirait, excitaient son admiration, remuaient profondément son cœur.

De l'admiration à l'imitation la distance n'est pas grande. On vit ces turbulents guerriers échanger leur vêtement de fer contre la cuculle, et le nombre s'en accrut tellement, que les Papes, les Evêques et les abbés durent recourir aux supplications, à la ruse et

aux menaces pour empêcher les princes de se précipiter en masse dans les cloîtres (1).

Alors commença vraiment le travail de la fusion sociale. Grands et petits, riches et pauvres, gentilshommes et vilains, mesurés à l'aune de saint Benoît, se trouvèrent égaux. L'Eglise, héritière des seigneurs enfroqués, put seconder l'action morale des moyens de la puissance matérielle. Créer de nombreux refuges à la faiblesse, aux infirmités, à toutes les infortunes; ouvrir aux classes inférieures, par le bienfait d'une éducation gratuite, la carrière de la fortune et des emplois; répri-

(1) C'est aux IXe, et Xe siècles qu'on voit éclore cette guerre d'un nouveau genre entre le sacerdoce et l'empire. En 929, Guillaume *Longue-épée*, duc de Normandie, ne pouvant se faire recevoir à Jumiége, dérobe à l'abbé une cuculle, dans l'espérance de s'en revêtir un jour. — En 1014, Henri II se présente à l'abbaye de Saint-Vannes et déclare qu'il veut y finir ses jours. — Me promettez-vous obéissance? demande l'abbé Richard. — Oui, répond l'empereur. — Eh bien! remontez sur le trône, répond l'abbé. — En 1079, Grégoire VII, qui avait abattu l'orgueil de Henri IV, ne put triompher de l'humilité de Hugues, duc de Bourgogne, qui se fit moine à Cluny, au grand regret du Pape. — Depuis la retraite de Carloman au Mont-Cassin en 746, jusqu'à celle du duc de Bourgogne, on compte plus de vingt têtes couronnées qui embrassèrent la vie religieuse.

mer l'orgueil et la cupidité des puissants ; adoucir les nuances des conditions ; tout préparer pour le triomphe de la fraternité des individus, des familles et du peuple, c'est ce qu'elle ne cessa de vouloir et d'exécuter, en dépit des passions des hommes et trop souvent de ses propres ministres.

L'entreprise exigeait des siècles ; l'Eglise ne les regretta pas. Elle savait, avant que Saint-Domingue nous l'eût appris, que révéler à un peuple ses droits sans l'avoir formé à l'amour de ses devoirs, c'est lui donner la liberté de l'extermination. De combien de saintes industries elle eut besoin pour vaincre l'antipathie des races, et apprendre à ses enfants qu'ils étaient tous frères ! Tantôt elle formait de pieuses confréries de pénitents voués à la construction des églises, dans lesquelles, selon les relations contemporaines, on voyait des *tyrans*, *des hommes puissants dans le siècle, des femmes accoutumées à une vie molle et voluptueuse, s'atteler à un char comme des bêtes de trait, voiturer le vin, le blé, la chaux, le sable, les pierres* (1), et servir de

(1) Voyez la *Relation* d'Haimon, abbé de Saint-Pierre-sur-Dive, imprimée à Caen en 1671.

manœuvre au serf devenu maçon : tantôt, arborant l'étendard de la croix, elle les entraînait par millions dans des guerres lointaines où la communauté des périls et des besoins les habituait à s'entr'aider, à s'estimer, à se chérir.

Enfin, le jour de la liberté générale se leva, et dès 1305 l'opinion se trouva assez mûrie pour qu'un roi déclarât en face de l'Europe qu'il y avait un *royaume des Francs*, dans lequel *toutes servitudes* devaient être *ramenées à franchises* (1). Qu'on subtilise tant qu'on voudra sur les causes qui amenèrent cet événement, pour être juste il faudra faire aux Religieux leur part, et cette part sera incontestablement la plus belle.

Voilà cependant les hommes que les pamphlétaires du dernier siècle nous représentaient comme de vils esclaves ou d'ardents fauteurs du despotisme.

(2) Paroles de Louis-le-Hutin, dans ses Lettres pour l'affranchissement général.

CHAPITRE XXI.

Qu'était-ce qu'un Religieux ou une Religieuse il y a cinquante ans? — On en distinguait communément deux classes. Les uns, qu'on était convenu d'appeler *Victimes cloîtrées*, étaient de jeunes individus que la cupidité ou le fanatisme barbare de leurs parents et des supérieurs de communautés entraînait de vive force au fond d'un couvent où ils n'avaient pas même la liberté de pleurer. Un soupir vers le monde était puni par de sanglantes flagellations; puis, les *oubliettes ! ! !*

Les autres étaient de pauvres diables qui, quoique nés avec un esprit très-faible, craignaient encore d'en avoir trop, et allaient le déposer aux pieds d'un abbé ou d'une abbesse, ne se réservant des prérogatives de notre

espèce que le droit de marcher sur deux pieds. Par le vœu d'obéissance ils s'obligeaient à suivre aveuglément toutes les volontés du supérieur, et à ne faire usage de la raison que sous son bon plaisir.

Voilà bien ce que nous lisons dans une foule de livres, depuis certaines pages du *profond* Montesquieu jusqu'à l'*Essai* si philosophiquement bête de Linguet *sur le monachisme*. Et voilà ce que croyait le public liseur du XVIIIe siècle, dont l'imbécillité surpassait encore l'impudence des écrivains philosophes. Aussi, quelle fut la surprise de ces bons hommes, quand ils virent ces inconsolables victimes du cloître résister aux sommations libérales des municipes tricolores, soutenir siége dans leurs prisons et n'en sortir que pour chercher ailleurs de nouvelles chaînes !

En ceci, comme en bien d'autres choses, le vrai est précisément l'opposé de tout ce que le philosophisme a écrit.

L'état religieux est bien évidemment le plus libre qu'il y ait au monde. C'est le seul où les lois exigent du récipiendaire les trois conditions suivantes : 1° qu'il ait atteint l'âge du plein développement des facultés physiques et

morales, 2° qu'il ait fait au moins durant deux ans l'épreuve des obligations qu'il se propose de contracter, 3° qu'il atteste, sous la foi du serment, qu'il n'a été ni forcé, ni séduit, ni excité par qui que ce soit à cette démarche, et qu'il agit avec une pleine et parfaite indépendance.

Quiconque voudra lire les lois ecclésiastiques sur cette matière et les prescriptions des règles monastiques relatives à l'admission des sujets et au noviciat, verra qu'il était impossible de mieux protéger la liberté contre l'enthousiasme ou la faiblesse d'esprit des enfants et contre la cupidité ou le fanatisme des pères.

Si les passions humaines ont quelquefois triomphé de ces sages dispositions, ce sont des abus qu'on aurait tort d'imputer à l'autorité spirituelle, puisqu'elle n'a cessé de tonner contre leurs auteurs et de déclarer nuls les vœux extorqués.

C'est bien, dira-t-on, l'entrée du couvent est libre ; mais une fois dedans, plus moyen d'en sortir. Quelle épouvantable servitude que celle qui dure toute la vie ! Quel enfer que le cœur d'un profès, alors que l'ardeur

des passions succédant à une ferveur passagère lui reproche nuit et jour la témérité de ses vœux !

Si la liberté n'est autre chose que le droit de changer chaque jour de volonté, de se moquer aujourd'hui des promesses qu'on fit hier, il faut avouer que les lois civiles l'ont bien mal entendue, elles qui ont établi une multitude d'obligations graves, sujettes aux plus cuisants regrets et cependant irrévocables. Tel est entre autres le lien conjugal.

Il s'en faut que le législateur ait pourvu aussi libéralement à la liberté des époux qu'à celle des Religieux. Les garçons peuvent se marier à quatorze ans, les filles à douze, malgré le proverbe qui dit : Fille et feuille diffèrent peu. Chacun sait que dans le mariage la profession précède le noviciat, et pour cause ; car, disait un aimable Saint (1), s'il en était autrement, combien compterait-on de profès? Aussi, que de maris désespérés de l'être! que de femmes voudraient redevenir filles ! Cependant les mêmes lois qui, dans certains cas, dispensent les Religieux de leurs vœux

(1) Saint François de Sales.

ou leur permettent de passer dans un autre ordre, sont de fer pour les victimes d'hyménée.

— Mais la loi du divorce ? — Le divorce n'est pas une loi ; c'est tout au plus un acte de dernière volonté, une de ces fantaisies qu'un peuple se donne la veille de sa mort.

— Les Juifs... — J'entends. Adoptez donc la législation juive avec toutes ses dispositions conservatrices ; de plus assurez-vous que Dieu maintiendra votre nationalité quand même, et vous pourrez tâter du divorce.

CHAPITRE XXII.

Oui certes, il y a l'infini entre la versatilité et la liberté. La première est fille de l'ignorance ou de la faiblesse ; l'autre est le fruit de l'intelligence et du courage.

Il n'y a personne ici-bas qui n'ait l'intention d'aller droit au bonheur. Celui qui change souvent de route prouve qu'il ignore la véritable ou qu'il manque de résolution pour y marcher. C'est donc un sot ou un poltron ; le plus souvent c'est l'un et l'autre. Il peut être libertin, mais libre, jamais.

Quelle indépendance, quelle dignité peut-il y avoir dans un homme sans conviction, sans principe, jouet continuel des illusions de l'esprit, des fantômes de l'imagination, des appétits variables du cœur, et dont la vie

entière n'est qu'un cercle de puériles contradictions ? Et voilà ce que sont ces fanfarons de liberté qui rabâchent tant sur l'esclavage des règles monastiques, race servile et moutonnière, emmuselée au sortir du berceau par les passions, l'opinion et la mode, vivant à la billebaude, et arrivant au terme de leur existence avant d'avoir seulement songé à l'usage qu'on en doit faire.

Combien la conduite du Religieux est plus noble, plus rationnelle, plus indépendante ! A l'âge où le cœur n'a point encore gâté l'esprit, il s'est profondément recueilli en présence de Dieu et de sa conscience pour discuter cette question, la première qui s'offre au vrai philosophe : Qu'est-ce que la vie, et pourquoi m'a-t-elle été donnée ? La raison, éclairée par la religion, y a donné la seule solution dont elle soit susceptible, celle qui fait trembler l'incrédule lui-même, quand il l'envisage en face de la mort, dans le silence des passions.

Frappé de la considération des deux avenirs sans fin qui attendent l'homme au delà de la tombe, l'avenir du ciel et l'avenir de l'enfer, il a résolu de marcher d'un pas ferme à

la conquête du premier. Entre les divers chemins qui peuvent le conduire au but, il en est un qu'il juge plus court, plus sûr, plus conforme à ses inclinations, plus abondant en ressources contre les dangers du dehors et les faiblesses de son propre cœur : c'est celui du couvent.

Il y entre au travers des moqueries du monde, des larmes des parents et amis, et du murmure de ses propres passions. Une expérience de deux années, durant lesquelles on lui a fait savourer tout ce que les observances monastiques ont de plus amer, n'a fait que le confirmer dans sa résolution. Enfin, agenouillé au pied d'un autel, il se met dans l'heureuse nécessité de vouloir toujours ce qu'il regarde comme son plus grand bien.

Qui oserait l'accuser de témérité ? Celui qui, après deux ans d'essais et de réflexions, est encore incertain sur ce qu'il doit faire, sera mineur toute sa vie, et si la loi civile ne lui donne pas un curateur, il est à désirer qu'il en reçoive un des mains de la religion.

Qui oserait l'accuser de bassesse et de servilisme ? Jusqu'ici il n'a reconnu d'autre maître que Dieu et sa conscience, il n'en recon-

naîtra point d'autre à l'avenir. Il jure, il est vrai, d'obéir aux supérieurs de l'ordre; mais il jure avant tout d'en observer les constitutions, lesquelles ont tracé avec précision les limites de l'autorité des chefs et prononcent contre ceux-ci la déposition, s'ils osent les violer. La volonté du supérieur n'est donc autre que la volonté de la règle, volonté écrite, connue, invariable, à laquelle le supérieur ne peut rien ajouter sans que l'inférieur soit en droit de lui dire avec un grand Religieux : « Vous ne pouvez exiger de moi que ce que j'ai promis : en vous obéissant au préjudice des règles, je deviendrais parjure. (Saint Bernard.) »

Observons ici l'énorme différence qu'il y a entre nos prétendus gouvernements libres et le gouvernement monastique. Là cinq ou six cents députés refondent dans quelques heures ou modifient chaque jour par des lois la constitution de l'Etat, à l'insu, souvent contre le gré de la majorité des citoyens; et pourtant force est de se soumettre. Ici, au contraire, toute modification essentielle exige pour devenir obligatoire le vote universel. Sur dix mille boules jetées dans l'urne n'y en eût-il qu'une noire, celui qui l'a jetée a droit de

dire : Mes frères, faites comme il vous plaira ; pour moi, je m'en tiendrai à la règle que j'ai jurée.

A quoi donc renonce le Religieux par le vœu d'obéissance? Il renonce à une infinité de volontés capricieuses, sottes, souvent coupables, que nous imposent nos passions et celles d'autrui, volontés dont nous avons plus d'une fois à rougir et qui font de notre vie un tissu d'enfantillages ou de crimes. Constamment fidèle à la raison et à la vertu, comment serait-il malheureux? comment son cœur s'ouvrirait-il aux regrets, aux remords qui déchirent les nôtres?

Hommes du siècle, qui vous apitoyez si bêtement sur le malheur des victimes du cloître, venez à la Trappe ou à la Chartreuse, et là posant vos têtes de trente ans en face de ces vénérables Religieux, la plupart septuagénaires, nous verrons sur quels fronts les chagrins, les remords et les soucis ont laissé des traces plus profondes!

CHAPITRE XXIII.

Rien ne montre mieux tout ce que l'obéissance religieuse imprime de grandeur au caractère, que le prodigieux ascendant que les moines ont exercé sur l'esprit public, alors surtout qu'ils menaient une vie plus retirée.

Le monde est comme le chien de Jean de Nivelle : il méprise ceux qui le caressent, et s'attache à ceux qui le méprisent.

En vain, pour se faire oublier, Antoine a mis entre l'Egypte et lui les vastes solitudes de la Thébaïde ; l'Egypte entière court à sa cellule. Son nom, cher aux chrétiens et même aux infidèles, fait trembler les tyrans. Maximin, dont la fureur n'a épargné ni le grand Evêque d'Alexandrie, ni la vierge Catherine, célèbre par sa science, sa noblesse, sa for-

tune et sa beauté, laisse le patriarche des solitaires parcourir librement les rues et les places d'Alexandrie, visiter les confesseurs dans les prisons, les exhorter à la constance en face des tribunaux et les accompagner jusqu'au lieu de l'exécution.

Vingt ans plus tard, Constantin, devenu maître paisible de l'univers, lui écrit lettre sur lettre pour implorer ses prières, ses conseils et obtenir l'honneur d'une réponse. Antoine s'en défend d'abord, répondant qu'il ne sait ni lire ni écrire. Enfin, vaincu par les instances de l'empereur et des moines, il dicte quelques lignes dont la lecture produit plus de sensation à la cour que la nouvelle d'une grande victoire.

Théodose, que ses héroïques qualités firent appeler le *Trajan sans défauts*, consultait dans les plus graves affaires l'humble anachorète Jean, niché dans un roc presque inaccessible de la Haute-Thébaïde.

Quand Antioche, devenue énormément coupable envers ce prince, attendait dans d'inexprimables angoisses l'arrêt de sa destruction, il ne se trouva que des Evêques et des moines qui osassent rappeler au souverain les droits

de la clémence. On vit alors des milliers de solitaires depuis longtemps ensevelis dans les grottes des montagnes voisines inonder la ville, entourer le palais où se balançait le sort des coupables, et protester qu'ils ne se retireraient pas avant d'avoir obtenu le temps nécessaire pour fléchir l'empereur. L'un d'eux, nommé Macédonius, rencontrant les commissaires envoyés par Théodose, leur dit : « Mes amis, « voici ce que vous direz à l'empereur : Vous « êtes homme, vos sujets sont aussi des hom- « mes, faits à l'image de Dieu. Pour venger « des figures de pierre et de métal, convient- « il de détruire les images vivantes et raison- « nables de la Divinité ? Il est aisé de rétablir « vos statues, et déjà elles le sont; mais il « vous sera impossible, tout maître que vous « êtes de la terre, de rendre un seul cheveu « à ceux que vous aurez fait mourir. »

En même temps, le vénérable Flavien, malgré son grand âge et les rigueurs de l'hiver, devançait à Constantinople l'arrivée des courriers impériaux, et faisait fondre en larmes Théodose et sa cour, dans un discours qui semble avoir posé les bornes de l'éloquence humaine.

Cependant que faisaient les philosophes et les rhéteurs brillants dont Antioche était pleine ? En proie à la terreur générale, ils avaient fui et s'occupaient déjà à justifier, dans d'éloquentes déclamations, les châtiments prêts à fondre sur la cité rebelle.

Au Ve siècle, saint Siméon Stylite, du haut de sa colonne, était l'arbitre des empereurs, des rois, le conseil des Papes, des Evêques et des peuples.

Nous avons déjà parlé de l'influence des moines sur les princes barbares.

Parmi les puissants génies qui ont changé la face du monde, cherchez un homme comparable au pauvre ermite picard qui, sur la fin du XIe siècle, ébranla l'Europe entière et l'entraîna dans les expéditions lointaines qui toutes ont échoué et réussi.

Pierre est à peine descendu dans la tombe, que le gouvernement du monde passe aux mains de l'abbé de Clairvaux. Cet humble Religieux, qui n'ose boire un verre d'eau sans permission, aura beau se barricader dans sa cellule, Papes, souverains et peuples l'en tireront de force, et seront durant quarante ans les ministres de sa pensée.

Quand Henri VIII, dégoûté d'une épouse vertueuse, voulut lui substituer une fillette, il n'y eut que deux Anglais qui osassent lui représenter les suites d'un mépris aussi scandaleux des lois divines et humaines : ce furent les moines Peyto et Elstow. Henri menaçant de les faire jeter dans la Tamise, Elstow répondit en souriant : « Réservez, Sire, de semblables menaces pour les riches et les gourmands vêtus de pourpre, qui font bonne chère et mettent tout leur espoir dans ce monde. Pour nous, Dieu en soit loué ! nous savons que le ciel nous est ouvert, et peu nous importe que nous y arrivions par terre ou par mer. »

S'il y avait eu dans le Parlement quatre hommes de cette trempe, l'Angleterre était sauvée, et Henri sur son lit de mort n'eût pas dit en soupirant : « Hélas ! nous avons tout perdu, l'Etat, la renommée, la conscience, le ciel ! »

Napoléon, peu cagot de son naturel, avait néanmoins une singulière vénération pour les Religieux qu'il avait établis au sommet des Alpes. Quelque bref qu'il fût dans ses voyages, jamais il ne passait le Mont-Cenis sans donner quelques heures aux habitants de

l'hospice. Là, près d'un grand feu, il aimait à causer familièrement avec les bons moines, ne se souvenant qu'il était empereur que pour accorder presque sans examen tout ce qu'on lui demandait par leur entremise. « Eh bien! Pères, leur dit-il un jour, que dit-on de l'empereur dans vos montagnes? — On dit que l'empereur fait des choses merveilleuses; mais avec sa conscription il dépeuple les plaines et les montagnes : l'hospice a mille peines à se procurer des domestiques. — Eh certes! croyez-vous donc que l'empereur soit Dieu pour faire tout de rien? Dites à votre cuisinier qu'il vous fasse une omelette sans casser des œufs. — Frère cuisinier se voyant en cause répond : C'est bien, Majesté; mais on demande à quoi bon tant d'omelettes?

Napoléon rit de si bon cœur, que les illustres muets chamarrés d'or et d'argent, qui l'accompagnaient, crurent pouvoir sourire sans encourir sa disgrâce.

CHAPITRE XXIV.

Nous n'avons encore envisagé les Religieux que sous le point de vue moral, et déjà nous avons pu nous convaincre qu'ils sont la meilleure digue que la civilisation puisse opposer au torrent de la barbarie, toujours prêt à déborder sur la société. — Considérons-les maintenant sous le rapport matériel.

Les aboyeurs voltairiens du dernier siècle déclamèrent sans mesure et sans fin contre les propriétés monastiques. Il fallait donc qu'elles fussent, ce qu'elles sont en effet, de toutes les plus utiles à la société.

Puisque l'égale répartition de la terre et de ses produits entre les bipèdes humains est la plus folle, la plus inexécutable des utopies; puisqu'une force supérieure aux lois tend

incessamment à cumuler dans un petit nombre de mains les propriétés et les capitaux, c'est une pensée éminemment philanthropique de soustraire quelques propriétés au mouvement général pour en faire le patrimoine de ceux qui n'en ont point. C'est une pensée éminemment morale de n'accorder la jouissance de ce patrimoine qu'au mérite et à la vertu. C'est une pensée non moins admirable d'avoir si bien lié les détenteurs de ces biens, que, durant leur vie, ils devront en partager le revenu avec les pauvres, et, à la mort, dire comme Alexandre : *Au plus digne.*

Or tels sont les biens monastiques. Ils multiplient les propriétaires sans diviser les propriétés, ce qui est un grand bien. Une terre qui suffirait à peine à l'entretien d'un petit gentilhomme ou d'un bourgeois, entretiendra vingt Religieux, la plupart enfants de pauvres fermiers, artisans ou prolétaires, condamnés à végéter dans l'ignorance, la misère et la corruption, si le couvent ne leur ouvre ses portes.

Nos modernes historiens ne font pas difficulté d'avouer que, sans les grandes richesses des monastères, la servitude était sans re-

mède aux siècles de la barbarie. Le serf anobli par le capuchon traitait d'égal à égal avec son maître, et habituait les seigneurs à voir les gens de *pouesie* devenir *ingénus* en devenant propriétaires.

Le monde est encore rempli de barbares qui veulent le confisquer à leur profit, non la lance au poing, mais par la ruse, l'adresse et tout ce qu'on appelle habileté. Ils n'y réussissent que trop. Si l'on n'ouvre des asiles sacrés à leurs victimes, le servage arrivera avec ses horreurs, moins ses avantages. Considérez l'Angleterre.

Les propriétés séculières, par leur rapide circulation, sont un prix offert publiquement à la cupidité. Les biens monastiques sont au contraire un concours incessamment ouvert à la vertu. Pour y avoir droit, il suffit d'être sage ou d'avoir une forte volonté de le devenir. Comme cette condition dépend de chacun, personne n'est exclu. Peut-on rien imaginer d'aussi moral !

Enfin, il est bien reconnu que les monastères sont les greniers d'abondance des pauvres et du petit peuple. Cette classe sera toujours la plus nombreuse ; n'ayons donc nul regret à l'agrandissement des greniers.

CHAPITRE XXV.

Un autre avantage des propriétés monastiques est que les revenus en sont dépensés dans les localités qui les produisent.

Les Anglais à qui il appartient de baptiser les fléaux, puisque c'est chez eux qu'ils naissent, ont inventé récemment le mot *absentéisme* pour désigner un des grands maux de l'agriculture, l'habitude où sont les grands propriétaires de vivre loin de leurs terres.

Qui ne sait que le pied du maître est le meilleur des engrais? Le propriétaire habitué au luxe des grandes villes devient étranger aux premières notions de l'économie rurale, exige tout de ses champs, ne leur rend rien, et les laisse promptement s'épuiser entre les mains de fermiers ignorants et paresseux.

Ce mal n'est pas tellement anglais qu'il ne se soit naturalisé chez nous, depuis que nous sommes gouvernés à l'anglaise.

Entre les grands inconvénients du régime représentatif, c'en est un très-grand de faire affluer dans la capitale les notabilités des provinces, et de transformer ainsi en agents de destruction les causes les plus actives de la prospérité d'un pays.

Les lumières et les capitaux sont dans un Etat ce que sont dans le corps humain les esprits vitaux et le sang. Que ces deux éléments de la vie se portent avec trop d'abondance à la tête, il y aura congestion au cerveau et mort imminente, si l'on n'opère une prompte dérivation.

Disséminez dans les provinces, et tournez vers l'industrie agricole, commerciale et manufacturière les talents ambitieux occupés à tisonner dans la métropole le feu des révolutions; les capitaux qui ne servent qu'à volcaniser Paris, répandez-les sur toute la surface du royaume, et vous verrez que notre belle France, ravivée dans tous ses membres, n'éprouvera plus ce froid glacial aux extrémités, et ces tournoiements de tête, présages assurés d'une prochaine catastrophe.

A ce mouvement centralisateur qui épuise les provinces au profit des capitales, et menace tous les Etats de l'Europe d'apoplexie foudroyante, pas de meilleur remède que de nombreux monastères. Les Religieux cloîtrés, adonnés à la prière, aux études et aux travaux manuels, tels que les Bénédictins, les Cisterciens, les Chartreux, les Trapistes, etc., avaient coutume de fixer leurs demeures dans des campagnes désertes qu'ils fertilisaient à la sueur de leur front. Si bon nombre de leurs couvents se sont trouvés enclavés dans des villes, c'est que les villes étaient venues se former à l'ombre des couvents. Quand ce fait ne serait pas démontré par l'histoire, il suffirait du mot *ville*. (*Villa*, ferme, maison de campagne.)

Quels services ne rendaient pas à nos campagnes ces grands propriétaires, par la haute moralité qu'ils faisaient régner, par l'éducation qu'ils donnaient à l'enfance dans des écoles gratuites, par l'exemple d'une culture savante, par les travaux prodigieux qu'ils exécutaient pour utiliser des terres naturellement improductives, par la conservation de ces forêts séculaires que notre brutal égoïsme

convertit en landes arides, par la somptuosité des édifices religieux et civils, par les riches collections de livres, de tableaux, de statues, etc., qui faisaient des monastères autant de bibliothèques et de musées ouverts au public dans les cantons les plus reculés ! Il n'y a pas une de ces considérations qui ne fournît la matière d'un beau livre.

Qu'on lise sur ce sujet, non les auteurs catholiques, mais les protestants de Luc, Cobbett, Fitz-James, Burke, et l'on se fera une idée du préjudice irréparable que causèrent à l'agriculture, aux beaux-arts et au bien-être physique et moral des classes inférieures, les réformateurs du XVIe siècle par la suppression des couvents.

Que ceux qui n'aiment pas à lire, regardent l'Espagne : elle aussi veut nous donner une leçon.

CHAPITRE XXVI.

Un journal espagnol, bien que dévoué à la cause de l'innocente Isabelle et de ses coupables tuteurs, ne pouvait s'empêcher de déplorer naguère le triste résultat de la vente des biens monastiques. Il observait que ces biens qui entretenaient cinquante-trois mille quatre-vingt-douze Religieux des deux sexes, sont aujourd'hui la propriété de huit mille acquéreurs.

Eh bien! quel grand mal trouvez-vous là? diront beaucoup d'écervelés : ces acquérenrs sont laïques ; en donnant à chacun une femme et trois enfants, nous aurons quarante mille nouveaux propriétaires utiles à l'Etat, à la place de 53,000 fainéants.

— A merveille! vous supposez donc que

ces 8,000 acquéreurs sont tous sortis de la classe indigente, ce qui serait vraiment curieux. Par tout pays les indigents sont inhabiles à acquérir, surtout quand le vendeur, comme en Espagne, a mille bonnes raisons ponr vouloir du comptant. A qui donc auront profité les dépouilles monastiques ? à de gros propriétaires ou rentiers espagnols et aux capitalistes anglais, toujours nombreux aux encans révolutionnaires. C'est ainsi que, sans enrichir un seul des pauvres de l'Espagne, on les aura renforcés d'une recrue de 53,000 individus qui étant, comme on le suppose, de véritables fainéants, ne vivront que de la besace. Maintenant que la moitié de ces mendiants veuillent se prévaloir de la liberté acquise par l'abolition des vœux religieux, nous aurons dans quelques années 26,500 familles offrant un effectif de 132,500 gueux.

Rien donc dans la distribution de ces richesses dont un vrai philanthrope ne doive s'affliger.

Peut-on espérer du moins que, en passant en des mains laïques, ces fonds deviendront plus productifs, et que la somme totale des revenus de l'Espagne en sera augmentée ? Bien sot qui le croirait !

Quand l'histoire de tous les brigands fameux, depuis Henri VIII jusqu'aux jacobins, ne prouverait pas que le vol appauvrit; quand Luther lui-même n'aurait pas observé que les ravisseurs des biens ecclésiastiques réalisent tous la fable de l'aigle qui mit le feu à son nid en y transportant des viandes dérobées aux autels, il y a cent à parier contre un que les biens en question auront perdu avant peu les deux tiers de leur valeur. Le vil prix auquel le Gouvernement les a livrés atteste l'énorme dépréciation qu'ils ont déjà subie.

Les nouveaux acquéreurs, sans confiance dans l'avenir, se hâteront de recouvrer leurs capitaux par la vente des bois nécessaires à l'exploitation des fermes. De vastes édifices, qui étaient l'ornement du pays, tomberont en ruine par l'enlèvement des plombs, des fers et autres matériaux précieux employés à leur construction. Les livres, les tableaux, les statues iront enrichir les collections anglaises. Les grands travaux d'art qu'exige la culture dans une foule de localités seront abandonnés, et les tristes bruyères envahiront rapidement les terrains où l'on voyait naguère ondoyer les moissons.

On ne s'éloignera pas de la vérité si l'on suppose que les 20,000,000 de revenus que ces biens répandaient chaque année dans les campagnes, les bourgs et les villes du second ordre, seront réduits de moitié, et que les deux tiers de cette moitié seront consumés dans les grandes villes où résident les nouveaux propriétaires.

Que l'on calcule maintenant les résultats pour les provinces de la perte des 15 ou 16,000,000 que les moines y dépensaient annuellement, et l'on jugera de la reconnaissance que la malheureuse Espagne doit aux vautours qui ont dévoré sa poule aux œufs d'or.

Après avoir parlé des ordres propriétaires, un mot sur les ordres mendiants.

CHAPITRE XXVII.

Les économistes auront beau se creuser la cervelle, il y aura toujours dans la société des indigents invalides qui ne pourront vivre que du pain de l'aumône. Il y aura toujours aussi bon nombre de riches philosophes qui verront dans la mendicité un crime, dans l'aumône un abus. Il était donc nécessaire que la Religion destinée à soulager toutes les infortunes, à combattre tous nos préjugés, couvrît de sa protection les membres les plus délaissés de la famille humaine.

Elle ne s'est pas bornée à solliciter pour eux un vil morceau de pain; elle a voulu qu'ils pussent le manger à notre table et que notre fierté s'abaissât à reconnaître sous leurs haillons les enfants du Père céleste, nos frères, nos co-

partageants de l'héritage éternel. Pour cela il fallait ennoblir, sanctifier la mendicité : la Religion l'a fait.

Elle a dit aux hommes d'une condition supérieure : Voulez-vous être les parfaits imitateurs de celui qui, étant maître du ciel et de la terre, n'eut pas même un lieu où reposer sa tête ? vendez vos biens, distribuez-en le prix aux pauvres, et couverts d'un sac allez prêcher aux peuples endormis dans le vice les lois de la pénitence, le mépris des faux biens qui leur font oublier le Ciel. Instruisez la jeunesse ignorante, consolez les malheureux, visitez les prisonniers, volez au secours des malades dans les temps de peste et d'épidémie ; qu'aucune misère n'échappe à votre industrieuse charité, et n'interrompez ces héroïques travaux que pour demander de porte en porte votre pain de chaque jour avec l'humilité de gens indignes de le recevoir.

A l'exemple de François d'Assise et de Dominique, des milliers de gentilshommes et d'opulents bourgeois s'enrôlèrent sous l'étendard de la mendicité religieuse, et ne tardèrent pas d'opérer dans les mœurs encore demi-barbares de l'Europe la plus étonnante des

révolutions. Tenant aux premières classes de la société par le sang et l'éducation, aux dernières par la pauvreté de leur vie, honorés et presque redoutés des grands, frappés de leur vertu, chéris des petits qui voyaient en eux leurs *semblables*, ils furent le lien dont se servit l'Eglise pour étreindre dans son sein et rapprocher tous les membres de la grande famille. L'indigent osa les accompagner jusqu'à la porte des palais, et l'habitant du palais consentit à les suivre jusqu'au réduit de l'indigence.

C'était peu de faire voir l'homme et le chrétien sous les livrées de la misère; il fallait encore y montrer le représentant de celui qui a dit : « Ce que vous aurez fait au plus petit d'entre vous, c'est à moi que vous l'aurez fait. » Cette auguste prérogative de l'indigence fut solennellement reconnue. Chaque année, à l'époque de la grande Semaine, on vit non-seulement les Pontifes de la Religion, mais les rois eux-mêmes, agenouillés aux pieds de l'indigent, rendre hommage au lieutenant du Dieu fait pauvre pour l'amour de nous. Cérémonie d'une prodigieuse moralité et qui prouverait seule l'origine surhumaine de la Religion qui l'établit !

Une philosophie pétrifiée par l'orgueil n'a voulu voir dans les honneurs rendus à la pauvreté qu'un encouragement à la fainéantise, dans la mendicité religieuse que la sanctification de la paresse : préjugé misérable qui s'évanouit en présence des faits du raisonnement.

Je l'ai dit plus haut, les mendiants ne sont nulle part plus nombreux que dans les pays où la loi et l'opinion s'accordent à les écraser. La philosophique Angleterre, dont on connaît les lois de fer contre la mendicité, compte dans sa capitale seule deux fois plus de mendiants qu'on n'en trouvait, il y a cinquante ans, dans toute l'étendue de la monacale et aumônière Espagne (1).

Ce mystère s'explique aisément : la même Religion qui impose au riche l'obligation de nourrir, de loger et vêtir le pauvre, rappelle aussi au pauvre l'obligation qu'il y a pour l'homme de vivre à la sueur de son front. Implacable ennemie de l'oisiveté, qu'elle sait être le foyer de tous les vices, elle répète incessamment à l'oreille de l'indigent valide ces

(1) Les recensements faits par le ministre d'Aranda ne constata l'existence en Espagne que de 7,000 mendiants. Londres en renferme de nos jours plus de 16,000.

paroles de l'Apôtre : « Quiconque refuse de travailler doit s'abstenir de manger. » Or, le Religieux mendiant est en état plus que personne, par sa position sociale, de procurer l'observation de la double loi de la charité et du travail. En excitant puissamment par ses paroles et ses exemples l'opulence à donner, l'indigence à travailler, il tarit les deux sources premières du paupérisme, la dureté du riche et l'apathie du pauvre.

Les Religieux mendiants contribuent encore plus directement à l'aisance générale, selon la judicieuse observation d'un économiste du dernier siècle. En se dépouillant de leurs biens pour prendre la besace que leur offre la Religion, ils procurent souvent le nécessaire à plusieurs qui en manquaient, et ne l'ôtent à personne, puisqu'ils se condamnent à vivre du superflu d'autrui. Nous sommes si nombreux, si cognés au banquet de la fortune, qu'il y a lieu de se réjouir quand un convive sort de table et veut bien se contenter de nos miettes.

Voulez-vous donc restreindre la mendicité forcée? favorisez la mendicité religieuse : ce sera faire de l'homéopathie bien entendue.

CHAPITRE XXVIII.

Le bon sens et la bonne foi doivent donc convenir que les Religieux, soit propriétaires, soit mendiants, seraient encore très-utiles à l'Etat, n'eussent-ils d'autre fonction que de donner au public le spectacle des plus hautes vertus. Mais quels droits n'acquièrent-ils pas à notre reconnaissance par les travaux auxquels ils se dévouent !

Les grandes entreprises, celles qui hâtent la marche d'un peuple dans la carrière du progrès, ne peuvent être exécutées que par des associations volontaires. Les sociétés formées par la nature manquent de la puissance progressive. La famille, toujours composée d'un vieillard, d'un homme, d'une femme et d'un enfant, c'est-à-dire de deux produc-

teurs sur quatre consommateurs, est forcément stationnaire.

Il en est de même de l'Etat, vaste réunion de familles. Il n'a d'action que par son chef, et l'action du souverain est plus conservatrice que productive. Il doit défendre ce qui est manifestement contraire au bonheur de ses sujets, ordonner ce qui est indispensable à leur conservation; mais il ne peut les contraindre de travailler à l'accroissement de leur bien-être. Que l'ennemi paraisse à la frontière, il demandera aux uns leur argent, aux autres leurs bras et leurs vies; et le refus sera un crime. Qu'il s'agisse, au contraire, d'une entreprise agricole, commerciale ou scientifique, qui sera pour la nation une source abondante de nouvelles richesses ou de gloire, il pourra promettre aux entrepreneurs faveur et protection; mais il ne dira à personne : Marchez. Il faudra que des hommes de bonne volonté viennent lui dire : Nous sommes résolus d'engager nos fortunes et nos personnes pour le succès de cette œuvre; nous ne voulons que la protection des lois et l'assurance de jouir en paix du fruit de nos sacrifices.

Or, pour déterminer les hommes aux sa-

crifices plus ou moins pénibles que toute association impose à ses membres, il faut un intérêt puissant, la perspective d'un gain considérable. Si ce gain concerne les biens de la vie, l'association est purement humaine ; si, au contraire, des associés placent leurs fonds sur la banque de l'éternité, l'association est religieuse.

L'agriculture, l'industrie manufacturière, le commerce, offrant de grands avantages matériels, il y aura toujours assez de compagnies vouées à l'agriculture, à l'industrie, et la soif de l'or y fera pulluler les confrères. Elles peuvent sans doute être très-utiles ; mais malheur au peuple qui n'en connaîtrait pas d'autres ! L'élément matériel acquérant chez lui une extrême prépondérance, il donnerait au monde le spectacle d'un enfant aux forces athlétiques qui périrait bientôt victime de ses excès. L'invariable résultat des sociétés industrielles, là où le frein moral ne modère pas leur action, est d'enrichir un riche au détriment de cent pauvres. Ce sont des torrents qui enlèvent aux collines leur terreau pour l'accumuler dans les plaines où déjà il surabonde.

Quand on veut faire d'un peuple, non une

cohue de bêtes intelligentes, mais une société d'êtres humains, il faut mener de front, avec l'agriculture, le commerce et l'industrie, trois autres œuvres non moins essentielles, la culture des sciences, l'éducation de la jeunesse, le soin des malheureux.

La science digne de ce nom élève nos regards vers un monde meilleur, et empêche que nous ne nous entre-dévorions ici-bas.

L'éducation règle la volonté en même temps qu'elle agrandit notre esprit, et mêle la vertu à la science, afin que celle-ci éclaire sans brûler.

La bienfaisance procure une juste distribution des richesses matérielles et morales. Trop sage pour vouloir établir entre les hommes une parfaite égalité, elle veille du moins à ce que personne ne manque du nécessaire pour la vie de l'âme et du corps.

Or le succès de ces trois œuvres exige qu'elles soient confiées aux associations religieuses.

Voyons d'abord ce qu'on doit entendre par science.

CHAPITRE XXIX.

Le monde est plein de savants qu'on embarrasserait fort si on leur demandait ce que c'est que la science. Les définitions ne sont pas du goût de notre siècle : ce qui, soit dit en passant, fait bien peu d'honneur à ses lumières. Les définitions sont la pierre de touche du savoir. Définir une chose, c'est montrer en quoi elle se confond avec les autres choses et en quoi elle s'en distingue. L'impuissance de définir prouve donc qu'on ne distingue rien, qu'on n'y voit goutte.

Il y en a qui confondent le savoir avec les connaissances; c'est une erreur. On peut avoir beaucoup de connaissances sans un grain de savoir. La connaissance s'arrête aux faits considérés dans leur individualité; la science les

coordonne entre eux, en révèle les rapports et remonte de la multiplicité des effets à l'unité de la cause.

Les bêtes ne manquent pas de connaissances. Nos chiens nous connaissent, ils connaissent nos enfants, nos amis; mais nous ne sommes pour eux que des individus, et jamais ils ne s'élèveront à la notion de famille, de paternité, d'amitié. Ils nous accompagnent à une exécution publique, ils voient tout ce que nous voyons; mais ils ne diront pas comme la plupart des spectateurs se disent au retour : Vive la vertu! n'eût-elle que l'avantage de nous laisser mourir dans notre lit, elle serait encore digne de notre amour!

La science, à proprement parler, est la compréhension des rapports; c'est la connaissance des choses dans leurs causes et leurs effets; c'est la faculté de résoudre ces deux questions qui s'élèvent naturellement dans notre esprit à la vue d'un phénomène quelconque : Quelle en est la cause? quel en est le but?

Ceux qui, occupés de la recherche des faits, négligent la connaissance des causes, n'ont dans la science que le rôle de manœu-

vre. Tels sont la plupart des modernes physiciens. Leurs livres sont remplis de détails intéressants, d'observations curieuses; mais on dirait qu'ils sont en garde contre cette question qui doit assaillir à chaque pas l'investigateur consciencieux de la nature : Quel est donc l'auteur de tant de merveilles ?

Plusieurs, tout en oubliant la cause, ont donné leur attention aux effets et fait de leurs découvertes des applications utiles aux arts. Ont-ils bien mérité en cela ? Moins peut-être qu'on ne pense. Il ne paraît pas que le progrès des arts ait ajouté un seul jour à la vie humaine; c'est néanmoins par là qu'il aurait fallu commencer. Tant que l'on n'aura pas corrigé notre corps de sa fâcheuse tendance à se résoudre en poussière, on n'aura rien fait pour son bien-être. Que le fossoyeur le trouve dodu ou décharné, couché sur l'édredon ou sur la paille, vêtu de soie ou de bure, étouffé d'une indigestion de biscotins ou de gros pain noir, il le jugera de bonne prise, et oncques n'en sera parlé.

Les destinées de notre corps étant si courtes, si pauvres, si immuables, à quoi bon lui prodiguer nos soins ? Accordons-lui le néces-

saire ; nous le pouvons sans tant de frais d'intelligence. Ce qui doit avant tout fixer notre attention, c'est le sort de cet être sublime qui pense en nous, anime notre matière et doit survivre éternellement à la catastrophe du corps.

Qui, il y a trente ou quarante ans, fit jaillir du néant cette étincelle divine? qui la renferma dans un corps si artistement travaillé? qui lui donna le désir de connaître, ce besoin d'aimer, que l'infini seul peut satisfaire? qu'est-ce que l'auteur de l'homme et de l'univers, ce Dieu dont nous proclamons tous l'existence, les uns en la niant avec rage, les autres en la professant avec amour? que s'est-il proposé en nous appelant à la vie? Celui qui n'a rien créé sans but, et dont l'ineffable sagesse éclate autant dans l'organisation de l'animalcule que dans l'ordonnance générale des mondes, n'aurait-il pas assigné à l'homme une destinée, des fonctions? Quelle est cette fin vers laquelle nous devons tendre de toutes les puissances de notre être, et dont la connaissance doit régler l'usage de nos facultés, et déterminer nos rapports avec la nature entière? Que faire pour éviter les maux sans remède que la

croyance universelle place au sortir des épreuves de la vie, pour conquérir le bonheur sans mesure dont la pensée est au fond de nos pensées, dont l'amour inspire tous nos amours?

Le Christianisme, il est vrai, a résolu ces problèmes; mais la solution est-elle sans appel? Ce Christ, objet de tant d'amour et de tant de haine, ce Christ dont les temples couvrent la face du globe, ce Christ dont le nom, invoqué dans toutes les langues, fait battre le cœur de deux cents millions d'hommes, est-il vraiment ce que les plus beaux génies et les nations les plus éclairées l'ont cru et le croient encore, l'Envoyé du Ciel, un Dieu descendu jusqu'à l'humanité pour faire remonter l'humanité jusqu'à Dieu? Ce phénomène d'une portée infinie trouverait-il, comme on le prétend, une démonstration sans réplique dans les événements qui l'ont précédé et suivi, dans l'étonnante révolution morale et politique qu'il a opérée, dans la foi de plusieurs millions de témoins morts pour l'attester, dans la croyance universelle propagée jusqu'à nos jours? Est-il vrai que cette doctrine du Christ, qui défie depuis dix-huit siècles les

vains raisonnements de l'homme, trouve dans le témoignage de la conscience humaine et dans le langage muet de la nature elle-même une confirmation toujours croissante ?

En un mot, l'homme serait-il placé dans l'effrayante alternative de mériter un bonheur ou un malheur infini, selon qu'il aura conformé sa vie à la loi du Christ ou aux désirs corrompus de son cœur ?

Telles sont les questions capitales à la solution desquelles toutes nos connaissances doivent concourir, sous peine de passer pour des fadaises. Quiconque, loin de travailler à les résoudre, n'a pas même songé à se les poser, est un imbécile à montrer au doigt, eût-il dans sa tête le Dictionnaire de l'Encyclopédie. Celui qui sait tout, hors ce qu'il importe de savoir, est le plus sot comme le plus coupable des ignorants.

Ce n'est pas que l'examen approfondi de chacun de ces problèmes soit nécessaire à personne pour fonder ses convictions religieuses. Dieu, qui nous a placés quelques jours ici-bas non pour discuter, mais pour l'aimer et le servir, a singulièrement abrégé le travail en exposant aux regards des ignorants et des

savants un phare lumineux qui montre à tout homme de bonne volonté la route de la vérité et de la vie.

Ce soleil des intelligences, c'est l'Eglise du Dieu vivant, qui exécute chaque jour au milieu des peuples l'ordre qui lui fut donné, il y a 1,800 ans : « Allez, enseignez toutes les « nations... Je serai avec vous jusqu'à la fin « des siècles. » En la voyant résister au choc incessant des passions et survivre à toutes les institutions humaines, qui pourrait méconnaître l'action divine dans sa miraculeuse existence !

Cependant quelle que soit l'évidence dont brillent les vérités religieuses, il n'en est point que notre esprit soit plus enclin à méconnaître. Séduit par les passions que ces vérités effraient, il ne néglige rien pour en obscurcir l'éclat. Tantôt il entasse contre elles des nuages de sophismes; tantôt fermant les yeux à une lumière qui l'importune, il se plonge dans le sommeil de l'indifférence et n'oppose aux questions les plus pressantes qu'un stupide *que m'importe ?* Avec ces fatales dispositions, les premiers principes de l'ordre moral seraient bientôt mis en oubli, s'il n'y

avait des hommes occupés sans relâche à broyer nos sophismes sous la massue du raisonnement, et à troubler notre sommeil par les tonnerres d'une éloquence victorieuse.

Or à qui cette importante fonction serait-elle mieux confiée qu'à des Religieux ?

CHAPITRE XXX.

Puisque dans les sciences morales l'esprit est toujours dupe du cœur, l'étude en convient éminemment aux hommes qui, par de nombreuses victoires contre leurs passions, ont asservi les mouvements de leur cœur aux perceptions de l'intelligence.

La vie silencieuse, retirée et méditative du cloître n'est pas moins nécessaire au succès de cette étude. Les sublimes réalités du monde moral sont insaisissables aux sens. L'homme qui vit plongé dans les dissipations tumultueuses du monde, aura beau ouvrir de grands yeux, il ne verra dans la nature que ce que l'animal y voit, une réunion d'objets propres à exciter la sensation du plaisir ou de la douleur. L'action continuelle de l'Intelligence

souveraine qui meut et règle tout dans l'univers, cette voix intérieure qu'elle fait sans cesse retentir à l'oreille de notre cœur, sont pour lui comme si elles n'étaient pas. Les notions religieuses que l'éducation a déposées dans son esprit, ne lui apparaissent que comme un rêve dans le lointain de la pensée.

Racontez à l'homme étranger aux connaissances astronomiques les merveilles que nous avons découvertes dans le ciel étoilé, vous verrez le sourire de l'incrédulité sur ses lèvres. Initiez-le à la science des Kepler, puis conduisez-le à l'Observatoire : bientôt ces petits points lumineux, qu'il plaçait quelques milliers de toises au-dessus de nos têtes, reculeront de plusieurs milliards de lieues, deviendront des soleils immenses, et au milieu de ces mondes sans fin déroulés à ses regards il cherchera l'imperceptible point qu'occupe notre planète.

Il en est de même des vérités religieuses : aperçues de loin à travers l'épais nuage des affections terrestres, elles agissent faiblement sur notre esprit, et n'y produisent souvent que l'agitation du doute ; mais considérées dans le calme des sens avec le télescope de la médi-

tation, elles inondent l'intelligence de leurs divines clartés, et font violemment palpiter le cœur à la vue des beautés éternelles.

Alors s'évanouissent les misérables sophismes que l'orgueil oppose aux manifestations divines. Dieu, qui occupe une si petite place dans la pensée de l'homme irréfléchi, apparaît dans l'infinité de son être. Auteur de tout ce que notre ignorance attribue aux forces de la nature, aux chances du hasard, c'est en lui que tout se meut, vit et respire. C'est lui qui donne aux astres leur lumière, à la terre sa fécondité, à l'inerte matière ses mouvements; c'est lui qui fait couler les fleuves à travers les campagnes, bouillonner les ondes au sein des mers, circuler la sève dans les plantes, battre le sang dans nos artères, rayonner la pensée dans les esprits. Cet univers dont l'immensité étonne notre imagination, qu'est-il devant lui? Un rien, une faible fraction de son éternelle pensée, que sa parole a réalisée dans le temps, que sa parole peut anéantir sans aucun déchet de sa gloire ou de son bonheur.

A cette vue l'orgueil se sent écrasé et fait place à l'humilité chrétienne, la première des vertus dans la loi évangélique, la dernière

dans l'estime des hommes. Qu'est-ce en effet que l'humilité ? C'est le sentiment profond, c'est l'aveu pratique de la première, de la moins contestable des vérités religieuses, c'est-à-dire, du néant de l'homme et de la souveraine perfection de Dieu. Mais en nous rabaissant jusqu'au néant, l'humilité nous relève jusqu'à Dieu. L'esprit désabusé de ses vaines pensées s'associe par la foi à la pensée divine. Le cœur, dégoûté de la créature, s'enflamme d'amour pour la beauté infinie, éternellement ravissante, devant laquelle les terrestres beautés ne sont qu'une révoltante ordure.

De cette hauteur où l'ont placé la foi et l'amour, l'homme conçoit l'effroyable portée du mal moral, du péché, mot qui fait sourire l'aveugle mondain et frémir d'épouvante le philosophe religieux. Qu'est-ce en effet que le péché ? C'est un acte dans lequel, par la libre violation d'une seule des lois divines, l'homme oppose sa pensée à la pensée de Dieu, arme sa volonté contre la volonté toute-puissante, met la créature au-dessus du Créateur, le néant au-dessus de l'infini, et s'efforce par là, autant qu'il est en son pouvoir, d'anéantir

la Divinité : outrage immense que la Majesté divine doit haïr sans mesure, désordre infini qui appelle nécessairement sur son auteur des châtiments sans fin, s'il sort de la vie avant de l'avoir expié.

Envisagé de ce point de vue, qu'est-ce que cet enfer que la raison de l'incrédule ose juger incompatible avec la bonté divine ? C'est l'œuvre, non de Dieu, mais de l'homme coupable ; c'est l'accomplissement, la conséquence inévitable de sa volonté perverse. Sa vie n'a été qu'un long mépris de Dieu, une résistance forcenée aux sollicitations de son amour, une insolente préférence donnée à ces créatures dont tout lui annonçait la perte prochaine. Saisi par la mort loin de Dieu, il demeurera donc éternellement loin de Dieu, en proie aux déchirements que la privation de tous les biens produit dans un être créé pour les posséder tous. Si sa destinée est horrible, à qui peut-il l'imputer qu'à lui-même ?

La tendance déicide du péché donne encore la raison du fait sur lequel repose le Christianisme, de la descente parmi nous d'un Dieu, de son abaissement jusqu'à la mort de la croix pour réparer l'outrage fait à la Sou-

veraineté divine et arracher le coupable à l'éternel supplice ; manifestation infinie de la haine infinie de Dieu pour le péché et de son amour non moins infini pour l'homme ! Drame immense dont toute la Religion a pour but de perpétuer le souvenir ! Drame si gros d'amour et de colère, qu'on n'imagine pas que l'homme puisse encore aimer autre chose que Dieu, redouter autre chose que son offense ! Cependant qu'en est-il ? Si dans toutes les contrées, si dans toutes les conditions, l'Homme-Dieu compte des adorateurs fidèles, ardents à recueillir les fruits de son sacrifice, la grande masse des chrétiens eux-mêmes en est-elle moins avide des fausses jouissances d'un monde fantastique, moins oublieuse de la gloire et des joies célestes conquises au prix des ignominieuses douleurs du Calvaire, moins empressée à rouvrir l'infernal abîme scellé par le tombeau d'un Dieu !

A ce lamentable spectacle, le philosophe chrétien ne se borne pas à gémir sur l'horrible aveuglement de ses frères. Dévoré d'un zèle divin, il n'y a rien qu'il n'entreprenne pour les arracher à leur profonde léthargie. Tantôt, saisissant la plume, il pulvérise dans

d'éloquentes pages nos préjugés absurdes, nos stupides sophismes, et porte un salutaire effroi dans nos cœurs par des peintures vives et cautérisantes de l'avenir qui nous menace ; tantôt, quittant la solitude, il monte dans nos chaires, et n'en descend qu'au milieu des sanglots d'un auditoire abattu par le repentir aux pieds du Dieu des miséricordes.

On ne saurait le nier, c'est de la solitude que sont sortis les écrits lumineux et ardents qui nous ont préservés de l'extinction des lumières morales ; c'est dans la solitude que se sont formés ces hommes apostoliques qui dans chaque siècle ont ravivé dans les masses l'esprit religieux. Qui ne voit en effet que la position du Religieux est la plus favorable pour nous présenter dans tout leur jour les vérités religieuses ?

Je l'ai dit ailleurs, il faut une profonde abnégation pour se faire héraut de la vérité. C'est le plus ingrat métier qu'il y ait au monde. Voulez-vous plaire aux hommes et faire fortune ? vendez plutôt des allumettes. La vérité est une marchandise que tous demandent, que personne ne paye, et que bien peu se soucient de recevoir, alors même qu'on l'offre gratis.

Encore faut-il s'estimer heureux quand on sort du marché avec sa tête, ses deux yeux, ses deux bras et ses deux jambes.

Mais en revanche, pas de trône plus beau dans le ciel que celui que Dieu réserve au dispensateur intrépide de la vérité. Le Religieux, qui du fond de sa cellule a longtemps comparé ce trône avec nos fauteuils académiques et toutes nos babioles terrestres, brûle du désir d'y arriver, dût-il ensanglanter le chemin des lambeaux de son corps.

CHAPITRE XXXI.

Si je n'ai parlé que des connaissances morales, ce n'est pas que la culture des autres connaissances convienne moins aux Religieux. Toutes nées et élevées dans les monastères, il y a cent raisons de croire qu'elles n'atteindront leur apogée que dans les monastères. Nous n'en toucherons ici que deux.

Je déduirai la première de l'unité des sciences. Leur division est une invention de notre faiblesse et n'a rien de réel. Qui les connaîtrait à fond, verrait qu'il n'y en a qu'une. L'esprit le plus fort, le plus élevé n'est pas celui qui possède plus de vérités, mais celui qui les considérant dans leur point de jonction n'en voit qu'une là où les autres en aperçoivent un grand nombre.

Or quelle est cette vérité qui résume toutes les vérités ? Quel est ce centre d'où émanent et où vont se grouper tous les rayons scientifiques ? C'est la vérité suprême, c'est le grand Etre qui a dit : « Je suis l'alpha et l'oméga, « le principe et la fin. » Dieu ! voilà le mot qui, bien compris, formulerait toutes nos connaissances, le mot qui en dit plus que tous les mots, le mot qui remplacera un jour tous les mots, le seul mot dont se compose le vocabulaire de l'Ange et du Bienheureux.

Sans doute tant que nos organes matériels s'interposeront comme un épais nuage entre la lumière divine et l'œil de notre esprit, nous ne pourrons saisir qu'une faible partie des rapports sans fin qui, unissant la création au Créateur, font que toutes choses sont en Dieu et que Dieu est le tout de toutes choses. Aussi, en dépit de nos travaux, faut-il s'attendre à d'immenses lacunes dans notre système scientifique, jusqu'au jour des manifestations.

Cependant, au milieu de cette obscurité, si quelque chose peut éclairer nos recherches sur le monde et les lois qui le régissent, c'est certainement la connaissance de son Auteur, c'est l'étude des livres divins où le suprême

Architecte a crayonné l'ébauche de sa pensée. Soit que feuilletant les annales du genre humain, nous cherchions dans l'histoire la cause profonde des phénomènes sociaux, la pensée qui domine tant de bouleversements politiques, soit que fixant nos regards sur la nature matérielle, nous voulions percer le mystère de son origine, remonter la longue chaîne de ses révolutions ou étudier les rapports innombrables des êtres qu'elle renferme, quoi de plus propre à nous diriger dans ces hautes investigations que la parole de celui qui, ayant tout fait, gouverne tout et règle avec une égale sagesse la chute du cheveu de nos têtes et celle d'un empire !

La Bible n'est pas seulement un code de religion, une histoire du monde primitif et du peuple le plus étonnant qu'éclaire le soleil; c'est encore le registre des délibérations divines où l'on assigne aux astres leur orbite, aux peuples leurs limites, leur durée, à l'insecte ses fonctions. C'est un recueil des conversations de Dieu avec l'homme, où, se proportionnant à notre enfance intellectuelle, le grand Maître nous offre sous le voile d'une expression familière une vérité immense dont

le développement absorberait la vie du penseur le plus fécond. Souvent il s'écoulera plusieurs siècles avant que l'esprit humain pénètre la profondeur de la pensée divine. En attendant, la parole qui la recouvre sera bafouée, calomniée par l'incrédule, et justifiée à grand'peine par le croyant. Il a fallu plus de 3,000 ans à la première page de la Genèse pour obtenir une éclatante justice des moqueries et des argumentations de l'ignorance et de la mauvaise foi. Qui eût annoncé en pleine Académie, il y a cinquante ans, que la cosmogonie mosaïque et l'unité de notre espèce, que l'universalité du déluge et la division instantanée des langues à Babel, deviendraient bientôt aux yeux de la science des faits démontrés ou infiniment probables, eût sans doute excité parmi nos immortels un rire inextinguible.

Chose admirable ! la géologie, la physique, la chimie, la météorologie, la géographie, l'ethnographie, etc., n'ont encore constaté aucun fait important dont l'Ecriture n'ait signalé ou insinué l'existence. Aussi le savant, non encore chrétien, se demande-t-il, avec un religieux effroi, qui révéla à l'écrivain hébreu

les vérités si longtemps voilées au regard de l'homme.

N'en doutons pas, le moment approche où la Bible sera le manuel du naturaliste lui-même. Alors renaîtront les Kepler, les Copernic, les Kircher, les Newton, les Descartes, les Leibnitz, etc., génies prodigieux qui arrachèrent tant de secrets à la nature, parce qu'ils la contemplèrent des hauteurs d'une métaphysique toute religieuse : alors la science, sortant de la fumée des laboratoires où l'enchaîne un aveugle matérialisme, promènera un regard intelligent sur les matériaux sans nombre épars dans ses chantiers, et une religieuse synthèse réunissant ce qu'une folle analyse avait divisé, l'édifice de nos connaissances montera vers les cieux, offrant dans sa merveilleuse unité le plus ravissant spectacle qu'il soit donné à l'esprit humain de contempler.

Si les études religieuses peuvent jeter tant de jour sur les sciences physiques, quelle lumière ne répandent-elles pas sur la marche du monde moral! Qu'ont-ils vu et que pouvaient-ils voir dans le ténébreux chaos de l'histoire, ceux qui, repoussant le flambeau de la parole

divine, n'ont demandé qu'à leur raison la loi fondamentale du mouvement humanitaire? Lisez les philosophies de l'histoire qu'enfante par milliers le philosophisme germanico-français, espèce de *rébus* pédantesques qui éblouissent le lecteur superficiel et font pitié au scrutateur judicieux de tous ces grands mots sous lesquels se pavane une présomptueuse ignorance.

Comparez ces systèmes où tout est faux, même le vrai, au *Discours sur l'Histoire universelle*, aux *Leçons* de Schlegel, à la *Philosophie catholique de l'histoire*, qu'un beau talent vient de livrer à nos méditations, et vous aurez la distance du génie à qui la Religion donne des ailes, au génie qu'un froid rationalisme oblige à se traîner tantôt sur deux pieds, tantôt sur quatre.

On voit maintenant comment l'unité de nos connaissances exige qu'elles soient confiées aux mêmes mains.

Je passe à une seconde considération fondée sur l'aptitude exclusive des corps religieux pour les longs et rudes labeurs de la science.

CHAPITRE XXXII.

Si l'investigation des causes, qui est l'âme de l'histoire et des sciences naturelles, exige des études profondes, la recherche des faits, qui en sont comme le corps, en demande encore davantage.

L'immense travail que la seule réunion des monuments historiques d'une de nos anciennes provinces ! Que serait-ce de toutes les provinces du royaume ! Entre les innombrables documents relatifs à notre histoire générale, la collection des lois et ordonnances se composait seule, en 1759, de plus de trois cent mille pièces. Quelle patience pour déchiffrer ces chartes poudreuses, ces tant vieux parchemins ! Quelle critique pour discerner les pièces originales ! Que d'études préliminaires

suppose une telle besogne ! Quelle abondance de ressources matérielles, de loisir ! quel concours d'efforts elle demande !

Puis, quand cela est fait, que de temps et de puissance intellectuelle il faut encore pour coordonner ces matériaux et en faire jaillir une belle et bonne histoire ! Un siècle au moins s'écoulera au milieu de ces préparatifs : quelle abnégation il faut donc à ceux qui commencent ce travail dont la gloire appartiendra infailliblement à d'autres !

Avouons-le donc, avec le brillant auteur des *Etudes historiques :* « Des entreprises lit-
« téraires qui doivent durer des siècles, de-
« mandent une société d'hommes consacrés à
« la solitude, dégagés des embarras matériels
« de l'existence, nourrissant au milieu d'eux
« les jeunes élèves héritiers de leur robe et
« de leur savoir. Ces doctes générations, en-
« chaînées au pied des autels, abdiquaient à
« ces autels les passions du monde, renfer-
« maient avec candeur toute leur vie dans
« leurs études : semblables à ces ouvriers
« ensevelis au fond des mines d'or, qui en-
« voient à la terre des richesses dont ils ne
« jouiront pas. Gloire à ces Mabillon, à ces

« Montfaucon, à ces Martène, à ces Ruinart,
« à ces Bouquet, à ces Dachéry, à ces Vais-
« sette, à ces Lobineau, à ces Calmet, à ces
« Ceillier, à ces Labat, à ces Clémencet et à
« leurs révérends confrères, dont les œuvres
« encore sont l'intarissable fontaine où nous
« puisons tous tant que nous sommes, nous
« qui affectons de les dédaigner !

« Il n'y a pas de frère lai, déterrant dans
« un obituaire le diplôme poudreux que lui
« indiquait dom Bouquet ou dom Mabillon,
« qui ne fût mille fois plus instruit que la
« plupart de ceux qui s'avisent aujourd'hui,
« comme moi, d'écrire sur l'histoire, de me-
« surer du haut de leur ignorance ces larges
« cervelles qui embrassaient tout..... Où en
« est la collection des historiens de France ?
« Que sont devenus tant d'autres travaux gi-
« gantesques ? qui achèvera ces monuments
« autour desquels on n'aperçoit plus que les
« restes vermoulus des échafauds où les ou-
« vriers ont disparu ? » (*Préface.*)

Oui, aux jouvenceaux à peine échappés de nos cours historiques l'art de bâcler en quelques mois ces *Essais*, ces *Précis*, ces *Aperçus*, ces *Résumés*, historico-romanesques, portés en

triomphe au temple de l'immortalité dans les feuilletons de nos gazettes, et s'offrant au bout de l'année, sur nos quais, à cinq sous le volume. Aux Religieux blanchis dans la poussière des bibliothèques le soin de continuer ces énormes in-folio que les libraires ne veulent plus nous livrer qu'au poids de l'or.

Qui voudrait leur disputer cette tâche? Nous abondons en académies, en sociétés littéraires, en comités scientifiques; et cependant pour obtenir les quelques volumes si désirés qui manquent encore au *Gallia christiana*, aux *Acta Sanctorum*, il a fallu que la France allât frapper à la porte des nouveaux Bénédictins de Solesme, et que la Belgique demandât encore aux Jésuites des Bollandus et des Papebrock. — Espérons : les Religieux nous ont donné les Lettres; peut-être les Lettres nous rendront-elles les Religieux.

Aux travaux historiques ajoutons les sciences naturelles. La nature si différente d'elle-même d'une province à l'autre, si prodigieusement variée dans ses phénomènes et ses productions, veut être étudiée sur une grande échelle. Dans l'immense théâtre où elle opère on ne voit rien, si l'on ne multiplie les

points de vue à l'infini. Or, pour donner aux observations l'ensemble, l'étendue et la maturité nécessaire, on ne trouvera rien de mieux que les sociétés nombreuses, patientes au travail, parce qu'elles sont immortelles, dont les membres disséminés en tout lieu, familiarisés avec toutes les langues, conservent néanmoins entre eux les plus étroits rapports. C'est ce qui faisait dire à Leibnitz, écrivant à Magliabecchi, que « si jamais les Moines s'occu-
« paient des sciences naturelles, on ferait plus
« de progrès en dix ans, qu'on ne ferait au-
« trement en plusieurs siècles. »

Il me sera donné, j'espère, de parler ailleurs des missions catholiques, œuvre réservée aux Sociétés religieuses, et de faire connaître les admirables services que la science en a reçus et qu'elle peut encore s'en promettre. — Parlons maintenant de l'œuvre des œuvres, de l'éducation.

CHAPITRE XXXIII.

Que la bonne éducation de la jeunesse soit chose d'une extrême importance, c'est ce que personne n'a jamais nié, que je sache. Là, en effet, gît tout l'avenir de la société. Mais en quoi consiste la bonne éducation ? C'est question sur laquelle on déraisonne à qui mieux mieux.

Le monde est plein d'honnêtes gens et même de bons esprits qui ne s'imaginent pas que l'éducation puisse différer de l'instruction. A les entendre, c'est l'ignorance qui est cause de tout le mal que nous voyons ; pas d'autre remède que l'instruction. — Et quelle instruction? — Apprenez à l'enfant du peuple à lire, écrire, chiffrer. Ajoutez quelques leçons de géométrie élémentaire, de dessin linéaire,

quelques applications utiles des connaissances physiques aux arts. Dans les cours supérieurs, initiez la jeunesse, par de bons traités élémentaires, aux différentes branches de nos sciences. En insistant particulièrement sur l'histoire et les mathématiques, ne négligez rien pour lui inspirer le goût des jouissances de l'esprit. Enseignez à tous les devoirs de l'homme et du citoyen, et développez dans les jeunes cœurs les notions de morale que la nature y a gravées. Par là vous ferez renaître dans toutes les conditions l'amour du travail, de l'ordre et des bonnes mœurs. Chacun sera fidèle à la vertu dès que, par le bienfait d'une solide instruction, nul ne sera contraint de chercher dans le crime des moyens d'existence.

Vous le voyez donc, nos galères et nos prisons seraient désertes, si l'on avait appris aux pauvres ignorants qui s'y étouffent, que le vol, l'incendie, l'assassinat sont des crimes; que c'est un devoir de l'honnête homme et du bon citoyen de respecter la vie et la propriété d'autrui; que l'amour du travail, l'économie et la frugalité peuvent procurer au plus pauvre artisan une honorable

existence. Qu'il est désolant de penser que, avec des leçons de lecture, d'écriture, de géométrie, assaisonnées de belles maximes de morale, on eût fait de ces misérables des modèles de vertu !

Puisque tant de puissants raisonneurs ne savent pas ce que c'est que l'homme, il faut le leur apprendre.

L'homme moral, dont l'éducation se propose le perfectionnement, est composé de deux facultés bien distinctes : de l'intelligence et de la volonté. La volonté, puissance aveugle, devrait se soumettre à la direction de l'intelligence ; mais il n'en est rien. Nous naissons tous (le chrétien sait pourquoi) avec une volonté rebelle, travaillée de passions ennemies de la raison et de la conscience. Si l'on ne réprime de bonne heure cette tendance coupable, le cœur tyrannise l'esprit et en emploie les ressources au profit de ses passions. Ce n'est pas tout : pour faire taire le remords, il demande à l'esprit des sophismes, et de vicieux qu'il était par faiblesse, il l'est bientôt par système. Enrichir l'esprit de connaissances, sans avoir discipliné le cœur, c'est donc fournir des armes aux passions. Or tel est le résultat de l'instruction quand elle est seule.

Vous avez appris à lire à un enfant ; c'est bien, mais que lira-t-il ? Si l'on se borne aux leçons de lecture, d'écriture, de dessin, voir même de morale, le gamin préférera sans aucun doute les romans à ses Heures de messe. De Florian il passera à Voltaire, à Pigault-Lebrun, et en quelques mois il aura embelli sa mémoire de toutes les infamies rêvées depuis un siècle. Pour lui, les devoirs de l'homme et du citoyen se réduiront à cette maxime du moraliste de Ferney : « Le plaisir « est le but universel, quiconque l'attrape a « fait son salut. »

Quel usage fera-t-il de l'écriture, du calcul et de ses autres connaissances ? S'il ne rencontre pas une mort prématurée dans ses essais de philosophie-pratique, si son orgueil enflé par des succès de collége trouve dans le bouleversement politique l'occasion de jouer un rôle, vous le verrez un jour occupé dans son cabinet à compter les têtes qui s'opposent encore à son *salut* et à chercher dans son esprit le moyen le plus expéditif de les faire tomber.

C'est bien l'usage que firent de leur instruction libérale Robespierre, Danton, Marat, Hébert, Chaumette, Fouquier-Tain-

ville, Lebon, Carrier, Maignet, et cent autres héros de 93. Que serait-il arrivé si ces grands patriotes n'eussent su ni lire ni écrire? Les uns, exempts des vices et des désirs ambitieux puisés dans leurs lectures de collége, eussent traversé la vie aussi innocemment que leurs pères; les autres, exerçant leur génie sur un moins grand théâtre, au lieu de porter leur tête sur la place de la Révolution, eussent été pendus ou roués dans une petite ville de province; enfin, notre bonne vieille France eût effacé les taches de son visage sans se vautrer dans une mer de sang.

Oui, certes, il faut un riche fonds d'idiotisme pour s'imaginer qu'on formera un enfant à l'amour de ses devoirs en jetant dans son esprit quelques connaissances élémentaires, en battant ses oreilles de froides leçons de morale. Attendons du moins, pour le croire, que nos prisons ne soient plus remplies de gens qui ne savent que trop lire, écrire et calculer. Attendons qu'un grand coupable, dans ces moments terribles où la vérité triomphe des cœurs les plus endurcis, vienne nous dire du haut de l'échafaud : Je suis ici pour n'avoir su ni lire ni écrire.

Est-il donc si difficile de comprendre que nous avons infiniment plus besoin de vertu que de science, et que l'éducation est un fléau si elle n'a pour but de plier les jeunes cœurs aux habitudes vertueuses! — Mais comment atteindre ce but?

CHAPITRE XXXIV.

Il n'y a jamais eu qu'un moyen de former l'homme à la vertu, c'est de lui en donner l'exemple. Sans doute l'instruction religieuse doit y entrer pour beaucoup. En nous révélant nos destinées, seule elle nous donne la dernière raison des devoirs, et résout péremptoirement cette question que fait toujours naître la vue des sacrifices que demande la vertu : pourquoi tant se contraindre ? Mais elle ne suffit pas, surtout quand il s'agit de l'enfance, naturellement légère, irréfléchie, portée à l'imitation, agissant bien plus par impression que par raisonnement. Pour l'enfant, la sagesse sera toujours chose invisible, si elle ne prend corps dans la conduite de ses maîtres.

C'est assez dire qu'une vertu exemplaire,

accomplie, est la première qualité d'un instituteur. Et par vertu accomplie, j'entends non cette vertu commune qui met à couvert des poursuites de la justice, des censures de l'opinion, et laisse néanmoins au caractère des défauts souvent aussi funestes dans leurs résultats que les vices les plus grossiers, mais une vertu qui éloigne de l'esprit de l'enfant jusqu'à l'idée du mal; une vertu constante, fidèle aux moindres devoirs, qui n'autorise jamais la nonchalance et la paresse, défaut dominant de l'enfance; une vertu douce, patiente, industrieuse, à l'épreuve de la grossièreté, de l'indiscrétion, de l'étourderie des enfants, et qui sache gagner leur confiance et leur amour; une vertu assez puissante pour détruire dans leurs cœurs les fâcheuses impressions des scandales du monde et trop souvent encore du foyer paternel; enfin, une vertu désintéressée qui tourne constamment les pensées et les affections du maître vers le sublime but de ses fonctions, qui est de préparer ses élèves au bonheur du temps et de l'éternité en leur donnant la connaissance et l'amour de leurs devoirs de citoyens de la terre et des cieux.

Quel homme donc, ou plutôt quel ange, ce serait qu'un véritable instituteur ! Notre Université, avec sa colossale organisation, avec son énorme budget et ses écoles normales, serait-elle capable d'en former un seul ? Qui voudrait le penser ! et cependant l'éducation de notre jeunesse en demanderait au moins 50,000.

Sachez-le bien, vous qui vous croyez tout-puissants, parce que vous disposez de l'or et des places, on ne vous contestera pas le pouvoir de former de grands guerriers, de grands administrateurs, des savants et des artistes distingués dans tous les genres : promettez honneurs, richesses, plaisirs ; les grands hommes arriveront en foule : mais on vous défie de faire un homme solidement vertueux, c'est-à-dire, un homme qui veuille se dévouer, pour le bonheur de ses semblables, à des fonctions ingrates et obscures où il ne peut trouver ni gloire ni profit ; un homme qui, avec des talents et des qualités capables de le produire dans le monde, consente à vivre dans une laborieuse pauvreté et à se glisser inaperçu dans la tombe. Quelle récompense lui offririez-vous ? En présence d'une telle vertu, la terre entière est insolvable.

Grâce aux appointements et aux distinctions, vous aurez toujours des hommes de talent et d'honneur qui, en attendant mieux, accepteront l'emploi de conseiller, d'inspecteur, etc.; vos chaires de Sorbonne et du collége de France auront des professeurs qui, au défaut de vertu, montreront de l'esprit et du savoir. Mais quand il s'agira de trouver des régents de grammaire, des maîtres d'étude, des instituteurs pour de pauvres écoles de ville ou de campagne, qui voudra tremper de ses sueurs le petit morceau de pain attaché à des fonctions qu'une injuste opinion avilit? Qui? des saints ou des goujats, je ne vois pas de milieu. En continuant de repousser les mentors que la Religion nous offre, savez-vous entre quelles mains vous placez cinq ou six millions d'enfants qui dans vingt ans seront la France? Ecoutez un honorable fonctionnaire de l'Université résumant ainsi les rapports officiels des 490 inspecteurs chargés de visiter toutes les écoles de France en 1833.

« Des Pyrénées aux Ardennes, du Cal-
« vados aux montagnes de l'Isère, sans en
« excepter même la banlieue de la capitale,
« les inspecteurs n'ont poussé qu'un cri de

« détresse... La misère des instituteurs égale
« à leur ignorance, le mépris public mérité
« souvent par leur ignominie, c'est un spec-
« tacle immonde !... Et le cœur se soulève à
« la lecture de ce chaos de tous les métiers,
« de ce répertoire de tous les vices, de ce
« catalogue de toutes les infirmités humaines.
« Depuis l'instituteur qui se fait remplacer
« par sa femme, pendant qu'il va chasser
« dans la plaine, jusqu'à l'assassin que l'in-
« specteur cherche en vain dans son école,
« parce qu'il vient d'être conduit dans les
« prisons voisines, combien de degrés dans
« le crime ! Depuis l'usurier condamné par
« le Conseil municipal, jusqu'au forçat li-
« béré; depuis l'instituteur payé par la com-
« mune pour sonner les cloches pendant l'o-
« rage, jusqu'à l'instituteur prêtre de l'église
« française, combien de ministères différents !
« Depuis l'instituteur sans bras jusqu'à l'é-
« pileptique, combien d'infirmités à parcou-
« rir !...

« Je ne doute pas qu'un jour, si notre
« livre méritait d'être conservé dans quelques
« bibliothèques, nos enfants n'eussent honte,
« à cette lecture, d'un état de choses qui,

« chez nous, n'est pas même remarqué (1). »

Qui ne frémirait à ce récit ! mais qui pourrait s'en étonner ! Le chimiste Fourcroy, à qui nous devons le plan de l'Université, et ceux qui depuis ont remanié son déplorable travail, ont tous oublié une chose, c'est qu'il n'appartient qu'à la Religion d'inspirer le dévouement nécessaire à l'instituteur, parce que seule elle peut le payer.

Quand elle veut former un de ces pères de la jeunesse, elle le sépare quelque temps du monde pour lui faire contempler dans la solitude les trônes à jamais resplendissants que Dieu prépare aux bienfaiteurs de l'enfance, surtout de l'enfance pauvre et délaissée. Elle lui montre dans l'enfant du dernier des villageois le fils chéri du Monarque éternel, l'héritier du royaume qui n'aura pas de fin, un des grands dignitaires du siècle à venir, auquel les Anges eux-mêmes prodiguent des soins empressés. Enfin elle lui montre le Fils de Dieu descendant du sein de la gloire dans une étable pour évangéliser les pauvres, appelant à lui les enfants du peuple et s'écriant

(1) *Tableau de l'Instruction primaire en France, etc.*, par M. P. Lorain.

avec amour : « Laissez-les venir à moi, c'est « à eux et à ceux qui leur ressemblent que le « royaume céleste est destiné. »

Voilà comment le Catholicisme avait couvert l'Europe d'écoles gratuites où le talent pauvre puisait la science qui lui frayait la route aux premières dignités de l'Eglise ou de l'Etat. Voilà comment il fit souvent ambitionner à des princes du siècle la dignité de magister de village. Voilà comment de nos jours encore il multiplie parmi nous ces angéliques légions de Pères et de Frères, de Dames et de Sœurs, qui, sous cent noms différents, aspirent à remplacer dans nos écoles les famélliques, les repris de justice, les forçats libérés.

Quand on considère ensuite la haine de certains hommes pour ces admirables institutions ; quand, témoins comme nous du lamentable état de notre instruction primaire et de la corruption horriblement précoce qui couvre nos bancs judiciaires de scélérats imberbes, on les voit néanmoins s'armer de lois et d'ordonnances révolutionnaires, de déclamations voltairiennes pour maintenir cet effroyable *statu quo*, on s'arrête interdit devant

ces êtres incompréhensibles ; l'indignation fait place à la curiosité, et peu s'en faut qu'on ne désire que leur mort permette à l'anatomiste de nous apprendre si, sous cette enveloppe humaine, la nature n'a point caché quelque viscère étranger à notre espèce.

CHAPITRE XXXV.

Il ne suffit pas d'arrêter par une bonne éducation l'essor de notre jeunesse vers les maisons de correction, les prisons et le bagne; il faut encore s'occuper des infortunés que les tribunaux, malgré leur extrême indulgence, y envoient chaque jour par centaines. Le progrès toujours croissant de ces communautés de création philosophique mérite pour le moins autant d'attention que la multiplication prétendue de nos maisons religieuses, laquelle cause tant d'émoi à la presse libérale.

Si ces moines d'une nouvelle espèce étaient, comme les anciens, séparés du monde par une éternelle barrière, la société pourrait se borner aux mesures nécessaires pour les empêcher de rompre leur ban La charité chré-

tienne, qui ne peut souffrir ici-bas des misères sans remèdes, demanderait seule à pénétrer dans ces avenues de l'enfer pour annoncer les miséricordes divines aux réprouvés de la justice humaine. Mais il en est autrement : nos maisons de force sont destinées moins à punir le crime qu'à corriger le criminel qu'elles doivent un jour rendre à la société.

Leur organisation répond-elle à ce but? Quels sont les coupables qu'elles ont rendus à la vertu, ou plutôt quels sont les coupables encore sensibles à ses charmes, qu'elles n'ont pas voués irrévocablement au crime? Quel jeune homme y entre novice dans le mal, qui n'en sorte consommé dans la science des scélérats?

Quand on a visité quelques-unes de ces infâmes académies; quand on a un peu étudié le langage, les mœurs de cette population à part, les étranges principes mis en circulation dans son argot; quand on connaît les honneurs qu'elle décerne à l'inventeur d'une scélératesse inconnue, les applaudissements dont elle couvre les récits des plus noirs forfaits, l'ignominie qu'elle attache au repentir, les outrages et souvent les traitements atroces

qu'elle prodigue à quiconque se rend suspect d'infidélité au crime, on se demande si l'enfer renferme plus de perversité, s'il possède plus de moyens de corruption; on frémit en pensant que bientôt un ministre de la justice viendra, accompagné d'un forgeron, déchaîner sur la société quelques-uns de ces tigres; on maudirait l'incurie des gouvernants, si l'on ne savait qu'ils s'occupent enfin d'une réforme pénitentiaire.

Certes, il a bien fallu s'en occuper, quand le *Constitutionnel* lui-même a poussé un cri d'effroi à la vue de ces nuées de forçats et de détenus qui, délivrés hier de leurs chaînes, les reprennent aujourd'hui, tant ils sont diligents dans le crime. Mais comment s'en occupe-t-on?

Le libéralisme, qui entend à merveille l'honneur national et l'économie, a d'abord posé en principe que nous ne ferions rien de bon si l'on n'appelait à notre secours les Anglais, les Italiens, les Suisses, les Prussiens, les Américains, etc. Des commissaires ont donc reçu l'ordre d'aller de prison en prison à la quête des lumières dans un rayon de quelques mille lieues.

Une dame anglaise, quaker de religion,

qui s'est fait remarquer dans la direction de l'immense prison de Newgate, arrive à Paris accueillie avec transport par les poursuivants de la réforme ; on lui ouvre les prisons, on lui demande ce qu'elle pense des améliorations déjà faites, ce qu'il y aurait encore à faire. « La séparation des détenus et le tra-« vail sont choses excellentes, répond ma-« dame Fry ; mais avant tout il faut de la « religion, et l'on ne fera rien sans le con-« cours du Clergé. » C'était répondre en d'autres termes : Vous ressemblez à ces gens qui cherchent leur cheval pendant qu'ils y sont dessus, ou qui, pour remuer un rocher, vont demander à leurs voisins une épingle, tandis qu'ils ont un levier sous la main.

Non certes, la patrie de Vincent de Paul n'avait pas besoin qu'on franchît les monts et les mers pour lui apprendre le secret d'améliorer le moral des détenus. Nous l'avons appris, ce secret, du père de tous les infortunés, du convertisseur des galériens du XVIIe siècle, de l'homme incomparable à qui l'irréligion a dû pardonner sa qualité de prêtre et de saint. Nous l'avions appris de nos Frères des écoles chrétiennes, qui ont obtenu

tant de succès dans les maisons de correction confiées à leurs soins. Nous l'apprenions chaque jour des prêtres zélés à qui l'on a permis d'appliquer aux détenus le traitement religieux. Enfin, la plupart des condamnés eux-mêmes nous l'apprenaient, quand, en face de la guillotine, ouvrant leur cœur au repentir ils avouaient, les larmes aux yeux, que l'ignorance ou l'oubli de la religion était la première cause de leurs égarements.

C'est dans l'âme, non dans le corps, que le crime a versé ses poisons ; c'est donc l'âme qu'il faut médicamenter, et il n'y a que la religion qui le puisse.

Isolez vos détenus, empêchez ce rayonnement du vice qui bientôt établirait entre eux l'équilibre de la perversité. Obligez-les au travail, et ne souffrez pas que l'oisiveté vienne consommer leur corruption. C'est bien, très-bien ; mais ne croyez pas avoir tout fait. On ne guérit pas un pestiféré en le séparant de ses compagnons d'infortune. Le travail qui garantit l'homme vertueux du vice ne suffit pas pour corriger le vicieux.

Vous admirez le régime cellulaire ; adoptez-le donc tel qu'il sortit de la pensée du grand

Pape à qui nous le devons, tel que nous le recommande l'heureuse expérience faite en Italie (1). En séquestrant le prisonnier, donnez-lui la religion pour compagne, si vous ne voulez qu'il cherche dans la méditation de nouveaux crimes une diversion à l'ennui, dans les plus noirs projets de vengeance un remède au désespoir.

En un mot, faites que nos prisons soient ce qu'elles doivent être, de véritables infirmeries morales. Confiez-en la direction à nos communautés hospitalières. Que la force en garde les avenues; mais laissons-en le gouvernement intérieur aux mains de la religion qui a su apprivoiser les Sauvages du Canada, et rendre doux comme des agneaux les anthropophages du Brésil et de l'Océanie. Alors, n'en doutons pas, les cœurs, endurcis par les mauvais traitements encore plus que par le crime, se ramolliront et palpiteront d'une vie nouvelle au souffle divin de la charité.

Le grand obstacle à l'amendement du cri-

(1) Le rapport que vient de publier M. Cerfbeer, envoyé pour examiner les prisons d'Italie, constate un fait très-curieux, c'est que Clément XI est le véritable auteur de la réforme pénitentiaire que nous allons étudier en Amérique.

minel est moins dans la puissance des mauvaises habitudes, que dans un secret désespoir de jamais secouer le joug d'ignominie qui pèse sur sa tête. Chaque fois que son cœur veut s'ouvrir au repentir, une voix intérieure lui crie : Malheureux ! à quoi te servirait la vertu ! Les larmes rouleraient un siècle sur tes joues qu'elles n'effaceraient pas la tache imprimée à ton front. La loi a mis un terme au châtiment de ta faute ; l'opinion n'en met point. Honte, mépris, défiance, aversion insurmontable, voilà ce que la société te réserve. — Le regard farouche ou indifférent des geôliers, le silence dédaigneux ou le refus brutal qu'ils opposent souvent aux plus justes demandes, le jeu cruel qu'ils se font parfois d'aggraver les rigueurs de la loi des inventions de leurs caprices, ne confirment que trop le malheureux dans ces accablantes réflexions. Dès lors l'orgueil, qui ne peut souffrir le mépris, désespérant d'y échapper par la vertu, aspire à cette sorte de célébrité qui s'attache aux grands crimes.

Voulez-vous donc relever le moral des détenus, ôtez-leur, avant tout, cette fatale conviction. Entourez-les de personnes vertueuses,

sensibles, compatissantes, qui, à l'exemple de Vincent de Paul, *embrassent leurs fers pour les rendre plus légers*, et leur prodiguent les témoignages d'une sincère bienveillance. Par là seulement vous apprendrez à ces misérables que tout n'est pas désespéré, que qui s'amende à Dieu et aux hommes se recommande, que dans cette société, où ils ne voyaient que des ennemis, ils ont encore des pères, des frères qui s'intéressent à leur sort; enfin, ils sauront que si l'opinion est lente dans la restitution de l'honneur, Dieu, dont le jugement nous intéresse mille fois plus, est prompt à rendre ses bonnes grâces aux cœurs repentants, et que son infinie bonté destine une gloire éternelle à la vertu, si tardive, si ignorée qu'elle soit.

Le public lui-même, prévenu en faveur de notre système pénitentiaire, se montrera moins défiant envers les libérés. La religion qui aura adouci leur détention, les soutiendra encore contre les dangers de la liberté, et en leur procurant des moyens d'existence, elle empêchera infiniment plus de récidives que ne pourrait le faire la surveillance de tous les argus de la police.

J'ai fini. Entre les œuvres éminemment sociales qui réclament l'intervention des sociétés religieuses, je n'en ai choisi que trois, et encore n'ai-je fait que les effleurer. Aborder un tel sujet dans un aussi petit volume, était une entreprise digne de Polichinelle. Toutefois, cher Lecteur, mets la main sur ta conscience, et dis-moi si, au lieu de cette question placée en tête de mon livre : *Les Religieux seraient-ils encore bons à quelque chose?* je n'aurais pas dû poser celle-ci : *Sommes-nous bons à quelque chose sans les Religieux?*

FIN.

YA 00857

HN428
.M3